

Sociologie et Histoire

des algériens ibadites

AICHA DADDI ADDOUN



ملاك جمعية
فوق المساق لدراسة
لندسة الدراسات

SOCIOLOGIE et HISTOIRE **des algériens ibadites**

AICHA DADDI-ADDOUN

A MON PERE

A MES MAITRES

LE CHEIK ABOUYAKDAN-HADJ BRAHIM

ET

LE CHEIK ABDERRAHMANE BAKELI (Mufti de BERRIANE)

TOUT MON PROFOND RESPECT

**AUX PROFESSEURS DU ROYAL COLLEGE DES SAGES-FEMMES
DE LONDRES ET AU MOTHERS HOPITAL.**

**EN SOUVENIR DES HEUREUSES ANNEES QUE J'AI PASSEES
PARMI VOUS ET EN VOUS REMERCIANT DE M'AVOIR FAIT
BENEFICIER DE VOTRE ENSEIGNEMENT.**

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage n'a pas la prétention de refaire l'histoire mais d'en rappeler les événements.

Le contact avec la population, les relations avec les familles durant huit années me permirent d'écrire la partie Sociologie.

Le travail dans le partage des eaux a été fait avec l'aide précieuse de l'Imam de la mosquée ibadite de ghardaia et de Mohamed Methahri à l'époque Juge au Tribunal de Ghardaia.

Les sources qui ont servi à la rédaction sur l'histoire émanent de manuscrits Arabes de la bibliothèque M'hamed Tefiech Béni-Isguen.

Je voudrais que tous mes frères dans l'Islam reconnaissent ici un effort en vue d'une information honnête et sans passion.

J'ai toujours écrit des mots, des amorces : « C'est mon seul moyen d'expression, mais je ne suis pas une intellectuelle, la littérature m'est utile, pas indispensable ».

J'écris comme je pense, sans ponctuation classique, avec abondance des mots parfumés, sonores et compliqués.

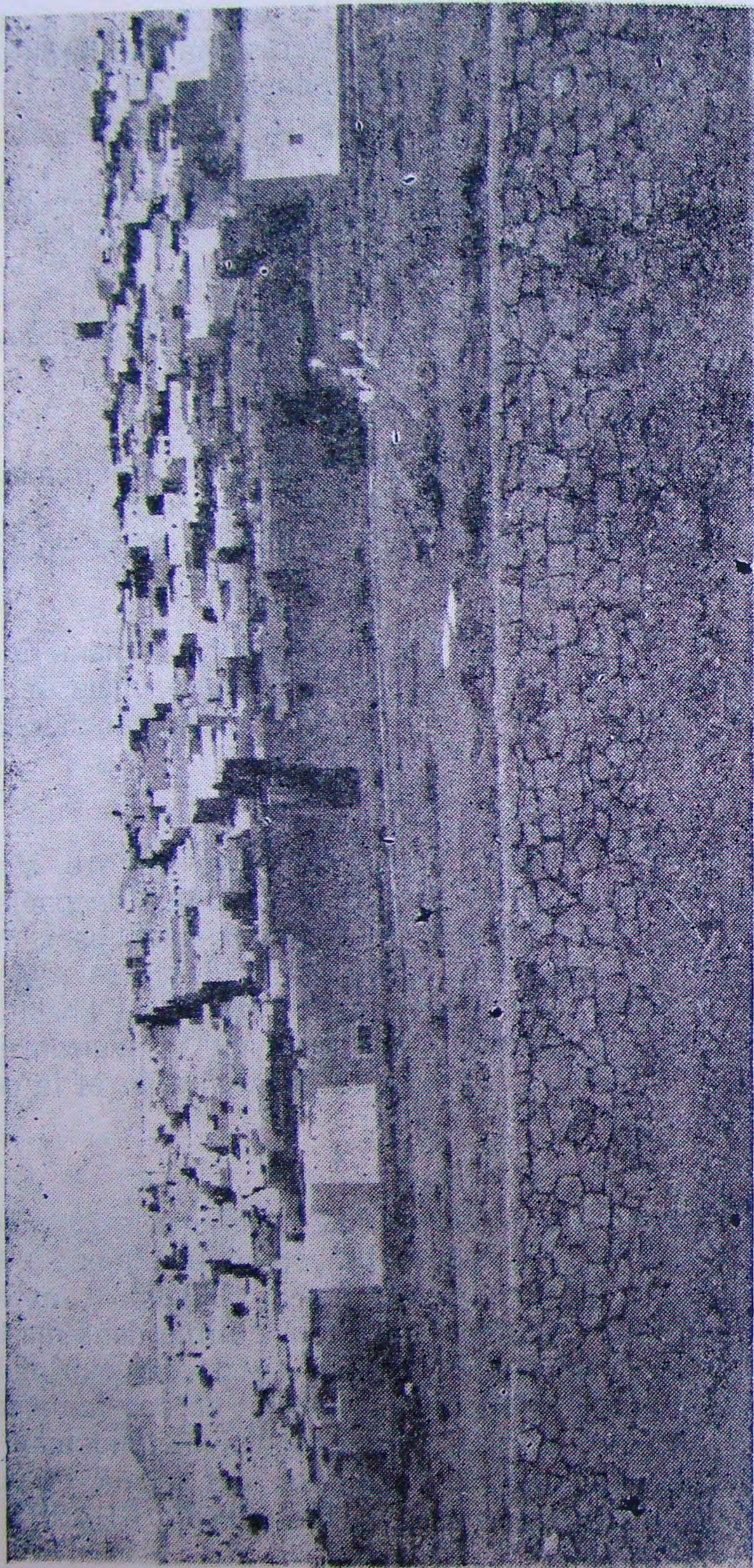
J'ai toujours écrit quand je me sentais triste et découragée; quand je suis heureuse je ne peux rien écrire.

J'avais l'impression d'être toujours sous la domination des autres : parents, mari, fatalité, c'était tout cela que je voulais rejeter loin de moi, dont je voulais me libérer, que je voulais fuir.

Ecrire, ce ne fut d'abord pour moi qu'une manière de me libérer d'impressions et de pensées diverses, mais écrire m'a tant aidé à trouver mon chemin en le faisant pencher du côté courage.

Pourtant il est vrai que soudain j'ai envie d'écrire, alors que j'ai passé des mois, assise devant des feuilles de papier l'œil vague, me pressurant l'esprit, en tirer des mots usés mais lucratifs, destinés à un livre, des mots éculés, des récits sans intérêts, je me sens un peu guindée, j'ai perdu l'habitude de communiquer avec moi-même, de me parler, et pourtant je veux remuer en tatonnement le moi que j'avais perdu, et le coucher sur le papier.

J'ai l'impression que pour le M'Zab je suis le 20^e siècle pénétrant dans le 10^e siècle, portant bravement une lampe à la main, et par moment je me sens parfaitement ridicule. Il me semble avoir deux cerveaux fonctionnant à tour de rôle dans ma tête, le cerveau bien développé d'une imbécile et le cerveau mal développé d'une femme intelligente au contact de ces femmes. Chaque jour je me promets de plier bagages le lendemain et de partir, mais chaque nuit ma résolution me fuyait, et pourtant le meilleur de moi-même est ici : FOI, ESPOIR, CHARITE.



BERRIANE fondée en 1100 de l'Hégire

Après la traversée de Djelfa, s'ouvre la route vers le désert pendant 250 km. Elle se déroule au milieu d'un désert rougeâtre où pas un brin d'herbe ne pousse où reposer le regard, tantôt nous avons l'impression d'une vaste plaine, tantôt c'est le défilé au milieu de blocs rocaillieux, tantôt se sont au loin des collines rougeâtres.

Il est 16 heures, Berriane, « Introduction au Mزاب » semble somnoler sous le soleil de novembre encore tiède. Une fois passé l'Oued Soudaine, c'est à un kilomètre le choc visuel, face à la route, dans le prolongement du regard débouche l'Oasis

Je n'avais besoin que de ce long regard. Le M'Zab fait partie de ma chair, je ne serais jamais une femme intégrale ailleurs. J'éprouve toutes les émotions de l'enfant qui retrouve sa terre natale.

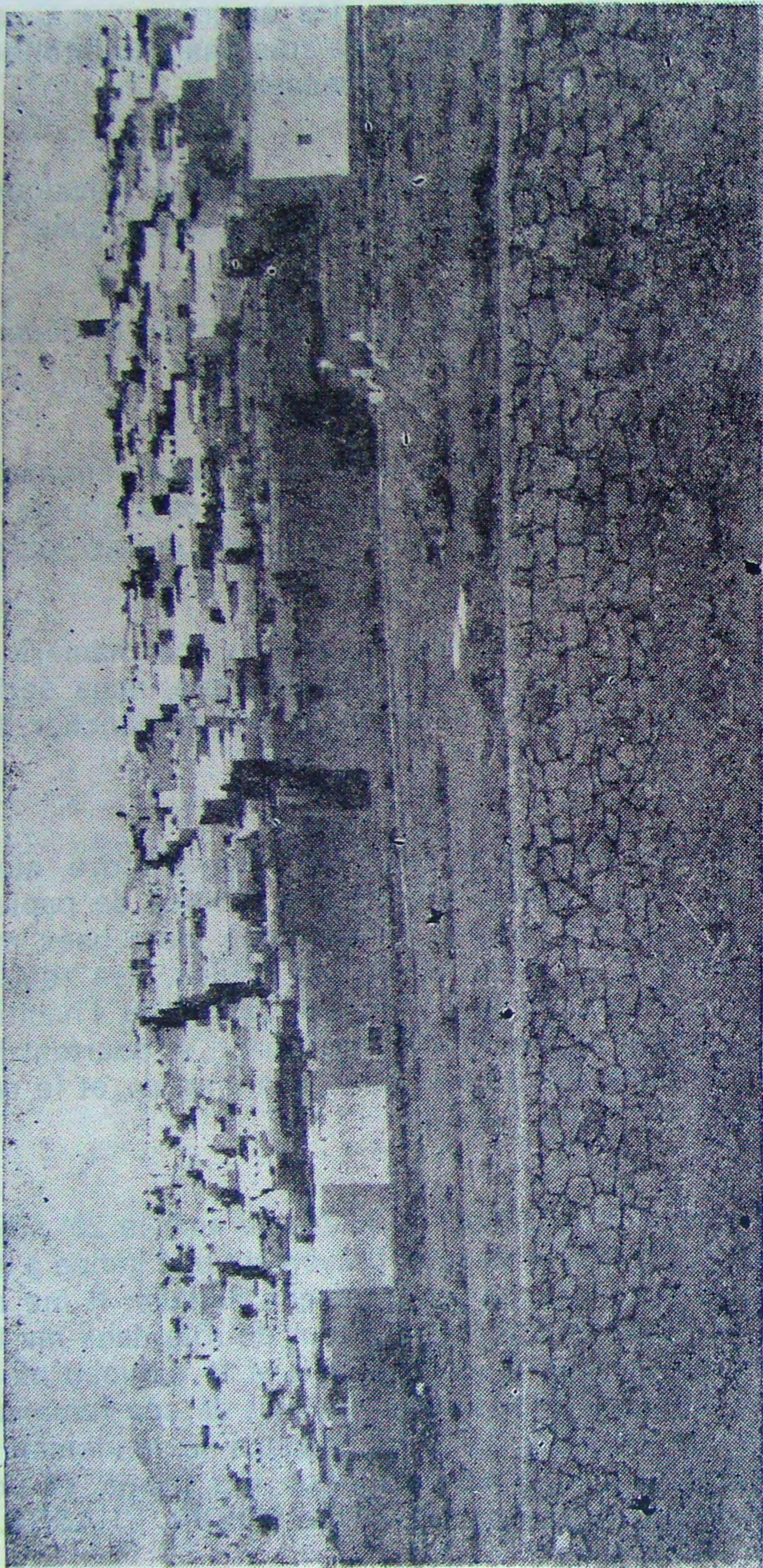
On peut enlever un enfant du Mزاب, mais pas oter le Mزاب d'un enfant sans parler de folklore.

Une Vagabonde des pays lointains qui revient chez moi re trouver ses racines. J'aime le Mزاب il a une odeur et des gens qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Un paysage d'une beauté saisissante s'offre à mes yeux, une oasis dense où s'élève fièrement à l'assaut du ciel, des palmiers centenaires alimentés par les digues, les puits, les séghias et l'oued dont la distribution est faite par un système de canaux ingénieux, qui se démultiplie de façon à irriguer chaque jardin. La rentrée des chèvres, les fellah apportent l'herbe avec leur berger commun.

Berriane, mon pays particulier, là où je me sens libre... là où mon âme peut le plus facilement s'échapper de ma personnalité... là où ce qui m'entoure reflète le meilleur de moi-même, quand je suis là j'ai le sentiment qu'une porte donne accès à un autre pays où mon âme a toujours vécu.

Berriane assis sur son mamelon, avec des terrasses étagées des hauts quartiers antiques, et la culminante et caverneuse Mosquée, disent la domination des morts et du vieux principe spirituel, le long duquel s'enroule nonchalamment l'écharpe verte de la palmeraie, avec ce fond de montagnes rougeâtres; ce que mes yeux contemplaient ce n'est pas seulement un délice pour le regard, mais tout ceci dégage une impression de paix intense,



BERRIANE fondée en 1100 de l'Hégire

Après la traversée de Djelfa, s'ouvre la route vers le désert pendant 250 km. Elle se déroule au milieu d'un désert rougeâtre où pas un brin d'herbe ne pousse où reposer le regard, tantôt nous avons l'impression d'une vaste plaine, tantôt c'est le défilé au milieu de blocs rocaillieux, tantôt se sont au loin des collines rougeâtres.

Il est 16 heures, Berriane, « Introduction au Mzab » semble somnoler sous le soleil de novembre encore tiède. Une fois passé l'Oued Soudaine, c'est à un kilomètre le choc visuel, face à la route, dans le prolongement du regard débouche l'Oasis

Je n'avais besoin que de ce long regard. Le M'Zab fait partie de ma chair, je ne serais jamais une femme intégrale ailleurs. J'éprouve toutes les émotions de l'enfant qui retrouve sa terre natale.

On peut enlever un enfant du Mzab, mais pas oter le Mzab d'un enfant sans parler de folklore.

Une Vagabonde des pays lointains qui revient chez moi re trouver ses racines. J'aime le Mzab il a une odeur et des gens qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Un paysage d'une beauté saisissante s'offre à mes yeux, une oasis dense où s'élève fièrement à l'assaut du ciel, des palmiers centenaires alimentés par les digues, les puits, les séghias et l'oued dont la distribution est faite par un système de canaux ingénieux, qui se démultiplient de façon à irriguer chaque jardin. La rentrée des chèvres, les fellah apportent l'herbe avec leur berger commun.

Berriane, mon pays particulier, là où je me sens libre... là où mon âme peut le plus facilement s'échapper de ma personnalité... là où ce qui m'entoure reflète le meilleur de moi-même, quand je suis là j'ai le sentiment qu'une porte donne accès à un autre pays où mon âme a toujours vécu.

Berriane assis sur son mamelon, avec des terrasses étagées des hauts quartiers antiques, et la culminante et caverneuse Mosquée, disent la domination des morts et du vieux principe spirituel, le long duquel s'enroule nonchalamment l'écharpe verte de la palmeraie, avec ce fond de montagnes rougeâtres; ce que mes yeux contemplaient ce n'est pas seulement un délice pour le regard, mais tout ceci dégage une impression de paix intense,

m'a paru si beau que la vie elle-même semblait plus belle, tel est le pouvoir des panoramas.

Un interminable cimetière ombre portée de la cité vivante où se dressent les oratoires et les sanctuaires, où sont célébrées les solennités publiques, et où se tiennent les assises judiciaires, comme pour affirmer la solidarité des vivants et des morts, et où périodiquement les vivants se rechargent d'essence et communient avec tous leurs pères, au milieu, la Mosquée comprenant un « Marcel » (1) pour laver les morts.

Le crépuscule approche, il est une promesse de bonheur dans le ciel, soudain vidé de son soleil, quelque chose se détend, tout un petit peuple de nuages rouges, se tire jusqu'à se résorber dans l'air. Presque aussitôt après la première étoile apparaît, que l'on peut voir se former et se durcir dans l'épaisseur du ciel.

Et puis, d'un coup la nuit dévorante, la tendresse nocturne de ce pays est bouleversante, et dans l'instant où elle s'installe le cœur s'y abandonne tout entier. Maintenant qu'il faisait complètement nuit, je me décidais à entrer en ville pour me rendre à la maison familiale, habitée par des parentes, après avoir fait les « salamaleks » (2) ma tante me dit : « Comme ça, sans voile, tout naturellement, personne ne t'a vu arriver au moins, comme une Tougament » (3). A son grand désarroi, je répondis : « Ainsi sera ma tenue »... Alors, les lamentations commencèrent « tu vas nous attirer la malédiction, les ragots, personne ne s'est comporté comme toi dans Berriane... ». Je me disais : « les difficultés ne font que commencer... ». Les gens de la famille ne servent d'habitude qu'à vous faire faire l'apprentissage de la modestie, qu'à vous déprimer par la sous-estimation de vos qualités, ils se gardent bien de vous exalter par leur confiance.

Rien n'est plus difficile que de briller dans sa propre famille, Vos mots d'esprit deviennent par une chimie difficilement explicable, vos aperçus originaux, insipides, vos réflexions des banalités.

Hélas, je n'ai jamais été traitée aussi mal que par ma famille.

1) Dalle de marbre de 1m de large sur e,50 de long sur laquelle on place le mort pour ses dernières ablutions.

2) Salutations

3) Européenne

Rien de ce qui est vivant ne devrait être traité avec mépris. Tout ce qui vit, que ce soit un homme, un arbre ou un oiseau devrait être touché délicatement, avec respect car le temps de la vie est court.

Quelqu'un me disait un jour : « J'aime en vous la pionnière, vaillante, obstinée. C'est le lutin isolé, abandonné, mais passionné, plein de vie, conscient comme tous les êtres merveilleux, de sa supériorité sur le troupeau vulgaire.

Et, consolée aussi, car tout cela en fin de compte était bon, était vrai. Il y avait presque dans cette humilité même où j'étais d'habitude ramené, une tendresse ineffable, une miséricorde divine intention, car il est doux de n'être rien, rien d'un petit rien sur une très longue route où d'autres ont marché, où d'autres marchent.

Mais cela me semble tout proche, l'éprouve une émotion difficile à décrire quand je me représente la chaîne si courte de mes mains unies : de l'aïeule à moi, dix générations seulement. Une toute étroite assemblée, un groupe qui tiendrait à l'aise dans toute la palmeraie. Un lien secret nous attache les uns aux autres « Aïssa Ouhl » notre palmeraie nous a tous eulés et nourris. L'aïeule a cultivé cette terre qui était déserte comme s'il avait pressenti que cette Oaïsa serait aux destins de notre race. Il me semble qu'on n'est pas oigne de posséder la terre si l'on ne sent pas la joie de cette filiation, et si l'on n'éprouve pas aussi un plaisir poignant à se dire, le tout testera à l'Oaïsa.

Il me semble que c'est dans ce Masq que l'on touche au monde primitif et que les gens civilisés recevaient d'eux quelque chose d'infiniment précieux, il me semble qu'il y a dans leurs âmes un sentiment de mystère, de mysticisme et d'harmonie spontanée, pourtant beaucoup laissent l'influence du monde civilisé déborder et pervertir ce mystère et cette harmonie, et cela se transforme pour eux en quelque chose de laid et de médiocre qui correspond à des idées occidentales. Les ibadi-

MA VIE A BERRIANE

Cette maison où subsiste encore des poutres de trois siècles, est la demeure d'une mystique, d'une rêveuse enfermée dans l'univers de son choix, on me reproche d'être trop décontractée et sûr de moi. En réalité, je n'aime pas aller dans les endroits où il faut faire bonne figure, je m'y sens mal à l'aise je ne peux pas m'habituer aux côtés faux, et en outre, à cette manie d'idolâtrer les gens. Il m'arrive, pour me détendre d'aller dans le jardin, j'éprouve vraiment du plaisir, je me sens à la fois amère et consolée, amère de cette amertume saine que doit éprouver l'homme quand il considère sa vie dérisoire, la petitesse de son destin, et son impuissance à faire que les choses aillent autrement que les mène une volonté incompréhensible et qui est la sagesse incréée.

Et, consolée aussi, car tout cela en fin de compte était bon, était vrai. Il y avait presque dans cette humilité même où j'étais brutalement ramenée, une tendresse ineffable, une miséricordieuse intention, car il est doux de n'être rien, rien qu'un petit jalon sur une très longue route où d'autres ont marché, où d'autres marcheront.

Mais cela me semble tout proche, j'éprouve une émotion difficile à décrire quand je me représente la chaîne si courte de mes mains unies : de l'ancêtre à moi, dix générations seulement. Une toute étroite assemblée, un groupe qui tiendrait à l'aise dans toute la palmeraie. Un lien secret nous attache les uns aux autres « Aissa Ouali » notre palmeraie nous a tous abrités et nourris, l'ancêtre a cultivé cette terre qui était déserte comme s'il avait pressenti que cette Oasis serait aux destins de notre race. Il me semble qu'on n'est pas digne de posséder de la terre si l'on ne sent pas la joie de cette filiation, et si l'on n'éprouve pas aussi un plaisir poignant à se dire, le tout restera à l'Oasis.

Il me semble que c'est dans ce Mzab que l'on touche au monde primitif et que les gens civilisés recevraient d'eux quelque chose d'infiniment précieux, il me semble qu'il y a dans leurs âmes un sentiment de mystère, de mysticisme et d'harmonie spontanée, pourtant beaucoup laissent l'influence du monde civilisé déflorer et pervertir ce mystère et cette harmonie, et cela se transformera pour sûr en quelque chose de laid et de médiocre qui correspondent à des idées occidentales. Les Ibadi-

tes ont une source de spiritualité intense et que nous devons nous efforcer de lui garder toute son intensité, toute sa pureté.

A Londres, chose curieuse, l'image de mes parents se tenaient toujours près de moi, les liens du sang sont un très puissant gardien. Plus j'observais les choses, plus je connus d'êtres humains plus je progressais dans la voie du bien; je m'aperçus qu'une vie de luxure ne s'harmoniserait pas avec mes aspirations élevées.

Il m'arrive souvent de penser à Londres, aux gens que j'y ai connus, ce que tout cela représente pour moi, cette période garde l'agrément de l'équilibre, c'est une très belle mécanique que la personne humaine, le bonheur ce n'est rien de plus, ni rien de moins que cela, le sentiment intime de notre harmonie, de l'équilibre entre ce que nous désirons confusement et les circonstances qui nous permettent de satisfaire ces désirs.

Le succès était d'une espèce toute particulière, c'était le triomphe de l'indifférence. Avoir tournée le dos à tous, et aucune terrible calamité n'avait fondu sur moi, loin de là j'avais pris fortement ma vie dans mes mains, et en ai fait un beau succès, c'est là une chose qu'on ne me pardonne pas facilement

Arriver à être au-dessus du bonheur comme du malheur, il faut avoir une résistance une dureté... Cependant, on ne semble pas comme les autres gens. On est vraiment seule au monde mais aussi qu'aucune puissance n'égale celle de l'individu qui ne cherche pas à se faire autre qu'il est, que rien n'est aussi invincible que la force d'une franche honnêteté et que personne ne réussit mieux que celui qui ne compte que sur lui-même; ainsi plus rien ne peut plus jamais m'arriver. J'ai compris depuis longtemps que l'isolement est la malédiction qui pose sur tous ceux qui s'affranchissent, et même sur tous ceux qui s'élèvent un peu au dessus du niveau ordinaire, aussi le fond de ma nature est d'une simplicité extrême qui me pousse, allant droit au but comme une flèche, à rechercher exclusivement la société des personnes qui sont complètes, expliquer cette épithète est assez difficile, mais je le désigne pour les gens assez forts en face de l'existence pour résister aux assauts, ou à l'écroulement du milieu extérieur, sachant vivre sans se soumettre à un monde concret, ayant conscience de leur individualité, et en étant fiers, capables d'aller de l'avant et de se faire une destinée brillante, même si le sort ne les favorise pas.

En somme vous êtes heureuse me dit-il, heureuse ? Malheureuse? Je suis l'un et l'autre, lorsqu'on peut être heureux et malheureux à la fois, cela prouve qu'on est sensible à toute la riche complexité de la vie. Il faut arriver jusqu'au plus profond de la douleur ou de la foi, pour être complètement heureux ou complètement malheureux.

Je suis heureuse que les racines de mon être soient dans ce lieu et non dans un autre, je me sens vraiment une âme de lutteur, je pense que ceux qui mènent un combat dans ce monde en retire toujours quelque chose. Cette nuit a été très longue dans cette maison de mon enfance. Il faudra que je m'habitue à la solitude, à ce désert singulier qui n'est sensible qu'à ceux capables d'y vivre sans jamais tromper leur soif.

L'aube était ravissante et glaciale, et comme la journée s'annonçait belle... La lune était pleine et brillante, et lorsque des rayons vinrent illuminer ma porte, leur éclat que rien ne voilait me réveilla j'ouvris tout plein mes yeux, j'avais une joie immense de contempler moi seule la lune d'un blanc d'argent, et claire comme le cristal. Le silence de la ville endormie cessa avec le chant du Muezzin, annonçant cette maxime : « La prière vaut mieux que le sommeil » « Haya à la Salat, Haya a la Fellah, Allah Okbar, Allah Okbar ». Soudain dans la maison, tout le monde se leva, s'affaira pour allumer le réchaud qui doit tiédir l'eau des ablutions, ma tante me croyant endormie appela « Aïcha Adzala(1) ». Cette prière à heure fixe me dis-je ça va recommencer. Je ne me sens pas citadine habituée à dormir, à manger, à prier et à travailler à des heures fixes, et complètement désemparée lorsque je ne peux respecter mon horaire; je prie, je mange, je dors, il m'est possible de le faire à n'importe quelle heure, il est vraiment curieux ici que la Foi soit synonyme de paralysie; mes tantes et mes cousines craignent le bonheur terrestre comme une insulte à Celui qui pourtant a créé la terre. Il semble que vivre selon la religion c'est prendre une assurance tous risques contre les accidents de la pensée.

Déjà huit heures, « il faudrait que je parte à l'hôpital », me dis-je, et pour cela traverser la ville. Juste après avoir dépassé notre maison, un homme entre deux âges, qui me connaissait étant enfant me dit : « Tu es la fille de Hadj Mohamed, la sage-

1) A la prière

femme, tu te plairas ici c'est chez toi », l'accueil était cordial, une volée d'enfants courant à droite et à gauche, rentrant dans les maisons paraissant fermées, muettes mais toutes oreilles; un visage se cache en embuscade derrière chaque porte. Je suis conquise d'emblée par ce brave homme que j'ai rencontré en sortant de chez nous, ailleurs, le silence semble être un guet-apens, mes paroles, mes gestes, mon habillement, tout est épié, pesé, discuté, par des centaines d'inconnus parmi lesquels je dois apprendre à vivre. Une porte est ouverte, mais il faudra les forcer l'une après l'autre; pour l'instant des visages gênés, des bouches serrées, des fronts anxieux, des attitudes retenues. Il va falloir tout leur apprendre, pourrais-je réussir du même coup, à ouvrir le cœur des gens de mon pays enfermé dans leur suspicion, et à peine sorti de leur chrysalide? Tant de problèmes vont inévitablement se poser, il faut acquérir jour après jour, il va falloir que je cultive des qualités de cœur avant celles de la sage-femme.

Donc j'avançais très droite, regardant devant moi, sans m'occuper de ce qui pouvait se passer à ma droite ou à ma gauche. Une institutrice coopérante, en me croisant, avait pu remarquer mon indifférence qui semblait pouvoir se passer de toute protection comme de tout privilège, une pensée devait traverser son esprit : « Cette fille n'a besoin de personne ».

La sage-femme rencontrée dans la rue le premier jour est un signe heureux pour combien de temps? Nous avons convenu, la destinée et moi que je resterais tant que je pourrais ici dans mon pays, pour donner le maximum de moi-même, malgré les épidémies de fausses nouvelles, les psychoses que produisent les esprits; mes joies ici sont grandes parce que très simples, faites d'éléments éternels : air pur, soleil.

Ce soir assise par terre j'écoute de la musique, un air sauvage et où on se sent suffoqué, parce que l'on comprend brusquement que la vie est incipide.

Ici, il ne faut pas songer à se divertir. Personne des membres de la Communauté se montrent inébranlables dans leurs principes. Il n'y a jamais eu de scandale, si bien que les gens ici, en sont arrivés à représenter un certain idéal, ici personne ne peut faire aussi facilement bon marché de treize siècles de vie propre, conforme à la morale. Si bien que l'on grandit avec le sentiment de cette responsabilité. La cause de la morale parce

que celle-ci fait partie des traditions familiales, et doit être en conséquence soutenue.

Mon cœur va et vient d'un bout à l'autre de ma poitrine, comme une navette de tisserand, il tisse le temps que je dois passer au Mzab. Dieu merci je crois être capable de trouver en moi des sources de bonheur, car après tout ce sont les miens, je pourrais me faire adopter par eux, pourquoi pas? Puisque moi qui ai suivi une destinée toute différente, qui ai choisi un mode de vie révolutionnaire pour eux, je les comprends, mon amie INGRID, qui m'a sentie tellement proche d'eux, m'a demandé de mieux lui faire connaître ce peuple renfermé sur lui-même, quel n'a pas été son effarement de constater que moi faible femme aie pu sortir du rang.

L'année de ma treizième année, maman me dit un jour que mon père ne voulait plus que j'aie à l'école, que toute ma famille était contre mon éducation secondaire, que je savais lire et écrire c'était suffisant. Donc je devais porter le voile, et n'avoir plus de contact extérieur, qu'on allait très certainement me marier. Mais voilà savoir lire, c'est allumer une lampe dans l'esprit, relâcher l'âme de sa prison, ouvrir une porte sur l'univers.

Je commençais à préférer la liberté au voile, et l'instruction au fanatisme, j'étais décidément pour la culture.

Ils seront tous furieux, me dis-je, ils croyaient que j'allais me soumettre, finir devant le ratelier commun, je sentais intimement que j'étais née sœur de tous ceux qui désiraient enterrer un passé inhumain, et qui ne voulaient plus continuer à être soustraits aux impératifs de l'avenir, même si le cycle historique que je vivais évoluait malgré et aux dépens de l'Europe que pourtant j'aimais dans son génie et dans sa grandeur passée. Je pouvais être mesquine et égoïste au point de méconnaître que le droit et la raison appartenaient à ceux qui pendant les générations, avaient subi chez eux des offenses et des humiliations.

Très ferme dans la foi religieuse, je saurai convaincre les septiques) qu'on peut garder le Coran comme règle de morale sans se dérober à la vie de son temps et que la femme trouve le juste milieu entre le fanatisme démodé, l'état quasi animal et le progressisme athée des musulmans évolués.

Je suis arrivée à cette période de ma vie un peu angoissante, où je devais choisir une orientation. Comment être sûr de ne pas faire fausse route? Suis-je assez lucide? Il me semble que le problème qui se pose à moi peut se situer sur deux plans : étudier d'abord les possibilités d'épanouissement, qu'offrent les diverses professions. Faire ensuite le bilan de mes ressources.

Donc je m'étais décidée à préparer un diplôme d'infirmière; j'ai dû affronter mon père en tenue d'infirmière, et lui dit : « Le mariage n'est plus une situation ni une assurance dans notre société. L'acquis d'une femme est sa seule fortune », et me mis à lui égrener toutes nos connaissances et parentes qui vivaient dans la misère. Ma mère était pleine de joie lorsqu'elle me vit quitter le voile, mais mon père parut réservé, et même peiné. « Aïcha, me dit-il, que ce changement n'amène pas l'oubli de toi-même, l'essentiel n'est pas dans l'apparence mais dans l'attitude profonde d'esprit et du cœur donc montre bien à

ces Kouffars⁽¹⁾ qu'ils n'ont pu changer que ton apparence, mais rien en toi ». Mon métier, c'était un besoin de servir, mais aussi un besoin de liberté besoin absolument de contacts malheureusement, dans cette école on m'accueillait avec cette indifférence souriante qui englobait l'humanité entière, j'étais affamée de tendresse, il y a longtemps que j'ai renoncé à m'étonner de cet égoïsme aimable, et du sectarisme; je me rappelle quand j'avais alors sept ans, un jour à l'école, pendant la récréation les enfants m'entouraient d'une ronde en criant « La Khamzia, la Khamzia je ne savais pas ce qu'était une khamzia⁽²⁾ je me revoie, blème de terreur, collée au mur de la cour, mais avec un esprit de fierté: les voix cruelles de toutes ces petites filles, transformées pour un instant en horribles démons. Je pleurais souvent parce que j'aurais voulu être Arabe, mais je grandissais pour être fière un jour d'être Ibadite membre du petit groupe, de ceux qui luttent et se défendent avec l'appui de Dieu.

Il me reste encore de mon enfance un sentiment de révolte, qui s'accompagne de volupté d'être seule face aux autres, face à la masse aveuglée et stupide.

Je me rapellerais toujours, le jour de mon mariage, où, comme il est de coutume chez nous de présenter toutes ses toilettes en un seul après-midi, comme si la vie devait être un seul jour de fête. Elle le fut hélas! pour moi. Avec courage il fallait tout recommencer tout de suite. Je ne m'arrêtais pas, mon emploi du temps ne me laissait pas une minute de répit, « le temps de penser, c'est l'ennemi ». Contre cet ennemi je me barricadais, tout ceci m'imposant une discipline draconienne. Nous nous accordions plus sur le plan de l'intelligence. Nous ne pouvions être les équipiers du même bateau. Mon mari n'aimait pas m'entendre dire que j'étais Ibadite, pour lui c'était infamant que d'avouer « Je suis une prostituée ». J'ai toujours été fière d'être Ibadite, or, vous savez, fière d'être Ibadite c'était alors vraiment une révolution, et pourtant, les gens ont fait ce qu'ils ont pu pour me rendre honteuse avec ce sectarisme; je comprends qu'il y ait des préjugés des deux côtés. Et c'est cela qui est dur. Les choses ont bien évoluées depuis, et grâce à l'indépendance de l'Algérie, on a fait des progrès, ce n'est pas encore du cent pour cent. Mais dans ma jeunesse, le problème était aigu. On m'a dit : « C'est

1) Chrétiens.

(2) Djssident faisant partie du cinquième Rite dans l'Islam qui est mal vu par les autres quatre Rites.

un danger, ton mariage avec un non Ibadite ». Mai moi, je suis toujours du côté de la chose qui n'a pas encore été faite. Je n'ai jamais adopté vis-à-vis de moi-même, une attitude d'esprit pessimiste, préjudiciable également. Le préjudice est grave quand on aligne sa vie présente et future. Je ne me suis jamais dépréciée, chacun est maître de forger sa destinée de ses propres mains, en s'efforçant d'exploiter au maximum toutes les richesses en puissance dans son cœur et son intelligence, et cela ne dépend pas d'un amour malheureux ou heureux, mais bien de la conscience qu'on existe par soi-même, d'une manière autonome, avec ses propres racines bien vigoureuses et nourricières.

L'axe de vie doit passer par nous-même, et non pas à côté par quelqu'un d'autre. La pensée de rompre m'a déchirée à cause des enfants, mais la pensée de lutter seule, la résolution de vivre par moi-même et pour mes enfants, sans préjuger du présent ni de l'avenir. Je me suis mise à faire l'inventaire de mes dons et me décidais à les faire fructifier. J'ai dit oui à une vie pleine à craquer, j'ai appris l'Anglais et l'Espagnol, fait du tennis et me suis lancée dans la politique, pour la libération du pays. ainsi au fil des jours, je me suis construite.

On dit que les humains sortent meilleurs et plus forts de la souffrance, et que pour progresser en ce monde il faut subir l'épreuve du feu. J'ai connu la peur, la solitude et une grande détresse. Je crois que l'heure de l'épreuve sonne dans toutes les existences, le démon ne me tourmente plus. Je ne suis pas sortie de la crise sans dommage, et je puis dire que j'ai payé ma libération. Le bonheur n'est pas un objet à posséder, c'est une qualité de penser, un état d'âme de simple accord entre un être et l'existence qu'il mène; et malgré tout, je me suis tracée une voie dure mais que j'ai réussi à poursuivre mieux que ce mur aveugle du mariage, où je brisais sans cesse mon raisonnement. J'ai très bien appris toutes ces langues, mais très peu sinon rien de mon pays. L'instruction que nous avons reçue son principe est de faire de vous un être docile, servile, complètement infecté par la théorie que l'Algérie ne peut se gouverner elle-même. Avec la révolution l'Algérie et la langue arabe sont devenues indépendantes, nous avons expérimenté quelles dangereuses invasions étrangères dans le corps de la nation avaient été l'introduction des mots étrangers avec leurs orthographe et leur forme grammaticale.

Oui, ne montrez pas que vous avez en vous des qualités de

lutteuse, proclamez point votre nature sinon malheur à vous, vous serez menacée d'être renvoyée comme quelqu'un d'inutile, servage restera votre lot, rappelez-vous que vous devez toujours servir un maître dont l'existence se manifeste à chaque instant. Il garde une armée dans votre pays, il s'est emparé de votre argent, et que vous acceptiez ses idées. Mais moi, je ne veux pas les accepter, je m'y refuse. Le Sahara et le pétrole de l'Algérie sont à moi comme le sang de mes veines. Depuis l'indépendance de mon pays, je ne crains plus d'avoir des idées personnelles, et de les exprimer même en publique pour l'animation rurale c'est d'abord une décolonisation des esprits.

Qu'est-ce que l'Indépendance ? C'est d'avoir maintenant une conscience Algérienne de prendre de courageux efforts, de prendre en main sa propre destinée et à entrer de pleins pieds dans la réalité d'aujourd'hui sans rien renier de ses vertues traditionnelles.

La traversée de la Manche, il y a dix ans, l'avion journalier quittait Orly pour Londres, et j'étais à bord, presque tous les passagers étaient anglais: ils rentraient du continent contents à la pensée qu'ils reverraient leur cher pays. J'étais là me demandant ce que j'allais trouver de l'autre côté. J'étais partie de Paris sous un ciel bleu limpide et les côtes semblaient tristes et isolées; nous arrivâmes une heure après sous une pluie battante, et je me disais, il n'y avait pas de doute, il devait faire toujours ce temps. J'avais la nostalgie de l'Afrique d'où je venais, je perdis presque mes bagages entre la douane et la police, les porteurs anglais se ressemblaient tous. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils me disaient, et ce que je savais de l'anglais ne valait guère la peine de parler.

Les anglais ont de grands cœurs, bien qu'ils ne s'en rendent pas souvent compte. Leurs sentiments enfouis au fond d'eux mêmes, sont peut-être endormis, ou en tout cas tenus sous brides. Aussi aux heures d'émotion, ces sentiments ne viennent-ils pas facilement à la surface, mais maladroitement et même un peu niaisement. J'ai aussi remarqué, qu'ils disent à haute voix ce qu'ils vont faire où sont en train de faire.

En entrant pour la première fois au Royal Collège des sage-femmes, j'avais eu le sentiment de commencer une aventure héroïque, sûre d'être marquée par un signe, je me sentais digne de cette expérience médicale, qui au terme de mes études me permettrait d'être libre, et de libérer d'autres femmes.

J'étais maladroite (aucune idée du monde), j'étais sans écorce et mon cœur à nu.

Ma vie à moi, ma vie très imparfaite arrive à cet âge adulte de l'âme, qui n'est acquis qu'au prix de malheurs extraordinaires, personnels ou non, cet âge où rien ne reste plus de l'enfance, ni du bonheur de vivre. Ma vie arrive à ce terme, beaucoup moins par les épreuves qui m'ont atteinte moi seule, que par le malheur qui s'est abattu sur l'humanité tout entière, parce que la justice est en deuil, que les affligés ne sont pas, ne peuvent être consolés, que les persécutés ne sont pas secourus, que la vérité n'est pas, et parce que le monde est devenu si petit, si étroit pour l'esprit par l'uniformité du mensonge qui presque seul fait entendre sa voix.

C'est une étrange expérience que de se confier à la mémoire qui est la réalité même du mouvement de notre passé.

J'avais peut-être aussi pour soutenir mes efforts et mon zèle le sentiment d'un devoir particulier « l'esprit philosophique » et cela m'encouragea beaucoup.

Je reproche aux gens modernes de réduire toute vue du réel à l'histoire, et l'histoire elle-même a une poussière de faits artificiellement rassemblés, et qui laissaient échapper la substance du passé. Je les ai accusés de vouloir éteindre tout enthousiasme et toute Foi, et toute fidélité sous le poids des routines et des techniques. Avec le seul homme vraiment moderne B.F., il faut croire qu'il y avait entre nous une affinité mystérieuse, nous devîmes presque immédiatement de grands amis. L'œuvre de nos ancêtres leur mort nous crient de ne pas céder, nous apprennent que ce que l'on aime, il faut aussi être prêt à la défendre, à le sauvegarder par la force charnelle, si désintéressé et spirituel que soit notre amour. Mon imagination toujours en travail, mes sentiments de pitié et d'apposition, mon sens satirique avaient besoin de ce monde d'expression ce que j'aime le mieux dans ce Mزاب, au fond ce sont les vrais dévots.... les hommes de scrupuleuse fidélité, les obéissants et les pacifiques.

La nature saharienne extrêmement épurée, et débarrassée de tout ornement, vêtue de silence et de solitude incline vite à la méditation, ce sont eux les seuls qui aient abouti le plus haut sommet de l'humanité; en toute vie un temps arrive où il devient naturel de ne plus craindre que Dieu que l'on aime et de qui l'on attend la lumière.

LA NAISSANCE

Un enfant est une joie, et tous les tabous sont là pour le protéger lui et sa famille. Quand il s'agit d'une première naissance, la jeune femme va accoucher chez sa mère, toute la famille assiste. C'est le seul moment de sa vie où elle est traitée en Reine; tenture et tapis, lit à baldaquin recouvert de splendide tapis style persan. Depuis longtemps elles connaissent l'accouchement sans douleurs. Elles prennent les douleurs comme quelque chose qui mérite d'être vécu, et sur quoi elles savent tout. Elles disent que c'est Dieu qui a donné cette chose si belle, il doit les aider dans la beauté à mettre au monde le bébé.

Ici, elle avait installé la corde sur laquelle on tire pour aider au travail de la nature, et elle murmure les paroles rituelles qui apportent la paix de Dieu. En tant que sage-femme cela m'a étonnée mais ça m'a paru si noble que la femme demande à faire toute seule son enfant. Le problème c'est de garder tout cela sans renoncer à ce que l'on peut apporter du dehors. Le nom du bébé a été choisi avant la naissance, le plus souvent c'est celui d'un grand parent décédé indifféremment du côté paternel ou maternel pour le sabah la veille du 7^e jour. Le bébé a une application de henné jusqu'au poignets et jusqu'aux chevilles, une onction d'huile d'olive et de safran et henné sur tout le corps, puis on le saupoudre d'un parfum en poudre qui adhère à l'huile qui sont, du musc et de l'ambre, et de l'essence de rose.

Avec de la kettaya, parfum liquide noir on fait un pois à la pointe du nez de l'enfant et on marque les sourcils ainsi. Emmailloté de linges propres il est porté de bras en bras pour qu'on l'admire, puis le lendemain l'enfant est lavé, et ainsi chaque jour. Le quarantième jour il a le droit comme sa mère à un bain complet, et les grandes ablutions qui permettent à cette dernière de reprendre sa prière, qu'elle n'avait pas faite depuis la naissance de l'enfant.

La fillette grandit : on lui rase (et lui enlève) ses premiers cheveux pour qu'ils repoussent plus forts. On commence très tôt à prendre soin de sa chevelure qui sera sa principale parure pour le mariage. Même quand les cheveux sont très courts elle porte une quantité de petites tresses. Les plus longues sont repliées et serrées en petits paquets derrière la nuque. Pour les grandes occasions la fillette portera la malahfa. La malahfa est retenue sur les épaules par des fébules d'or, une chaîne en or repoignant ces deux agrafes, des boucles d'oreilles, et des bracelets aux poignets, quelques fois un collier de louis d'or. La fillette peut montrer ses cheveux sur le front ils sont coupés en frange: en avant des oreilles, tombent deux petites tresses repliées ken-nabeches; dans le dos pend seulement une seule tresse.



Fillettes ibadites en tenues traditionnelles.

A douze ans, limite d'âge de fréquentation de la Médersa, la mission de la femme Ibadite commence, la mère a le devoir de conduire la fillette chez «l'Azzaba»⁽¹⁾ du quartier, qui après

1) Femme qui a une solide instruction religieuse.

avoir examiné sa poitrine la jugera pubère. Elle devra alors porter un voile qui laissera le visage à nu, jusqu'au mariage; et elle commence à exercer sa vie Ibadite d'abord par sa propreté corporelle, puis par les ablutions qui précèdent la prière et les versets du Coran. On laisse alors pousser la frange, puis on sépare les cheveux en quatre par une raie au milieu et une raie transversale, des tresses de chaque côté, et deux tresses derrière qu'on pliera ensuite en katogan, c'est la coiffure traditionnelle des Ibadites et pour que l'eau pénètre mieux au moment des ablutions de la prière. Elle prendra de nouvelles responsabilités, en ce qui concerne les soins de la maison, tissage, couture en attendant le mariage.

Pour le garçon, le grand événement de l'enfance est la circonscription, entre l'âge de un à deux ans. La veille on met du henné aux mains de l'enfant, jusqu'aux poignets. En cette occasion, la coiffure est un peu spéciale. On rassemble ses cheveux sur le sommet de la tête, on fait une tresse et on l'enfile dans une série d'anneaux d'argent une petite main de Fatma, et on termine par une amulette, pour le préserver du mauvais œil. La fête est suivie d'un marouf de refis(1) ou couscous. Les Azzabates viennent dire la prière sur le prophète, et chantent leurs vœux.

Dieu est Grand, Dieu est Puissant!

Enjolivons la chevelure du petit!

Au nom de Dieu le Seul, le Puissant!

O croyantes! Allons pour embellir la chevelure du petit.

Apportez le peigne et les bagues.

O Baba M'Hamed, le Nabi, le Prophète messenger de Dieu,

Ton fils O Lalla, pareil à un crayon d'or et habillé de soie,

Assis comme un marié,

Voilà son père. Voilà sa mère,

O croyantes donnez-moi le talisman qui le protégera du
[mauvais œil,

Les nègres qui viennent du Soudan transporteront,

Sept cruches de beurre fondu, huit de miel et huit de bonbons

O Lalla Fatma, fille du Prophète,

Dieu a concrétisé l'espoir de ses parents.

1) galettes de semoule faite d'une pâte fine, coupée, en petits morceaux

L'INSTRUCTION DU GARÇON

L'instruction des garçons se partage entre la Médersa et l'école; la première ouvre ses portes dès 5h30 le brave Azzabi(1) pédagogue, à la fois membre de la Halqua locale et instituteur essaye de graver dans l'esprit de tous les enfants confiés à ses soins, une règle de vie musulmane qui est la négation de la joie.

Il tient que rien ne compte dans l'existence que la vertu et les qualités traditionnelles du bon Ibadite. Il apprend aux enfants les mille et une interdictions, les mille et une lois morales et sociales du Mzab. Il leur enseigne à respecter Dieu, les parents, la loi, la patrie, les autorités et les cinq piliers sur lesquels repose un Etat Musulman, et fidèle à la tradition qui veut que l'éducation des filles fasse d'elles avant tout de bonnes épouses musulmanes. A 8 h., les garçons se rendent à l'école pour compléter leur éducation, puis de 17 h. 30 à 19 h. ils se rendent à la Médersa. Les jeudis soir, et vendredis, les fêtes musulmanes, sont des jours de congé, plus, une longue période pendant l'été. La fin de l'année scolaire s'achève par la fête traditionnelle qui scelle le Coran.

Les meilleurs élèves ont des prix. Un couscous de cérémonie complète les réjouissances, plus une distribution de pain pour les pauvres. La encore, on voit que seule l'influence de la mère et de la Médersa a formé l'enfant puisque le père doit aller gagner au loin, sa vie et celle de sa famille.

L'enfant ne prend jamais la parole devant sa mère et son père et ne répondra que quelques mots brefs, en baissant les yeux quand il est interrogé : Oui, merci, ou non, merci; et quand il reçoit quelque chose, la politesse veut que l'on tende les deux mains en faisant une jointée à la personne qui vous offre.

Ici l'amour et le respect de la famille est très vivace.

L'aïeul a la première place d'honneur au sein du foyer, la cohabitation est chose naturelle. Si bien que les gens semblent vivre moins égoïstement et apprennent aux enfants, dès le plus jeune âge le respect des parents, et cette politesse du cœur qui rend la vie familiale plus facile.

Beaucoup de jeunes disent: « Il y a un tas de choses dans

1) Instituteur qui a une solide culture religieuse

le rite Ibadite que l'on n'admet pas». Comme si un simple mortel avait le droit de faire un choix dans la parole Divine... la religion est là, en bloc, on la prend en bloc. On ne doit pas la juger, ce n'est pas l'affaire de l'homme. Les Prophètes ont apporté aux hommes les religions révélées. Si chacun vient y déposer l'acide de ses pensées fausses, le bloc s'écroule. Que sommes nous, infimes pour peser la Parole de Dieu. Il y a des pratiques qu'ils n'admettent pas. Ils croient s'élever aussi au rang des grands esprits, se faire leur petite religion. C'est exactement renier la religion.

Un autre événement est le premier jeûn du Ramadhan pour le jeune garçon c'est l'entrée solennelle dans la vie des hommes. Il peut avoir le testament de ses parents.

LA CONDITION DE LA FEMME

Il existe sans doute peu de lieux au monde où la femme soit sous une plus étroite dépendance de l'homme, suprêmement intelligente. Il ne faut pas confondre terrain inculte avec terrain non cultivable, elles gardent jalousement cet esprit conservateur, comme on garde la foi par habitude, par besoin de certaines habitudes qui vous ancrent et vous retiennent à la vie, et je suis très étonnée de constater que si secrètes et ignorantes qu'elles soient, elles enferment dans leur âme tant de fanatisme et de combativité, et tout passif, le rôle social de la femme est donc cependant devenu très grand, dans les conseils de famille, elle égale l'homme. Bien plus encore elle est la mère des enfants, qui perpétuent notre race: la conservatrice du foyer, et d'une façon plus générale, elle représente la constante de l'ibadisme à l'interdiction première formulée dans le Coran de montrer son visage à d'autres hommes qu'à ses oncles, ses frères; elle ne doit pas accepter de parler à un homme qui ne serait ni son mari, ni son père, ni son frère. L'homme qui se hasarde à parler à une femme qui n'est ni son épouse, ni sa mère, ni sa sœur devrait le faire à distance, en baissant les yeux et rapidement; il court le risque d'être soupçonné de mauvaises intentions. Le statut social de la femme Ibadite exige que la femme donne à son mari une descendance, dont il ne puisse pas douter. C'est dans la mesure où la femme se conforme à ce statut, qu'elle est reconnue par les siens, par son mari et par la famille de son mari.

L'interdiction de la coquetterie, lorsqu'elle se déplace, et toutes les femmes n'ont que le traditionnel haïk de laine tissé par elle-même qu'elle porte été comme hiver, est toujours à la portée de la femme qui s'y cache toujours en dehors des membres de la famille.

A l'origine, le voile était une nécessité religieuse où la femme devait être dissimulée pour ne pas être une occasion de péché. La femme, chez nous, jouit d'une formation religieuse et d'une autorité inaccoutumées. Dans les pays musulmans, cette formation religieuse est la règle dans toutes les familles ibadites.

Les femmes ancrent les ibadites à la terre de leurs pères, leurs passent leurs traditions dont elles sont les gardiennes, sous la surveillance des anciens, qui veillent à leur conduite, elles enseignent aux enfants les vertus et le strict respect de la

famille. Parmi elles les Azzabates et les laveuses de morts exercent une énorme influence. Elles ont pour tâche essentielle d'enseigner aux autres femmes dont elles surveillent la conduite, les principes de la religion.

Le comportement de nos femmes est en effet strictement réglé et défini par une foule de prescriptions et d'interdits. En marge de la religion, il y a toute une organisation pour des travaux et des techniques spéciales comme par exemple pour le tissage: elles font une tuisa ce qui consiste à grouper une vingtaine de femmes de la même famille pour le cardage et le filage de la laine, ainsi que pour le tissage du tapis, tout doit se faire en commun, un genre de prêt de travail.

La séparation des sociétés masculines et féminines est presque totale. L'institution des Azzabates et des laveuses de morts en fait foi qui exercent sur les femmes une autorité analogue à celle que détiennent les douze Azzabis chez les hommes, par exemple le pouvoir d'excommunication.

Pour comprendre une culture aussi cohérente, il est indispensable de renoncer au projet de tout expliquer par une cause privilégiée, qu'il ne faut pas douter que le déficit lancé par la nature la plus hostile réclame impérativement cette conduite volontariste, cette mobilisation incessante des énergies, cet effort tendu, obstiné et têtu pour assurer la survie du groupe, bref les vertus mêmes que prescrit la religion; il n'est pas moins sûr qu'en faisant du travail et de l'entraide, des devoirs sacrés, en prescrivant le renoncement du luxe, et en inspirant à tous les membres de la communauté religieuse un fort sentiment de leur originalité, et la ferme résolution de la défendre. Cette doctrine puritaine et rigoriste que nous professons nous a fourni les armes indispensables, pour vaincre les difficultés naturelles, nous ont donné les moyens, et nous ont préservé de la dissolution dont notre « culture » était menacée par le contact de la civilisation occidentale.

Aussi le débat entre l'interprétation spiritualiste, et l'interprétation « matérialiste », n'a pas ici de sens, parce que tout se tient inséparablement joint et lié, ainsi le dogme, ainsi le milieu naturel, économique et familial en chacun de ces domaines se manifeste l'esprit tout entier de notre civilisation, sorte d'édifice où chaque pierre est clef de voûte de toute action bonne ou mauvaise, l'arbitrage n'étant admis qu'en des cas exceptionnels. Ainsi nous rigoristes selon qui, la religion doit être vivifiée par

la Foi, mais aussi par les œuvres et la pureté de conscience, qui attachons un grand prix à l'intention pieuse, qui refusons le culte des saints, qui veillons avec rigueur extrême à la pureté des mœurs.

Le monde se demande comment se maintient la cohésion de l'ensemble contre toutes les formes de dispersion et de dissolution? Comment nous avons pu nous maintenir en outre pour devenir « des gens d'argent » sans rien renier de notre hétérodoxie? Comment nous avons pu, avec un sens aigu des techniques capitalistes nous unir en les mêmes personnes aux formes les plus intenses d'une piété qui pénètre et domine notre vie entière? Comment cet univers religieux étroitement clos sur lui-même, soucieux de s'affirmer comme différent, a-t-il pu s'ouvrir sur le monde de l'économie moderne sans se laisser entamer ou altérer, et en conservant entière son originalité? La culture ibadite trouve le fondement de sa cohésion dans la richesse de ses traditions historiques, légendaires et doctrinales; dans la précision harmonieuse du jeu des groupes à l'intérieur des différentes communautés, dans le fonctionnement ingénieux des ittifaqutes (accord), consignés par écrit et fertiles en jurisprudence, enfin dans une doctrine souple et rigide à la fois, qui définit un style de vie parfaitement originale dans le monde musulman.

Le reproche le plus fondé que l'on puisse faire aux traditionalismes, c'est d'empêcher par son uniformité, ses méthodes immuables, son intransigeance une évolution sociale rationnelle des individus et en particulier celui de la femme dont l'existence en dehors du monde ne s'enrichit pas des courants venus de l'extérieur, héréditairement depuis tant de siècles; un mouvement d'émancipation ne peut venir que de l'intérieur provoqué par le souci de l'homme d'avoir une compagne plus instruite, aujourd'hui une action bien timide encore se dessine dans ces deux sens.

Il y a dans tout cela un curieux mélange de libéralisme, et de rigorisme, de nationalisme et d'intransigeance, qui s'est cristallisé au Mzab d'une façon extrêmement originale et fait de mon pays, un pays unique au monde, aussi bien au point de vue morale et sociale, qu'au point de vue géographique et historique.

En effet, rien ne parvient à déterminer la rupture de l'ibadite du Mzab, avec sa communauté, ni la dureté et la rudesse de la

terre des ancêtres; ni l'attrait des conditions de vie plus humaines qu'il peut connaître dans les villes du Tell⁽¹⁾; ni l'ivresse des richesses acquises; ni les longs séjours loin des siens et la vie communautaire; à toutes les influences dissolvantes s'oppose la pression extrêmement vivace que le groupe exerce sur tous ses membres par l'intermédiaire de la doctrine, la cohésion déterminée par grande effervescence la vie religieuse, la présence dans tous les actes de la vie au cœur de tous les hommes, de la loi religieuse vécue à la fois comme règle qui s'impose de l'extérieur, et comme signification ultérieure de la conduite. Par suite, la moindre concession ou le moindre relâchement de la règle suffiraient à ruiner notre société artificiellement édifiée en un monde artificiellement créé.

Ce n'est qu'au prix d'un rigorisme volontariste et d'un exclusivisme fondé sur un haut sentiment de son originalité et de son excellence, ce n'est que par la vertu d'un particularisme affirmé, et conscient de son identité, que la « culture » ibadite, peut résister à la dissolution (de là une sorte de refus systématique des nouveautés).

Même s'il s'engage dans les activités les plus profanes de l'économie moderne, alors même qu'il demeure longtemps séparé du foyer de vie religieuse et sociale, l'ibadite sauvegarde inaltéré et inaltérable son attachement à la terre, à la cellule close, où se forme l'âme des générations nouvelles, dans la discipline rigide des familles inviolées et dans l'atmosphère de charme et les attraits des terres d'émigration ne sauraient retenir, parce que tout est fait pour rappeler avec force, en particulier ces kanouns⁽²⁾ qui prescrivent des retours périodiques destinés à assurer la permanence du groupe et à replonger dans l'atmosphère religieuse, que la fin de l'émigration n'est pas l'émigration elle-même, ni même ce qu'elle procure, mais la conservation du groupe, condition de survie pour la communauté religieuse.

Au regard de cet impératif absolu, sans cesse affirmé, c'est donc la doctrine et le style de vie qu'elle inspire qui constituent la clé du paradoxe « ibadite ». On peut sans doute tenter d'expliquer la réussite économique et sociale que constitue le Mزاب,

1) Nord du pays.

2) Lois - dans la doctrine ibadite.

et même les principes et la doctrine qui la fondent, en termes d'économie et prétendre, que en raison de la pauvreté de notre terre, nous n'avons d'autres recours que l'émigration et le commerce qui auraient exigé de nous, en tout cas certaines vertus que le dogme nous impose. Ne faut-il pas penser plutôt, que la doctrine et les règles de la vie qu'elle prescrit, nous préparaient à la réussite dans le monde du commerce et de l'économie moderne.

Comme la réforme avec la croyance en la prédestination L'ibadisme introduit la notion d'une ascèse laborieuse dans le monde, l'homme ayant le devoir d'augmenter ses richesses, et la misère étant spontanément considérée comme punition de Dieu pour les fautes passées malédiction des parents. C'est pourquoi les œuvres sont aussi importantes que la Foi Le travail entendu comme ascèse et discipline, est considéré comme sacré.

Un des avantages de cette emprise religieuse est l'instauration de Dar-El-Harch, la Mosquée, la Médersa et le cimetière, dans n'importe quel grand centre d'Algérie. Cela a été possible grâce à des dons privés et à un travail bénévole organisé. Toute cette organisation explique que tant d'ibadites ont quitté, et quittent encore leurs Oasis, pour aller travailler à l'extérieur, de pouvoir ramener un butin gagné au prix de combien d'efforts et de privations.

La plupart du temps à quelques kilomètres de l'arrivée, ils étaient dépouillés jusqu'au dernier Guerch⁽¹⁾, c'est pourquoi, par mesure de sécurité, ils convertissaient leur argent en petites pièces d'or et les avalaient avant d'arriver aux endroits dangereux. Les bandits, mis au courant de ce stratagème leurs faisaient ingurgiter une boisson très salée, et en attendaient les effets laxatifs afin de récupérer les pièces d'or.

1) Ancienne monnaie.(centime)

CHOUROUTE EL-MOUMELEK

(Conditions des deux conjoints dans le mariage ibadite)

La vierge doit être consultée pour son mariage, et son consentement doit être le silence. Quant à la femme déflorée, elle doit l'exprimer par la parole, d'après plusieurs hadits.

Elle a le droit d'exiger de ne pas avoir de concubines, que son mari ne doit pas s'absenter plus de 2 ans, qu'il ne doit pas voler, ne pas fréquenter les endroits de prostitutions, ne doit pas fumer de cigarettes, ni boire de vin, ni pratiquer des jeux. Tout ceci doit être écrit dans l'acte. Si une de ces choses arrive elle a droit au divorce, avec deux témoins. Par contre la femme doit veiller à la conservation de la personne et des biens de son mari, ne pas lui imposer d'entretien, des charges excessives, elle doit respecter les parents et les voisins de son mari, ne sortir sans sa permission, ne pas désobéir dans les choses licites. La femme doit se contenter de ce que son mari lui donne, quant au mari il doit ne pas laisser sa femme souffrir de la faim, de la soif, la priver de vêtements, de coiffures, la séparer de sa famille. Il ne doit pas l'obliger à filer, à tisser, à moudre le blé, sauf au cas où elle y consentirait. Elle ne peut pas exiger de lui, sauf son bon plaisir des bijoux, des vêtements. Il est recommandé aux époux de se prêter mutuellement assistance, suivant le temps et les circonstances. Les époux ne doivent pas mettre les tiers dans le secret de ce qui se passe entre eux.

MARIAGE

Le visage étant dénudé, en principe, l'homme peut choisir sa femme ou accepter l'offre de sa mère. Avant, dans le Mzab, les mariages se faisaient très tôt. Nos aïeux étaient sages, ils se mariaient d'abord, sachant bien que c'était une nécessité naturelle et un devoir envers Dieu et la loi du Prophète, et qui ensuite tachaient de pourvoir aux besoins de la maison. Car Dieu est clément et miséricordieux. Ils disent que c'est Dieu qui comble et Dieu qui appauvrit. Le signe de la jeunesse, c'est peut-être une vocation magnifique pour les bonheurs faciles. Mais c'est surtout une précipitation à vivre qui touche au gaspillage. Ici, on se marie jeune, on travaille très tôt et on épuise en dix ans l'expérience d'une vie d'homme.

Lorsque les négociations ont abouti, le contrat est signé devant les témoins et le cadî.

Les coutumes égalitaires des Ibadites fixent la dot uniformément pour les riches et les pauvres. La mosquée fixe alors le montant de la dot en prenant pour critère la prospérité de la communauté. Par contre le futur mari doit invariablement donner 20 grammes d'or à 22 carats ou bien 10 pièces d'or à 10 Francs. Actuellement il doit aussi fournir 500 DA, la moitié d'un mouton, 5 kg de semoule et le djahaz (trousseau qui se compose d'un haïk, 2 melahfas, trois chemises, trois robes, de ceinture: deux rouges et jaunes, deux châles frangés, foulars, une paire de souliers, deux paires de soquettes, un megrar de 1,50 m en finette (qui servira de ceinture de n'importe quelle couleur de préférence orange), un magroune (sorte de châle de tulle blanc brodé d'argent), un châle de laine, un foulard spécial qui servira pour les soins du visage, une glace, deux mouchoirs de poche, deux mètres de ruban rouge et noir, deux kgs de bonbons. Le tout est placé soigneusement dans une jolie valise.

Les noces sont ramenées à une dépense déterminée par la mosquée. Arrive la date fixée pour le mariage, les trois jours qui précèdent sont remplis par les préparatifs dans la maison du marié. Des négresses de la tribu sont chargées d'aller rappeler le jour fixé pour la noce, elles sont aussi spécialisées dans les préparatifs. Le lendemain on prépare la chambre nuptiale chez le marié. La mariée envoie ses cadeaux et la literie. Les murs de sa chambre sont recouverts de tentures magnifiques tissées par sa mère et ses tantes, le plafond est drapé d'une cre-

tonne à fleurs retenue par des boules de verre de couleur piquées comme des bouchons de laine dans un matelas. Le matelas est surélevé d'un sommier recouvert de plusieurs couvertures tissées par la famille de la jeune fille dès son enfance. On suspend aussi une djaout (genre de grande coupe en cuir) suspendue par des cordons de laine bariolés et recouverte de longues franges de clous de girofle enfilés qui la dépassent de beaucoup. c'est là où l'eau se tient toujours fraîche. Pour boire on aspire l'eau avec un tuyau en roseau. Cette coupe est recouverte de tulle ouvragé. Dans le coin de la chambre: une petite armoire où seront rangés tous ses nouveaux habits. Et le sol sera recouvert d'un tapis de haute laine toujours tissé par la famille

Dans les deux maisons également, il y a les préparatifs culinaires. Tandis que les amis intimes du marié, que l'on appelle en cette occasion les vizires préparent la Hadjba(1) dans la maison de la tribu du marié. Là, entouré de ses amis, le marié passera les jours de réjouissances, ne rentrant chez lui que pendant la nuit. Le rôle du vizire sera d'organiser la noce jusque dans les moindres détails.

Chez la mariée ce sera la dernière nuit qu'elle passera chez ses parents après le dîner qui a réuni toutes les femmes de la famille. On lui applique le henné aux mains et aux pieds, puis on l'assied au milieu des femmes. Puis la négresse qui s'occupe d'elle pendant toute la durée de la noce la coiffe de la taken-boucht réservée aux jeunes femmes pour l'année qui suit le mariage. Les cheveux de devant moins la frange, sont réunis au milieu en une sorte de chignon très serré, dans lequel on pique les trois épingles d'or et au-dessus, cache la pointe, les trois bzim d'or(2). Deux nattes finement tressées retombent de chaque côté du visage. La fin de cette coiffure se termine dans une atmosphère pieuse et parfumée d'encens, des versets du Coran et des chants traditionnels de l'Askobor (3).

Dieu est grand, Dieu et puissant
Aïcha et Mohammed se marient
Lalla se mariera avec celui que Dieu voudra
Sa chevelure sur tête ressemble à la couronne du Prophète
Maison du Roi O Cheik Salah

1) Festivité de la nuit de noce.

2) broche en or.

3) Nuit d'avant le mariage.

Priez pour le Prophète, priez pour le Prophète, priez pour le Prophète

Venez mes amis au plus haut des salons

Priez pour le Prophète sur ce grand tapis en soie

La façon de t'asseoir ô jeune mariée ressemble à celle de ton père

Priez pour le Prophète, priez pour le Prophète, priez pour le Prophète

Le grand placard qui est juste en face de toi est rempli de livres qui appartiennent à ton père le grand Cheik

Montez vers Tidaft(1) et priez pour le Prophète

Je distribuerai cent plats de couscous aux gens de la mosquée

Priez pour Mohammed, Omar, Bakir et Gabriel

Priez pour le Prophète, pour tes enfants ô Baba Oul Djema et ô Baba Aissa Allouane

La Ilaha illa Allah

J'ai un garçon jeune pour les Azzabjs

O nuits, ô jours qu'est-ce que vous nous donnez du henné et du djaoui(2)

Puis on offre du thé et friandises de toutes sortes aux amies venues admirer la nouvelle coiffure. La mariée reçoit argent, cadeaux et bijoux.

Le lendemain elle restera toute la journée avec ses amies. Quand vient l'heure où elle devra s'habiller une chemise blanche à manches est recouverte d'une melahfa rouge en laine très finement tissée qui est le vêtement traditionnel de la femme mozabite venu des temps anciens; on la serra à la taille d'une large bande de laine orange. Un foulard de soie rouge recouvre la tête. Il y aura un seul bzim d'or(3) qui ornera la kemboucha(4) à ras de celle-ci en bandeau, sur les cheveux, et une bande de soie rouge, souligné d'un liseré de coton blanc orné d'un dessin au safran.

Tard dans la nuit viennent toutes les parentes de la mariée, excepté sa mère, les azzabates, les laveuses de morts sont aussi présentes. Toutes les femmes psalmodient des chants traditionnels. On enveloppe la mariée de haik de soie blanche qui retom

1) Endroit assez élevé où l'on prie.

2) Encens.

3) broche.

4) Coiffure traditionnelle mozabite.

be sur le visage descendant jusqu'à la taille. La plus âgée des azzabates avance pour faire des recommandations et sa conduite à tenir vis-à-vis de son mari; les souhaits de bonheur sont présentés à la mère de la mariée. Les azzabates récitent quelques versets du Coran et c'est à califourchon sur le dos d'une parente qu'elle va sortir de la maison paternelle suivie de toutes les invitées; elles s'avancent à la lueur des masbah (lampe antique à l'huile) en chantant.

A la maison du marié, la jeune fille est reçue au porche de la porte par une femme âgée de sa nouvelle famille. Elle lui donne de l'eau pour se laver la main droite et le pied droit et elle lancera derrière elle un peu de cette eau. On la conduit alors au lieu d'aisance, puis dans la chambre nuptiale, où, toujours voilée, elle attendra le marié.

Quand tout a été prêt à la Hadjba(1) le marié rentre chez lui les vizires viennent le rejoindre, le lave, l'habille. Ils lui passent une gandoura de soie blanche, lui jettent sur les épaules un burnous marron qui couvre son costume, le couteau à manche de corne orné de gros fils d'argent la lame dans une gaine de cuir, attachée par une lanière de cuir il pend sur le foulard de soie rouge qu'on attache à la gandoura. Ensuite on le coiffe du guennar(2) qui se compose d'un turban de soie blanche serrée par une cordelette en soie rouge foncé qu'on noue sur la tempe droite et se termine par deux faisceaux de fils de soie enfilés dans de longs glands d'argent. Aux pieds, des chaussettes et des chaussures classiques. Le guennar, le burnous et le couteau sont prêtés par la mosquée. Dès que le marié est habillé, il ne doit plus parler. Il vient de chez lui à la Hadjba accompagné de ses vizires qui le suivent. Entré dans la hadjba il va s'asseoir sur un matelas garni de toutes sortes de coussins. Les vizires introduisent et reçoivent les invités, offrent le thé et les friandises. La réunion se prolonge jusque vers 2 heures du matin. On ramène le marié chez lui; il sert lui-même aux intimes la karouia (citronnade traditionnelle). Puis les invités se retirent. Les vizires, excepté le plus vieux d'entre eux est toujours un azzabi qui lui fait des recommandations et lui explique son comportement vis-à-vis de la jeune mariée. Puis le marié s'avance avec le vizire vers la chambre nuptiale.

1) Nom de la cérémonie où assistent tous les amis du marié.

(2) Sorte de turban fait d'un tissu très fin.

La négresse présente la jeune fille au marié et lui dit : « Vois ce que Dieu t'envoie » et sort, les laissant seuls.

Les vizires sont de retour vers 4 h. 30. Ils viennent prendre le marié pour la prière de l'aurore puis l'emmènent à la hadjba où il se reposera.

Dès l'aube, la négresse qui sera aux petits soins de la mariée pendant trois jours, lui apportera dans la chambre, son petit-déjeuner. Le marié prend vers 7 heures du café préparé à la hadjba, puis, selon la saison, fruits, dattes, lait; vers 9 heures: pain, beurre, miel. A midi le couscous traditionnel avec viande et légumes de la saison.

Après la prière de dohor(1), le marié se repose jusqu'à l'as-sar(2) puis il prend sa place de la veille. Autour de lui ses amis le distraient.

Les amies de la mariée restent auprès d'elle; dans sa chambre tout le monde lui rend visite. Le soir, la mère de la mariée envoie le dîner à sa fille. Et les jours suivants, les proches parents chacun à leur tour prépareront un repas pour tous les invités. Ceci aidera économiquement le jeune marié.

Après le dîner, marié et vizires font la prière à la hadjba et vers 9 heures, ils rejoignent la maison où est organisée une veillée pieuse qui se prolonge jusqu'à minuit. On y écoute des chants religieux (abiates).

Le troisième jour des noces, dans l'après-midi, les vizires amènent le marié au cimetière pour offrir un marouf aux pauvres. On apporte du pain et des dattes; dès que le marié a rompu un pain en deux moitiés de la main droite, alors on commence la distribution. Toutes les personnes présentes y ont part. Après cette distribution on fait la prière pour rendre hommages aux morts.

Pour cette visite, le marié a conservé tout son costume de cérémonie. Tout le monde retourne à la hadjba pour y boire le thé.

Puis à la tombée de la nuit, vizires et marié s'en vont chez ce dernier où le grand-père, le père et ses oncles l'attendent pour lui remettre leurs cadeaux de noce qui sont le plus souvent une somme d'argent. Dans la cour centrale de la maison toutes

1) Prière de la première partie de l'après-midi.
2) Prière de la moitié de l'après-midi.

ses parentes sont assises en demi-cercle, sa mère au milieu; le jeune marié s'avance vers sa mère, et, respectueusement la baise sur le sommet de la tête. Elle lui répond en lui offrant un présent ainsi que toutes ses parentes. Accompagné de sa mère il suit le cercle des invités et baise la tête de chacune d'elles par dessus le voile sans les reconnaître.

Le père de la mariée verra pour la première fois sa nouvelle belle-fille et lui remettra en même temps que le marié, des bijoux. Le lendemain, retournant pour la dernière fois à la hadjba; le travail achevé, le marié rentre chez lui, où commence une vie normale; le septième jour est d'un éclat spécial. La veille on met le henné aux mains et aux pieds de la mariée. Sur le dessus des mains on trace un quadrillage avec de la chaux éteinte qui donne une teinte plus foncée. Le costume de la mariée sera composé de la melahfa rouge traditionnelle et l'on coiffera la mariée du maftoul, les cheveux sont séparés en trois nattes terminées chacune par un gros gland d'argent.

A l'extrémité des glands est une frange de laine de 20 cm environ. Au dessus du front passe une large bande de soie noire et on applique par dessus une bande plus étroite de soie rouge. Elle se parera de bijoux en or. D'autres cadeaux ont été donnés pour ce septième jour: une robe de brocart, un joli pantalon, un châle de velours, une bouteille de parfum appelée « attarcha », une bouteille de clous de girofle, une bouteille de parfum zouaï, un pot de parfum d'ambre, un pot de parfum de musque, des savonnets, quatre déméloirs, une brosse à cheveux, une bouteille d'extrait de parfums, un kilo de henné, un kg de serghine (tiges d'herbes pour fabriquer le parfum), un kilo de guemane (herbes) une demi livre de clous de girofle, une demi livre de pétales de roses, une demi livre de tara et takaia (herbes du désert), une demi livre de kehoul, une demi-livre de siouak, une demi livre de bachouli snigla (herbes), cent grammes de kanha, 50 gr de gomme arabique, quatre boîtes de safran pure, quatre boîtes de musc, une pelote de laine verte, une bouteille de brillantine. Tous ces aromates serviront à préparer l'encens qui servira à parfumer sa chambre pendant toute une année. Aussi à l'occasion de ce septième jour il y aura pour sa mère et sa grand-mère une robe et un châle, pour son père une gandoura, une chemise et un turban. Peu à peu la jeune femme sera initiée à son nouveau rôle jusqu'au départ de son mari où elle ira finir son apprentissage de jeune épouse dans sa famille.

LA FEMME AU FOYER

La jeune femme initiée à son nouveau rôle prend soin du ménage, et les travaux de tissage. Après le lavage, la laine à peine égoutée, on l'étend par petits paquets sur la terrasse. Quand elle est sèche, après avoir écarté la laine dont les brins sont collés, et l'avoir débarrassé des impuretés qui s'y mêlent, on la peigne grossièrement avec le mshète, c'est un gros peigne à cinq ou six pointes plantées à l'extrémité d'une planchette de 40 cm. environ, fixée elle-même sur un X en bois. Pour démêler la laine, la tisseuse pose le mshète en face d'elle, les pointes en avant, la laine est sur la planchette, elle la fait passer et repasser entre les dents du mshète à l'aide d'un autre peigne tfchla. ensuite elle la trie suivant sa couleur blanche, noire ou marron. La laine préparée pour le cardage avec le querdache, carré à manche, où une multitude de pointes métalliques sont alignées, piquées dans un cuir, monté lui-même sur une planchette. Avant de filer la laine, on dispose les flocons de laine en tas mousseux de quarante centimètres de long, et on plie en deux, liant le paquet au milieu. Au moment de s'en servir, on lui rend toute la longueur et la laine vient sans qu'il y ait besoin de quenouille. L'ouvrière file quelque fois le fil de trame étant assise à terre, et faisant rouler le fuseau le long du mollet le relève d'un mouvement rapide, de la main droite elle maintient le fil; de la main gauche le saisit et le lance sur le coude gauche en rejetant la main en arrière. Elle forme une sorte d'écheveau. La laine est teinte après le filage. Cette opération est faite par les femmes dans la famille. On se sert d'un grand chaudron où l'on plonge les écheveaux. Les teintures végétales sont encore très employées dans ma famille: telles que : henné écorces de grenades et thé. On utilise les teintures chimiques, mais les couleurs restent de mauvais gout.

La laine est tissée dans le métier de haute lice fixe, les montants emboîtés dans les ensouples sont fixés à des pièces de bois scellées dans le mur, et un simple bâton passé à l'autre extrémité, dans un angle scellé en terre, tient tendue la nappe des fils de chaîne; le tissu achevé s'enroule à mesure sur l'ensouple, des jrids⁽¹⁾ et un roseau font jouer le croisement des fils une ou deux tisseuses se tiennent assises sur le banc placé entre le mur et le métier. Elles travaillent à l'envers du tissu,

1) Planches qui servent d'ensouple.

passant la trame avec la main, après un certain nombre de dents on tasse le tissu avec une sorte de peigne «khellala».

Le métier est délaissé le vendredi ce jour est spécialement consacré à la prière et aux grandes lessives faites dans les jardins. Les Aïds et les trois jours qui suivent l'Achoura, après une mort, le repos est obligatoire également pendant trois jours.

Pour les besoins de la maison, il faut bien que la femme s'en acquitte elle-même, pour cela elle se rend dans un magasin tenu par une femme, dans une maison qui sert d'épicerie, mercerie, parfums, vêtements, ingrédients.

La coiffure est d'une importante délicatesse. On se fait coiffer surtout le vendredi, autrefois par la négresse de la famille, maintenant par une personne expérimentée. On défait les nattes, on peigne les cheveux de devant les premiers, puis ceux du dos, on les enduit de brillantine et de parfum à base d'essence de géranium, on fait alors une raie au milieu de la tête, bien droite, sinon la prière serait nulle. Puis on tresse les cheveux des côtés pour faire les knabiches (1) repliés et attachés avec un gros brin de laine vert foncé. Les cheveux de derrière sont séparés en deux nattes égales repliées séparément, on les rapproche alors et on les attache en un seul kenbouche avec un bout de laine. Les jeunes femmes font une frange supprimée pendant leur vie de jeune fille.

La femme mozabite est de taille moyenne, beaucoup ont la peau très blanche, les cheveux sont très noirs, et les yeux marrons foncés. Quelques mois après son mariage, souvent avant la naissance du bébé que la mère attendra, le mari repart dans le nord où ses occupations l'attendent. En cette occasion les femmes préparent le marouf qui consiste surtout en dchicha (blé tendre), et réunissent la famille et les amis. La jeune femme retournera dans sa famille en rêvant de son prochain bonheur.

Pas de sortie la jeune femme est très surveillée un proche parent de son mari sera son Okil(2) il aura pour mission de pourvoir à tous les besoins de la jeune femme qui ne peut agir au dehors. Ainsi passent semaines et mois, coupés de quelques

1) Nattes.
2) Homme vieux Responsable pendant l'absence du mari.

fêtes, enfin le jeune homme arrive pour passer quelques temps parmi les siens. Voici que le retour est annoncé on lui emmène sa femme qu'à la nuit tombante avec une melahfa rouge coiffée de sa kenboucha et parée de bijoux.

On d'une bande étroite de 1,75 m de large, sur 4,50 m de long. On reploie le bout qui retombe des épaules à la taille, sur 30 cm en viron, et après avoir marqué la moitié de la largeur, on se trouve sous le bras gauche, on épingle le dos en devant sur chaque épaule avec un fil blanc. Les pans de couleur vive sont l'étoffe tout autour, sans couture. A la taille les pans sont retenus par une ceinture. Dessous la melahfa la femme porte un pantalon.

La femme peut être notée à la maison, cependant elle porte presque toujours un foulard de soie en tête, qui tombe sur l'épaule. Les bijoux sont portés de la taille jusqu'au cou. Cependant un peigne ne se met pas un cadre sans que son regard s'élève plus ou moins ce que la nature lui offre. Dans la partie de la dévotion volontaire sans rien que les paroles de ses prières à sa disposition, c'est la femme qui a créé le culte de la prière.

En les nécessités de l'usage, les femmes ont souvent des nattes pour la décoration des étagères qui sont épinglées. L'un est le parfum solide nommé musk, qui se trouve dans une corbeille ainsi que le tube de bois qui se compose d'un tube en roseau recouvert de cuir de 25 cm environ et de 2,5 cm de diamètre, la partie inférieure est ornée de franges. Au fond de cet étau fermé par un petit bouchon de cuir se trouve le miel en poudre, on le prend avec une fine baguette nommée «takaya» et on le fait en petits. Avec la takaya pour les corbeilles et le siouk pour les dents, se sont les seuls bijoux pour le mariage.

La femme du Moud prépare aussi parfum et en cela, les éléments sont le safran pur, les clous de girofle, les pétales de roses, du musk, de l'ambre, harpes énumérées cadoux de l'ambre pour du mariage. Dans une mèche on écrase des harbes, puis le tout est mélangé à des parfums liquides, tel que extrait de géranium, ambre liquide, porcelaine. Ensuite, on laisse sécher à l'ombre pendant 2 à 3 jours, on conserve le tout dans des boîtes. Ceci sert à parfumer la chambre, ainsi le mari, en revenant trouver exactement la même atmosphère des premiers jours du mariage.

LA MELAHFA

Toilette et habillement de la femme.

La melahfa est le véritable vêtement de la Mozabite, venue des temps anciens, la melahfa est sans couture. Elle se compose d'une bande droite de 1,75 m de large, sur 4,50 m de long. On replie le haut qui retombe des épaules à la taille, sur 50 cm. environ, et après avoir marmué la moitié de la largeur, qui va se trouver sous le bras gauche, on épingle le dos au devant, sur chaque épaule avec un fébule. Une ganse de couleur vive borde l'étoffe tout autour, sans ourlet. A la taille les plis sont retenus par une ceinture. Dessous la melahfa la femme porte un pantalon.

La femme peut être nu-tête à la maison, cependant, elle porte presque toujours un foulard de soie en été, plus chaud en hiver. Les bijoux font partie de la toilette quotidienne. Cependant, un peuple ne se crée pas un cadre sans que son esprit interprête plus ou moins ce que la nature lui offre. Dans le cadre de ce dénuement volontaire sans rien que les pauvres choses mises à sa disposition, c'est la femme qui a créé le seul art du Mzab

Vu les nécessités du climat, les femmes ont inventé des remèdes pour la transpiration des aisselles qui sont épilées, l'un est le parfum solide nommé musk, qui se trouve dans une corbeille ainsi que le tube de khol qui se compose d'un étui en roseau recouvert de cuir de 25 cm. environ, et de 2,5 cm. de diamètre, la partie inférieure est ornée de franges. Au fond de cet étui fermé par un petit bouchon de cuir se trouve le khol en poudre, on le prend avec une fine baguette nommée merwud, polie et taillée en pointe. Avec la takkaya pour les sourcils, et le siouak pour les dents, se sont les seuls luxes pour le visage.

La femme du Mzab prépare aussi parfum et en cens. Les éléments sont le safran pur, les clous de girofles, les pétales de roses, du musk, de l'ombre, herbes énumérées cadeaux de 7ème jour du mariage. Dans une meule, on écrase des herbes, puis le tout est mélangé à des parfums liquides, tel que extrait de géranium, ambre liquide, pomaria. Ensuite, on laisse sécher à l'ombre 2 à 3 jours, on conserve le tout dans des boîtes. Ceci servira à parfumer la chambre, ainsi le mari, en revenant trouvera exactement la même atmosphère des premiers jours du mariage.

LA VIE DE LA COMMAUTE

Le plus important ici, après la famille, c'est la société. En Europe, on juge un être, homme ou femme, sur son niveau d'emploi, son gain et ses pouvoirs de « domination ». J'ai appris ici qu'on peut juger les êtres sur autre chose, sur leur façon d'exister, leur autonomie réelle, leur indépendance de jugement leur contact humain, en un mot sur leur personne. Chez l'ibadite la famille forte n'a pas disparue, c'est dans l'atmosphère familiale qu'est nourri chez les jeunes, les vertus de l'obéissance et du respect de l'autorité. Lorsque le jeune homme devient adulte l'obéissance de ses chefs et de la loi devient en lui une sorte d'instinct, et en fait presque une religion. D'un autre côté l'exercice de l'autorité des parents au sein de la famille, enseigne la façon de commander ainsi que celle d'obéir. Ils lui montrent comment faire preuve d'autorité avec sagesse, modération et justice. Donc la stabilité de la famille évite bien des maux; les Ibadites ont toujours lutté pour la stabilité de la famille, d'où ils réussissent à produire des générations d'hommes vaillants qui ont immortalisé le Mzab, et non une génération d'oisifs et de gaspilleurs. Comment? : ils tenaient leurs enfants bien en mains. Ils ne leur permettaient pas de devenir prodiges et gaspilleurs. ils les faisaient instruire tant en arabe qu'en français; les endurcissaient aux privations et aux épreuves, les dressaient dans leurs commerces. Il y a certainement chez eux un curieux complexe, d'ailleurs très explicable lorsqu'on pense à leur excessif souci du « qu'en dira-t-on », de la respectabilité qui n'est pas par hypocrisie, mais plutôt l'effet d'une timidité héréditaire, entretenue par l'éducation, la réserve verbale, la muette complicité de tous.

Ainsi, en évitant l'effondrement de la famille par le divorce, pas de dépenses extravagantes, pas de plaisir, ni danse, ni chants, en évitant la décadence de la religion, qui a affecté des millions de formes confuses, laissant le peuple sans guide. L'ibadite n'a jamais renié, comme le font beaucoup de musulmans sa culture, ses origines; qui pensent que l'Islam est dépassé, et arriérée la langue d'expression populaire.

POUVOIR ET POLITIQUE

C'est dans le Coran, que les premiers Ibadites, fidèles du Prophète Mohamed, Djabir Ibnou Zid et Abdallah Ibnou Ibad puisaient leur Foi, leur éthique, leur culture, à une époque où la lecture était le privilège d'une élite. Cette pratique quotidienne et jusqu'à nos jours, du Coran, fut un levier culturel puissant.

Instruit par le Coran, et rompu de longue date aux jeux de l'esprit, l'Ibadite s'élève facilement dans la hiérarchie sociale. Les Ibadites considèrent la possession des biens de ce monde non point pour le bénéfice personnel, mais pour la Gloire de Dieu, et la permanence de la communauté.

LA TRIBU

L'organisation politique de la tribu n'était pas si simple. En effet, celle-ci est un agrégat de fractions (Achira) réalité politique et sociale antérieures à la tribu. La tribu n'existait que par le consensus des fractions, et il est arrivé fréquemment au cours de l'histoire des Ibadites, que telle ou telle fraction rompe son contrat avec la tribu, sorte de la ville et s'installe ailleurs, ainsi se sont fondées au 17ème siècle les villes de Berriane et de Guerrara.

La fraction apparaît donc dans la coutume Berbère comme étant l'unité administrative de base. A ce titre elle jouit de la personnalité morale. Coutumière, possède des biens, un conseil des notables, qui est un conseil de famille élargi. On choisit pour ceci un chef, comme il se doit dans les sociétés traditionnelles où l'homme d'âge est le dépositaire des principes moraux, d'expérience, possesseur de bien et de l'autorité, et des secrets techniques.

LA COMMUNAUTE IBADITE

A part les événements dans la famille, il y a aussi les fêtes que chaque année ramène à leur date: Ras-El-Am (Achoura, El Aïd-El-Kebir, le Mouloud, la ziara : le premier lundi d'Avril), fête du printemps, visite au cimetière et aux monuments des cheiks et aussi la grande sortie de la pluie. Dès qu'on voit le ciel se couvrir, des hommes observent et discutent, tout est sur le qui-vive. Aux premières gouttes ce sont des cris de joie, un grand marouf terminera cette fête pour remercier Dieu des Oueds bénis.

L'Achoura est marquée par le paiement de la dîme Achour, sur les immeubles et différents autres biens. On distribue des vêtements, blé, ravitaillement aux nécessiteux : veuves, orphelins, vieillards. En cette occasion tout le monde se passe du khol aux yeux : hommes, femmes, enfants. Les femmes vont au cimetière distribuant pain, dattes, etc...

El Aïd el Kebir : Comme dans tout le monde musulman, en union avec les pèlerins de la Mecque. Ceux des années précédentes en leur commémoration spéciale, la veille au soir, c'est Aid-el-Hadjadj(1). Dès l'aurore, les hommes se rendent au cimetière et distribuent un marouf de pain et de dattes. Au retour, la prière se fait à la mosquée, puis chacun regagne sa demeure où il attendra le signal de l'imam qui doit égorger le premier son mouton. Aussitôt on tire un coup de fusil, et chaque chef de famille récite sur le mouton une prière et l'égorge. La chair de la victime doit être distribuée aux pauvres, la famille ne doit garder qu'un tiers du mouton.

El-Mouloud. La naissance du Prophète est commémorée par el béchir (annonce de la nouvelle). « Mouloud ennebi Mohammed, El Mustapha Cirage El Mounir Salla Allah alih Ouassalem, (2) Mouloud zad en nebi Mohammed El Mustapha ». Ceci est récité par les azzabls et pris en refrain par tous les jeunes enfants, une chandèle à la main, et tout habillé du costume traditionnel. Les hommes prient toute la nuit, les femmes vont à la mosquée écouter les chants du Mowled(3) psalmodiés par les tolbas jusqu'à la prière de l'aube; tandis qu'à la maison des bougies brûlent,

1) Ayant accompli le pèlerinage.

2) Que le salut de Dieu soit sur lui.

3) Nouveau né.

toute la nuit. Le lendemain il y a dans la maisons de grandes réunions familiales, les femmes mettent grand soin à leurs toilette, leurs mains et leurs pieds sont colorés de henné, et Elles brûlent toute la journée de l'encens préparé par elles-mêmes ,et à midi les Femmes lanceront des you-you de jole pour commémorer la naissance du Prophète.

Une vie jeune pour une femme est une obligation stricte. Le rite Ibadite s'est manifesté particulièrement sur le terrain de la morale, la communauté tient tous ses membres sous un contrôle étroit; pas d'acte privé qui ne soit soumis aux azzabis. Le souci que l'Islam a toujours eu des formes extérieures préparaît la voie. Il fallait ici une sanction, on la trouve dans la Tebria forme d'excommunication, elle atteint tout fidèle. Elle le met hors de la vie publique. Pour y reprendre place, il devra implorer le pardon publiquement. S'il venait à mourir, les azzabis ne laveraient pas son corps, les subordonnés s'en chargeront et on l'ensevelirait sans prier devant sa tombe. Les femmes sont tenues par une obligation stricte aux cinq prières et dont la voix du muezzin rythme les différentes heures et à une constante dignité d'attitude. Leur vie devait être placée sous un contrôle semblable à celui qui dominait la vie de leurs pères et leurs maris. Il devait être exercé par un pouvoir soumis aux azzabates.

La fonction des laveuses de morts : La tradition Ibadite a toujours voulu que les derniers devoirs fussent rendus aux morts avec piété pour Dieu, comme on accomplit une bonne œuvre. Ces laveuses sont agréés par le Conseil des azzabis. A la mort de l'une d'entre elles, les autres se réunissent et proposent pour lui succéder une femme connue pour la dignité de sa vie. Les azzabis agrément alors l'élection, chaque laveuse continue à habiter chez elle, où elle use de sa fortune personnelle. Les tolbas vivent de leur travail ou de leur rente. Les jeunes tolbas qui poursuivent leurs études religieuses et doivent réserver pour cela leur temps, ont la subsistance assurée par les dons reçus dans les maisons et les legs des habous : c'est une sorte de bourse d'études offerte par la collectivité.

Les cas de tebria sont innombrables : sortir pieds nus dans la rue ou ne pas recouvrir entièrement ses vêtements avec son voile, porter des vêtements courts, se tatouer, porter les deux tresses de côté tombantes, séparer les cheveux de telle sorte qu'une croix soit dessinée sur la tête. Suivre à la lettre ce que la mosquée exige dans la vie sociale : ne pas montrer ses mains aux hommes, ne pas chanter dans les réjouissances, ni danser,

ni élever la voix pour appeler quelqu'un (elle doit frapper dans ses mains), ni causer d'une terrasse à l'autre.

Quand une femme sent venir la mort, elle songe à la confession de ses fautes elle fait rédiger son testament, elle dispose de son avoir, elle a soin de réserver aux pauvres et aux bonnes œuvres une partie de chacun des éléments de sa fortune : maison, jardin, somme en or et argent, bijoux même qui devront être vendus et leur prix distribué. A l'approche des derniers mouvements, les siens l'entourent et pleurent silencieusement. On récite à mi-voix des versets du Coran à l'heure de la prière, les gens de la mosquée annoncent la mort pour rassembler les laveurs de morts et les azzabis. Lorsque tout est fini, les laveuses de morts se rendent au cimetière. Le corps est porté dans un cercueil et porté à tour de rôle par les hommes qui suivent le convoi funèbre. Après avoir lavé le corps sans cesser de réciter le Coran, les laveuse le placent dans le linceul, dont le côté gauche est fermé par une couture au fil, tandis que le côté droit replié ensuite et épinglé avec des épines de palmier. Le linceul doit avoir 6,50 m de long sur 0,90 m ou 1 m de large. Aussi il est prévu une bouteille de parfum, un paquet de coton et une savonnette pour la toilette funèbre.

Les cheveux sont entièrement dénoués et placés en coussin sous la tête qui repose sur le côté gauche, puis le linceul est ramené sur le visage, les plis se croisant au milieu et ne laissant appercevoir que l'un des yeux: au niveau du nez, une épine de palmier les maintient. Une personne de la famille la retirera dans la tombe. Tous les hommes de la famille et de la tribu ont suivi le cercueil, les femmes restent à la maison et reçoivent toutes les parentes. Au cimetière, quand le mort est sorti du marcel (dalle en marbre de 1 m de large sur 2,50 m de long sur laquelle on place le mort pour ses dernières ablutions. Les prières funèbres sont dites dans la mosquée qui est attenante au marcel La tombe a déjà été creusée par des hommes de la famille de la défunte. On pose le corps en récitant des prières. Les pieds sont tournés vers l'Orient et la tête reposant de côté appuyée sur la main, se trouve orientée vers le sud. On recouvre le corps de terre. Avant de quitter le cimetière, on distribue du pain et des dattes aux pauvres et à tous les assistants. A la maison mortuaire, la famille remet de même une poignée de dattes à chaque personne venant apporter ses condoléances, tandis que des parents de la défunte assureront, à tour de rôle,

et ceci pendant 7 jours, la gassaa⁽¹⁾ de couscous. Pendant trois jours du pain et des dattes sont distribués le matin de très bonne heure au cimetière, tandis que tous les soirs pendant 7 jours les tolbas récitent le Coran.

La famille du défunt ne doit pas se soucier des repas durant 7 jours qui suivent l'enterrement, les parents et les gens de la tribu envoient chacun à leur tour de quoi nourrir tous les gens qui ont assisté à l'enterrement. Le lendemain tous les proches parents se rendent au cimetière pour déposer une palme sur la tombe. Une dernière visite le quarantième jour, après laquelle toute la famille mange du « refis ». Dans ces croyances et ces coutumes il n'est pas fait de différence entre l'homme et la femme. Seule la veuve devra observer quatre mois et dix jours de deuil qui sont le temps de la Aada, pendant cette période elle nouera son foulard qui recouvrira ses cheveux. Les tombes Ibadites ne portent aucune inscription, on dépose seulement un objet connu de la famille. Les tombes sont les unes à côté des autres séparées par un rang étroit.

Une femme âgée doit vivre dans sa famille. Elle achève là sa vie entourée d'affection et de respect, travaillant avec les autres femmes de la maison selon ce qu'elle peut faire du point de vue santé et vision. Si elle ne peut plus tisser elle nettoiera et cardera la laine. L'âge moyen atteint par les femmes du Mzab est 80 ans.

La mort des proches est acceptée passivement, l'austérité de l'Ibadisme n'autorise pas l'expression des émotions. Plus elles sont intenses, plus elles doivent rester secrètes. On ne doit pas se plaindre. Une plainte est considérée comme une non acceptation de la volonté de Dieu; de plus, les sanglots sont contraires à la tenue perpétuellement digne, à la foi silencieuse et forte d'un Ibadite.

1) plat en bois.

LA ZIARA

La ziara consiste à faire le tour du pays; elle se fait approximativement, les premiers jours, en principe un lundi, du mois d'avril. D'abord pour fêter le printemps et prier Dieu afin qu'il protège la récolte; ensuite en commémoration des hommes valeureux, qui ont sauvé le pays du péril. En cette occasion, des dattes, en particulier « bent akbala » sont distribuées. Les enfants sont invités à participer; là, les Cheik, leur raconteront l'histoire de leur pays. En plus du culte de la Divinité, celui de l'ancêtre était très vivant, c'est ainsi que chaque coin du pays finit par avoir sa légende propre, où le merveilleux n'était pas absent.

LES MAAROUFS

Les Maaroufs consistent aux distributions de pain et de dattes, le plus important est le Maarouf du Ramadhan. Tous les après-midi avant la rupture du jeûn, les nécessiteux recevront une grosse miche de pain. Il y a le Maarouf du « Souhour », repas de la fin de la nuit, qui consiste en un plat de couscous avec viande et légumes, pour les talebs qui passeront la nuit à réciter le Coran dans la mosquée. Il y a le maarouf des fêtes religieuses tel que Mouharem, Achoura. Un jour avant il y a une grande distribution de fèves salées appelées « abianou », qui servait à nourrir les pauvres pendant les années de mauvaise récolte, et surtout les miséreux du désert, qui en cette occasion pouvaient avoir l'aumône qui leur servait pendant une longue période, à les nourrir. El Mouloud; les Aïds; la mi-Chaaban et le 27 Radjeb (nuit de la cérémonie traditionnelle qui scelle le Coran, « Khetma »). L'ascension de Mohamed au ciel, les vendredis. Ces Maaroufs ont sauvé du pillage les populations plus aisées, car le bon musulman, même s'il meurt de faim, ne trahira pas le sel de son bienfaiteur. Ainsi est la coutume des Maaroufs.

TNOUBA (WAQUAF)

(Tour de rôle). On appelle ainsi des redevances en nature, établies d'une façon régulière en indéfinie, dont le constituant, frappe volontairement tel de ses biens de son vivant ou par testament, et qui sont transmissibles. Le constituant en Tnoubas frappe, au contraire un bien d'une charge indélébile il l'oblige d'une rente à caractère spécial, ces donations ont pour cette raison qu'il a été question de redevances (en nature).

LES SOUKS

L'influence de la mosquée sur les souks pourquoi? Parce que l'artisanat tel que tapis, burnous, cachabias, gandoura sont faits par les femmes. Ces femmes ne peuvent pas vendre leur ouvrage, donc les hommes honnêtes et pieux sont choisis par la mosquée pour la vente et le contrôle des enchères. Ainsi la femme ne sera jamais dupée en ce qui concerne la vente de son travail. Cela se fait aussi pour arrêter le monopole des produits venant de l'extérieur tels que lait, beurre, laine, viande, truffes et légumes de toutes sortes par les riches et les commerçants, afin que tout le monde en profite à des prix abordables, fixés par la mosquée. Le souk a lieu tous les après-midi, à partir de seize heures chacun peut vendre aux enchères, il suffit d'être autour de la place en présentant l'objet à vendre, et en psalmodiant le montant de l'enchère.

ABATTOIR

En ce qui concerne l'abattoir du bétail, la mosquée désigne un fidèle pour cette besogne.

LE CIMETIERE IBADITE

Les azzabis sont d'une grande vigilance en ce qui concerne le choix des fossoyeurs. Pourquoi? D'abord pour l'alignement des tombes dans la bonne direction, juste la dimension qu'il faut, et pour qu'il n'y ait pas de choix pour tel ou tel endroit de cimetière, car le cimetière est un patrimoine social.

LE PELERINAGE

Le futur Hadji doit régler ses dettes, demander le pardon aux gens qu'il aurait offensés, rédiger son testament et distribuer des aumones telles que viande, blé, argent aux nécessiteux et à ses proches parents, et laisser un responsable pour sa famille, avec tout le nécessaire qu'il leur faudra pendant son absence. Le jour du départ les futurs Hadjis se rassemblent à la mosquée. Le muphti leur donne des conseils à suivre durant la période du Pèlerinage. Une distribution de pain se fera en cette occasion, puis, précédés des azzabis et des emblèmes de l'Islam, les futurs Hadjis prendront le chemin du cimetière en psalmodiant ceci : « O Dieu le suprême, le généreux, fais en sorte que nous arrivions sains et saufs au Lieux Saints de l'Islam ».

Arrivés au cimetière ils disent la prière d'adieu aux morts, et demandent la clémence de Dieu, puis c'est le départ. Arrivés à Djeddah (Moutewaf) : un guide les reçoit et s'occupe des formalités. Des maisons à Djeddah, à la Mecque, à Mina et à Médine sont ouvertes aux Ibadites du Mzab, elles ont été construites avec des dons privés de la communauté. Une discipline stricte est imposée entre les hadjis, chacun aura une responsabilité en ce qui concerne les documents, les bagages, l'argent, la cuisine, le maintien de la propreté, l'encadrement des femmes pour ne pas qu'elles s'égarer et le responsable de l'heure de la prière, et ceci jusqu'à la fin du pèlerinage.



(Pèlerinage) Commémoration avant le départ pour le pèlerinage.

Les azzabis accueilleront les nouveaux hadjis au cimetière, où ils remercieront le tout Puissant de leur avoir permis d'accomplir le vœu le plus cher au cœur des musulmans, et demanderont la clémence de Dieu et le repos de l'âme de leurs morts. Puis ils se dirigeront vers la mosquée en remerciant tout le long du chemin le Dieu suprême de revenir dans leur pays sains et saufs. A la mosquée le muphti les accueilleront avec les paroles



Retour des Pèlerins; Visite à la mosquée.

de bienvenue, et des félicitations leur seront adressées par la population présente.

Il est à remarquer que la femme ibadite participait très rarement au pèlerinage, néanmoins de nos jours, vu les grandes facilités de transport et le confort des maisons ibadites des Lieux Saints, on encourage la femme au pèlerinage, et leur nombre s'accroît.

LE TESTAMENT

En général les parents conseillent leurs enfants à faire leur testament dès le moment où ils commencent à s'enrichir. Le testament doit commencer par ceci : « Je souhaite que les membres de ma famille soient de bons musulmans jusqu'à la mort ». C'est une recommandation d'Ibrahim El-Khalil à ses fils.

La succession doit se baser sur :

- la liquidation des dettes;
- le reste net se divise entre le testament qui ne doit pas dépasser le tiers, à moins que l'héritier n'y consente et le reste se partage entre les héritiers, selon les principes islamiques.

Le montant du tiers peut servir en faveur d'œuvres pieuses ou charitables, ou dans l'intérêt de l'Islam ou encore se libérer d'une offense qu'il aurait fait à une personne.

Il y a aussi ce qu'on appelle la (kaffara) faire amende honorable et racheter sa faute. Il y a deux sortes de kaffara, la petite et la grande :

- la petite consiste à donner 13 kg de blé dur, ou à nourrir 10 personnes pendant la journée (déjeuner et dîner);
- la grande consiste à donner 83 kg de blé dur à 60 pauvres.

CONCLUSION

Les gens prétendent qu'il faut du changement. Peut-être qu'une fois le changement venu, le Mzab ne sera plus le Mzab, ce sera seulement un endroit comme les autres.

Le Mzab est, à vrai dire, resté trop longtemps fidèle à lui-même pour vouloir modifier le caractère particulier qu'il transmet à tout ce qui le touche; ainsi ici, la mort est une amie, et les morts ne sont pas morts; ils vivent encore tant qu'on se souvient d'eux.

Je suis fière de cette tendresse pour la vie toute entière qui est notre secret. Nous serions appauvris si nous perdions ce qui est le propre de nos origines et notre orgueil.

SITUATION DU MZAB EN ALGERIE

Le Mzab est un magna en fusion qui cherche son équilibre entre deux mondes, non pas l'Est et l'Ouest, mais l'Antiquité et l'Age moderne. La mécanique s'infiltré, mais l'esprit ne change pas.

Il est une portion de Sahara de 8.000 km². 1/20^e de la superficie saharienne, qui a pour centre Ghardaïa, 550 km d'Alger, est essentiellement composé de la chebka plateau secondaire de l'étage crétacé, formé par les calcaires durs, profondément raviné, par l'érosion fluviale pendant la période humide le plateau présente lui-même des subdivisions d'aspect physique notablement différent.

Dans la partie nord surtout, et sur la périphérie des séries de butts témoins de faible hauteur et à toit plat, sont les vestiges du niveau primitif du sol; dans la partie sud, au contraire, les étendues planes dominant, coupées seulement par les vallées très encaissées des grands oueds, coulant en direction générale Ouest/Est.

A Ghardaïa l'altitude moyenne de 526 mètres. La seule volonté humaine est responsable du peuplement d'une région désertifiée absolument infertile, qui dû normalement demeurer un désert. Ghardaïa avec son minaret en flèche, axant le paysage et fixant son équilibre, est entourée de quatre autres villes, toutes bâties en amphithéâtre, dont : Melika, Beni-Isguen, Bounoura, plus loin El Ateuf « Tedjint la doyenne ». Au nord de Ghardaïa s'élève Berriane; à 120 km au nord-est se trouve Guerara, centre culturel du Mzab, où une immense Médersa, qui accueille les élèves ibadites, de toutes les régions du globe, toute leur formation est uniquement financée par les ibadites. Dans cette région du Mzab règne le climat saharien avec ses trois caractéristiques : l'aridité, les brusques différences de températures entre le jour et la nuit, et le contraste entre la chaleur estivale, et le froid relatif hivernal; les vents de sable impétueux. Le thermomètre oscille entre 1° en hiver et 45° en été.

Les pluies sont très rares, et jouent un rôle très important, entraînant en quelques heures la formation des oueds qui s'écoulent dans les innombrables ravins, qui coupent le plateau en tous sens et lui ont fait donner de nom « chebka » (filet, quand les pluies sont abondantes l'oued s'écoule en un véritable torrent. A Berriane lorsque les oueds Soudaine et Ballouh coulent,



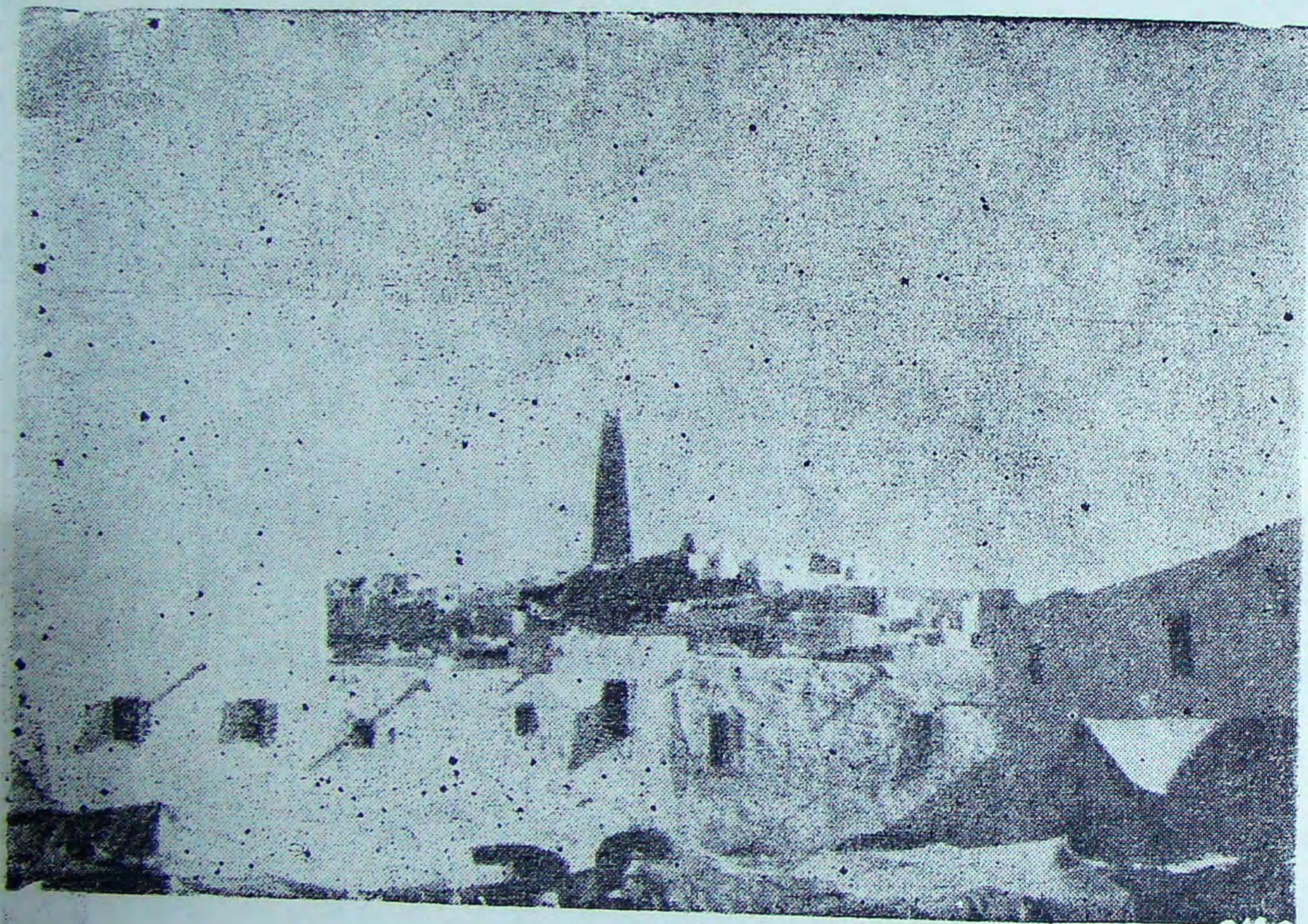
BOUNOURA fondée en 1048 de l'Hégire

les eaux fertilisent le sol et sont captées au niveau du barrage pour irriguer la palmeraie. Selon l'importance des pluies l'oued coule un, deux jours ou trois jours avant de se dessécher complètement laissant désormais un sol fertile.



Rue de Ghardaia, partant du Souk
 La désolation et l'hostilité de l'environnement naturel, renvoient d'une part, à l'irrédentisme et à l'exclusivisme de la doctrine religieuse qui en a déterminé le choix, et d'autre part, à l'émigration elle-même suppose d'une part la doctrine religieuse,

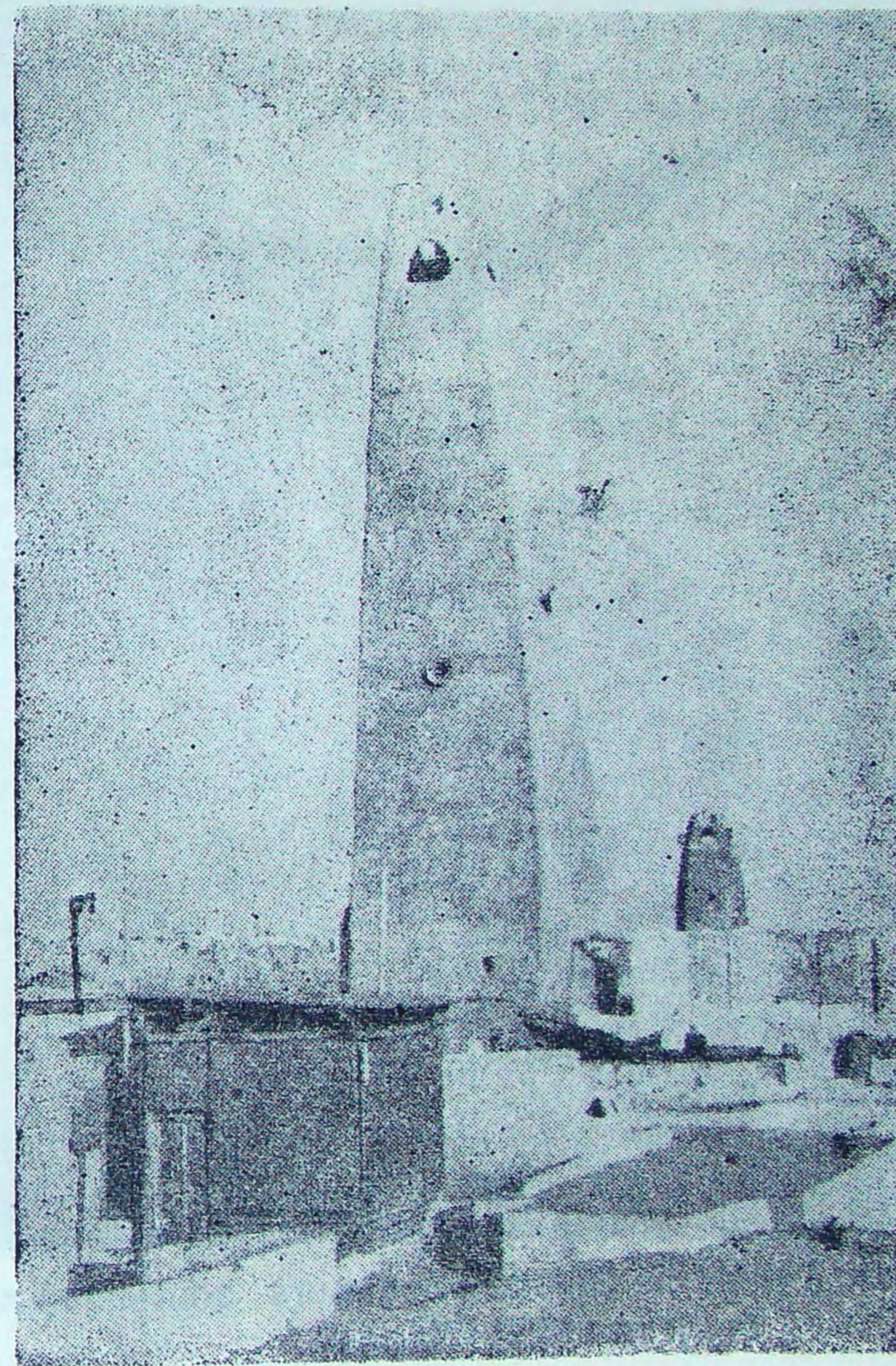
garantie de cohésion, incitation à l'adaptation raisonnée et des valeurs dont il faut à tout prix assurer la sauvegarde en maintenant les fondements économiques, et d'autre part, la famille dont la forte unité, outre qu'elle assure l'équilibre social, est la sécurité et le point d'attache de l'émigré; stabilité et solidité de la famille sont elles-mêmes ménagées par la doctrine religieuse, par l'ordre moral que fait régner la Halqua des azzabis, mais celle-ci en retour doit une grande part de sa cohésion à l'éducation octroyée aux enfants par le groupe familial, chargé d'enseigner selon les méthodes strictement et précisément définies, le respect des principes et la pratique des vertus qui fondent l'existence de la société.



L'une des plus ancienne Mosquées 1053 l'Hégire

Certains observateurs après l'annexion du Mzab, s'interrogeaient sur l'issue du choc entre la pentapole traditionnaliste et les puissances techniques et rationnelles du monde moderne ainsi, des spécialistes sur l'histoire d'Afrique du nord, prédisaient, en 1888, une rapide décadence du M'zab, pour des raisons économiques et sociales : amélioration des

transports et surtout sécurité nouvellement assuré qui devait, Selon eux inciter les habitants des cités du désert à gagner des régions plus favorisées de l'Afrique du nord. De même E. Zeys argumentait en faveur de l'annulation de la loi interdisant aux femmes l'émigration, et prévoyait le départ de la famille entière vers le Tell. Aucune de ces prévisions ne s'est réalisée; les ibadites persistent à laisser leur famille et leur maison au désert et à se faire enterrer dans le sol de leurs oasis.



L'une des plus anciennes mosquées 1053 de l'Hégire

La résistance d'un groupe traditionnel à la pression de la civilisation occidentale ne peut s'appuyer sur le seul pouvoir de la volonté, et doit disposer des ressources matérielles, spiri-

tuelles et intellectuelles considérables. Les ibadites sont protégés de la dégradation, par leur travail et le gouvernement des azzabis. Grâce à notre éducation nous avons pu maîtriser suffisamment les techniques commerciales modernes, pour engager nos biens dans une économie compétitive.



Anciennes Rues de Ghardaia les murs soutenus par des Poutres (1053 l'Hégire)

De plus, nos cités n'ont jamais été en contact direct et constant avec les membres de la civilisation occidentale, mais tout cela serait peu, sans la force spirituelle qui anime notre communauté.

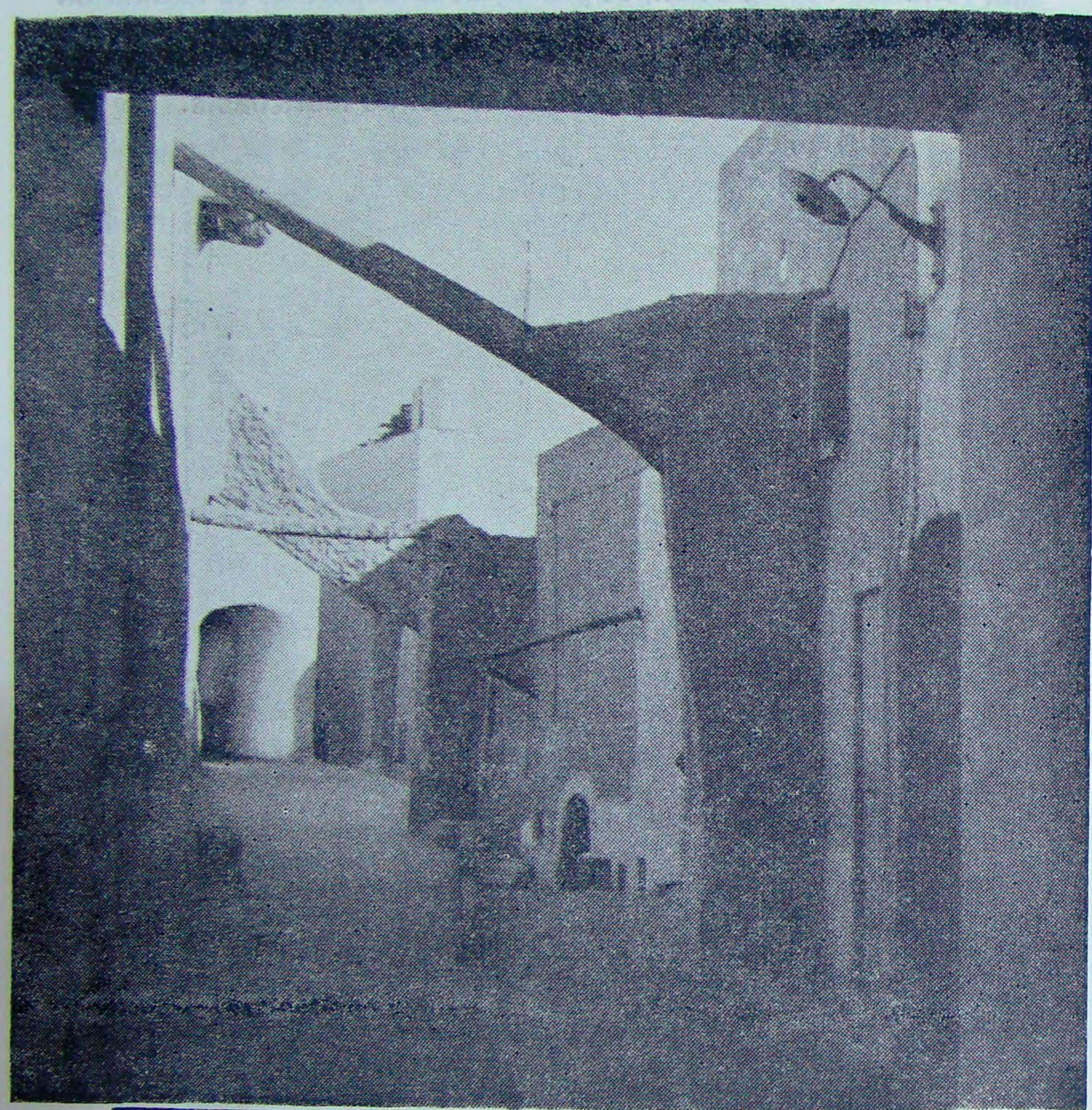
La doctrine exalte la discipline personnelle et le labeur en ce monde; elle impose le devoir d'acquérir des richesses non point pour le bénéfice personnel mais pour la gloire de Dieu et la permanence de la communauté. En outre, le monde des valeurs s'organise autour de la vie religieuse, de la vie économique et le domaine sacré.

La conscience vécue de cette distinction peut seule expliquer que la résistance farouche de particularismes têtus et scrupuleux la fidélité ombrageuse à soi-même puissent coexister avec l'évolution avisée, l'effort de transaction et d'élaboration réfléchie. L'idée du groupe et de sa loi se confond vraiment à la religion et, par là, sa force est double, elle s'appuie à des certitudes et des commandement d'origine divine, à l'absolu de Dieu, interprété par le Prophète. Et toute la suggestion sociale l'entretient, la continuelle action, sur chacune des coutumes, mœurs, disciplines, idées et formules établies.

Ajoutez la silencieuse influence des choses, des lieux mêmes qui sont le passé visible et cristallisé; le paysage, le ciel du désert, où tous les Beni-Mzab sont nés. Nos talebs sont attentifs aujourd'hui plus que jamais, ils veillent, gardiens jaloux du vieil ordre et des traditions qui maintiennent la foi, les talebs sont de haute origine par la continuité de la tradition et de la doctrine, ils se rattachent aux primitives écoles ibadites du lointain Orient de Bagdad, Bosra et du Djebel Nafous et Tehret.

Quand après l'incendie de la glorieuse Tehret la secte fuyait dans le désert, atteignit les palmiers de Ouargla, son Roi prêtre l'imam qui la conduisait décida que là serait la retraite où le peuple de Dieu n'avait plus qu'à vivre ignoré en priant. Il déclara fini à jamais «l'Etat de Gloire», en signe de renoncement il abdiqua, laissant aux azzabis le soin d'entretenir la religion dans les âmes, et les lois des docteurs. Ils gouvernent rassemblés en Halqua autour de leur cheik

tuelles et intellectuelles considérables. Les ibadites sont protégés de la dégradation, par leur travail et le gouvernement des azzabis. Grâce à notre éducation nous avons pu maîtriser suffisamment les techniques commerciales modernes, pour engager nos biens dans une économie compétitive.



Anciennes Rues de Ghardaia les murs soutenus par des Poutres (1053 l'Hégire)

De plus, nos cités n'ont jamais été en contact direct et constant avec les membres de la civilisation occidentale, mais tout cela serait peu, sans la force spirituelle qui anime notre communauté.

La doctrine exalte la discipline personnelle et le labeur en ce monde; elle impose le devoir d'acquérir des richesses non point pour le bénéfice personnel mais pour la gloire de Dieu et la permanence de la communauté. En outre, le monde des valeurs s'organise autour de la vie religieuse, de la vie économique et le domaine sacré.

La conscience vécue de cette distinction peut seule expliquer que la résistance farouche de particularismes têtus et scrupuleux la fidélité ombrageuse à soi-même puissent coexister avec l'évolution avisée, l'effort de transaction et d'élaboration réfléchie. L'idée du groupe et de sa loi se confond vraiment à la religion et, par là, sa force est double, elle s'appuie à des certitudes et des commandement d'origine divine, à l'absolu de Dieu, interprété par le Prophète. Et toute la suggestion sociale l'entretient, la continuelle action, sur chacune des coutumes, mœurs, disciplines, idées et formules établies.

Ajoutez la silencieuse influence des choses, des lieux mêmes qui sont le passé visible et cristallisé; le paysage, le ciel du désert, où tous les Beni-Mzab sont nés. Nos talebs sont attentifs aujourd'hui plus que jamais, ils veillent, gardiens jaloux du vieil ordre et des traditions qui maintiennent la foi, les talebs sont de haute origine par la continuité de la tradition et de la doctrine, ils se rattachent aux primitives écoles ibadites du lointain Orient de Baghdad, Bosra et du Djebel Nafous et Tehret.

Quand après l'incendie de la glorieuse Tehret la secte fuyait dans le désert, atteignit les palmiers de Ouargla, son Roi prêtre l'imam qui la conduisait décida que là serait la retraite où le peuple de Dieu n'avait plus qu'à vivre ignoré en priant. Il déclara fini à jamais «l'Etat de Gloire», en signe de renoncement il abdiqua, laissant aux azzabis le soin d'entretenir la religion dans les âmes, et les lois des docteurs. Ils gouvernent rassemblés en Halqua autour de leur cheik

tuelles et intellectuelles considérables. Les ibadites sont protégés de la dégradation, par leur travail et le gouvernement des azzabis. Grâce à notre éducation nous avons pu maîtriser suffisamment les techniques commerciales modernes, pour engager nos biens dans une économie compétitive.



Anciennes Rues de Ghardaia les murs soutenus par des Poutres (1053 l'Hégire)

De plus, nos cités n'ont jamais été en contact direct et constant avec les membres de la civilisation occidentale, mais tout cela serait peu, sans la force spirituelle qui anime notre communauté.

La doctrine exalte la discipline personnelle et le labeur en ce monde; elle impose le devoir d'acquérir des richesses non point pour le bénéfice personnel mais pour la gloire de Dieu et la permanence de la communauté. En outre, le monde des valeurs s'organise autour de la vie religieuse, de la vie économique et le domaine sacré.

La conscience vécue de cette distinction peut seule expliquer que la résistance farouche de particularismes têtus et scrupuleux la fidélité ombrageuse à soi-même puissent coexister avec l'évolution avisée, l'effort de transaction et d'élaboration réfléchie. L'idée du groupe et de sa loi se confond vraiment à la religion et, par là, sa force est double, elle s'appuie à des certitudes et des commandement d'origine divine, à l'absolu de Dieu, interprété par le Prophète. Et toute la suggestion sociale l'entretient, la continuelle action, sur chacune des coutumes, mœurs, disciplines, idées et formules établies.

Ajoutez la silencieuse influence des choses, des lieux mêmes qui sont le passé visible et cristallisé; le paysage, le ciel du désert, où tous les Beni-Mزاب sont nés. Nos talebs sont attentifs aujourd'hui plus que jamais, ils veillent, gardiens jaloux du vieil ordre et des traditions qui maintiennent la foi, les talebs sont de haute origine par la continuité de la tradition et de la doctrine, ils se rattachent aux primitives écoles ibadites du lointain Orient de Baghdad, Bosra et du Djebel Nafous et Tehret.

Quand après l'incendie de la glorieuse Tehret la secte fuyait dans le désert, atteignit les palmiers de Ouargla, son Roi prêtre l'imam qui la conduisait décida que là serait la retraite où le peuple de Dieu n'avait plus qu'à vivre ignoré en priant. Il déclara fini à jamais «l'Etat de Gloire», en signe de renoncement il abdiqua, laissant aux azzabis le soin d'entretenir la religion dans les âmes, et les lois des docteurs. Ils gouvernent rassemblés en Halqua autour de leur cheik

IRRIGATION ET PARTAGE DES EAUX DE LA VALLEE DU MZAB

GHARDAIA :

L'Oasis de Ghardaïa est irriguée par les eaux de trois rivières : l'Oued Mzab, l'Oued Touzouz, l'Oued Oudjerinet.



Ancien Barrage, servant à l'irrigation et au partage des eaux

La vallée de l'oued Mzab pénètre par le nord-ouest dans le cirque rocheux, à la partie supérieure des jardins de Ghardaïa, elle se réunit à celle de l'oued Touzouz, trois barrages ont été échelonnés sur le cours de ce dernier oued, celui d'amont fait

en pierres sèches, que protègent des arrachements de moellons, part de la rive gauche et se poursuit jusqu'au pied de la berge de la rive droite, ainsi disposé il alimente un canal qui parcourt le flanc droit de la montagne, rend possible l'irrigation de la partie la plus haute de l'Oasis.

Le deuxième construit d'une semblable façon fait passer les eaux sous une digue transversale en sable de cinq mètres de hauteur destinée à protéger les terrains contre les crues, la conduite souterraine permet l'arrosage d'une partie des jardins situés sur la rive droite de la vallée.

Le troisième plus solidement établi au moyen de moellons reliés par un mortier de chaux retient les eaux qui passent par dessus les deux barrages précédents et les conduit dans un canal qui traverse souterrainement la grande digue transversale pour venir arroser la partie centrale de l'Oasis.

Trois barrages parallèles, en maçonnerie construits sur l'oued Mzab en amont, s'attachent à la rive et marchent obliquement à la rencontre de la digue. Le premier sert à l'irrigation de la partie centrale de l'Oasis, en déviant une portion des eaux vers le même canal que le barrage d'aval de l'oued Touzouz. Celui du milieu est situé à trente mètres environ à l'aval du précédent et les eaux comprises entre eux, deux sont également dirigées vers le même point que précédemment, en traversant sous terre la grande digue, le troisième distant de cent cinquante mètres du second, retient les eaux qui, sans issue, s'infiltrèrent doucement dans le terrain et contribuent à alimenter les puits, la portion qui, par les grandes inondations passe par dessus la crête, se rend dans un large canal tracé le long de la berge de la rive gauche de l'oued Mzab, et fournit quatorze divisions avant de traverser souterrainement la grande digue transversale à un demi kilomètre environ en amont de Ghardaïa, la vallée présente un large encaissement de plus de 100 mètres.

Sous Mélika, un fort barrage se trouve construit, long de soixante mètres, épais de trois mètres et six mètres de hauteur. Il est destiné à retenir les eaux des fortes crues. Elles refluent sur les alluvions de la rive gauche et alimentent les puits de cette région par pénétration des couches sous-jacentes.

L'oued Mzab reçoit au pied de Ben Isguen la vallée de l'oued N'tissa, le long de laquelle se trouvent les jardins. Ceux-ci commencent d'une façon plus précise au confluent de l'oued N'tissa

et de l'oued Inrit. On trouve un barrage à la tête de l'Oasis en travers de chacun de ces oueds. Ces eaux dirigées par un passage dans un canal encaissé, sont disséminées dans toutes les directions par de petits barrages transversaux, d'où partent des canaux maçonnés. Le barrage principal situé en aval des deux oueds a deux cents mètres environ de longueur, sa hauteur est moitié moindre du côté de l'amont : cette différence prouve que les crues ont remblayé la vallée de Ben Isguen, l'oued Mzab gagne Bounoura en marchant vers le nord-est au pied de la ville, il reçoit l'oued Azouil et prend ensuite une direction sud-est.



Ancien barrage, servant à l'irrigation et au partage des eaux lors des fortes crues

La vallée de l'oued Azouil commence à partir d'un plateau que rencontre la nouvelle route de Laghouat à six ou sept kilomètres avant d'arriver à Ghardaïa. En ce point existe une excavation en forme de tronc de cône de quatre mètres de haut et d'un mètre de diamètre. En aval de ce point jusqu'à Bounoura, on trouve trois ou quatre petits barrages destinés à retenir et à déverser dans les jardins riverains les eaux pluviales au point où l'oued Azouil atteint la vallée de l'oued Mzab cette dernière se trouve encaissée et étranglée. A très peu de distance en aval de Bounoura se trouve un barrage peu élevé, mais assez large qui rejette les eaux sur la rive droite, le plus important situé à près d'un kilomètre en aval de la ville élevée de quatre à cinq mètres et long de cent cinquante mètres environ, épais de près d'un mètre à la crête, il s'élargit par le bas et s'enfonce de deux mètres environ au dessus du lit de l'oued, il est établi de telle façon que par un pertuis situé sur la rive droite, le trop plein des eaux qui s'écoule en temps de grandes pluies, peut arriver jusqu'à l'oasis d'el atouf.

L'encaissement de la vallée de l'oued Mzab sous cette dernière ville est de cent seize mètres. Un soin particulier a été apporté à la construction des barrages à cent mètres en aval de la ville où on trouve un de deux cents mètres environ de longueur il dévie les eaux dans une oasis située au débouché d'une petite vallée transversale sur la rive droite de l'oued Mzab formé d'un simple mur en maçonnerie ordinaire de deux mètres environ de hauteur, il est flanqué sur les deux parois d'un « enrochement » de moellons, la crête sert de canal pour amener les eaux d'un puit de la rive droite dans un jardin de la rive gauche, à la partie médiane existe un passage large de deux mètres environ, dont les parois constituent les deux branches verticales d'un V se communiquent et assurent la continuité du canal supérieur à vingt mètres à l'aval du précédent. Il y a un deuxième barrage entièrement semblable servant de conduite pour les eaux tirées d'un puit de la rive gauche à trois kilomètres en aval d'El-Ateuf au point où l'oued Mzab se coude pour prendre la direction est-sud-est un barrage très important a été établi. Il a près de cinq cents mètres de long avec un seuil au centre de trois mètres de large. Les vallées de l'oued Nimel et l'oued Maboula affluent à droite et à gauche vers l'oued Mzab.

BERRIANE :

Berriane se trouve au confluent de l'oued Soudan avec l'oued Ballouh. L'Oasis est irriguée par quatre rivières : Ballouh, Sou-

dain, Zergui, Madagh. Berriane est arrosée par les Oueds Ballouh et Soudain, la vallée de l'oued Soudain présente quatre barrages échelonnés.

GUERRARA :

Guerrara reçoit ses eaux d'irrigation de l'oued Zeghrir. Pour contraindre les eaux des crues à passer par les voies préparées, les habitants de Guerrara ont construit un fort barrage sur l'oued Zeghrir, sa grande longueur, près d'un kilomètre, tient à ce qu'il coupe obliquement la vallée large à ce niveau de cent cinquante mètres au moins.

En premier lieu, (avant la répartition) la description de ces vallées avec les différents cours d'eau qui s'y déversent, tout à fait au nord se trouve la vallée de l'oued Ença dont la tête est à El Feydh à l'est de Nili et qui va se perdre dans El Heicha au nord de N'Gouça près de Ouargla. L'oued Mzab commence au nord-ouest de la Chebka et se dirige vers l'est pour se jeter dans le bas fond d'El-Heicha à seize kilomètres au nord de N'Gouça à l'ouest de l'oued En N'ça.

A Ghardaïa : En amont des jardins se trouvent les six barrages de dérivations précédemment décrits, trois dans l'oued Mzab et trois dans son affluent, l'oued Touzouz. Les barrages sont destinés à scinder en plusieurs bras les eaux des crues. Le bras principal passe au milieu même de l'Oasis dans un couloir central, arrosant abondamment les jardins entre lesquels il est comme canalisé sur la droite. Deux bras moins importants écoulent leurs eaux dans deux grands canaux distributeurs dits « seguia fougania » et « seguia tahtania » lesquels par une série de ramifications les répartissent dans les quartiers de Delghel, d'Adhal, de Bedoua.

Sur la rive gauche, les eaux détournées par les barrages de dérivation s'engouffrent en partie dans les Tissembab et les Takedit, en partie dans une sorte d'étang artificiel qui leur offre un débouché accessoire quand elles arrivent avec trop d'impétuosité.

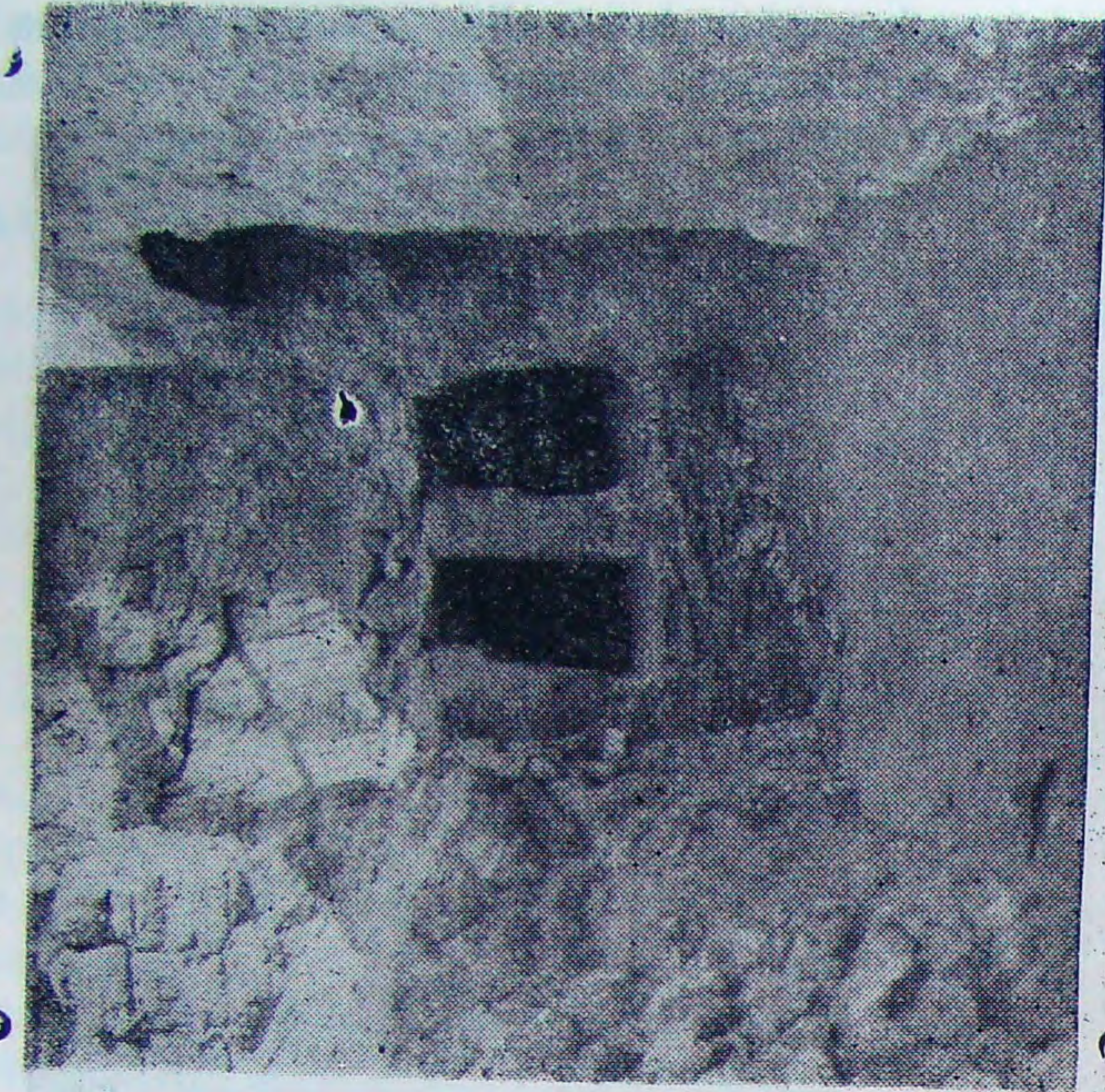
Vingt-deux tissembad et deux takedite sont les bouches de conduites souterraines qui disposés en éventail, conduisent l'eau dans six grands canaux, distributeurs analogues à ceux de la rive droite, après l'avoir fait passer sous une grande digue de sable amoncelés en forme de dune au nord de l'Oasis, ceux-ci

pavés et boisés par les murs des jardins servent en temps ordinaire, de chemin pour la circulation dans l'Oasis.

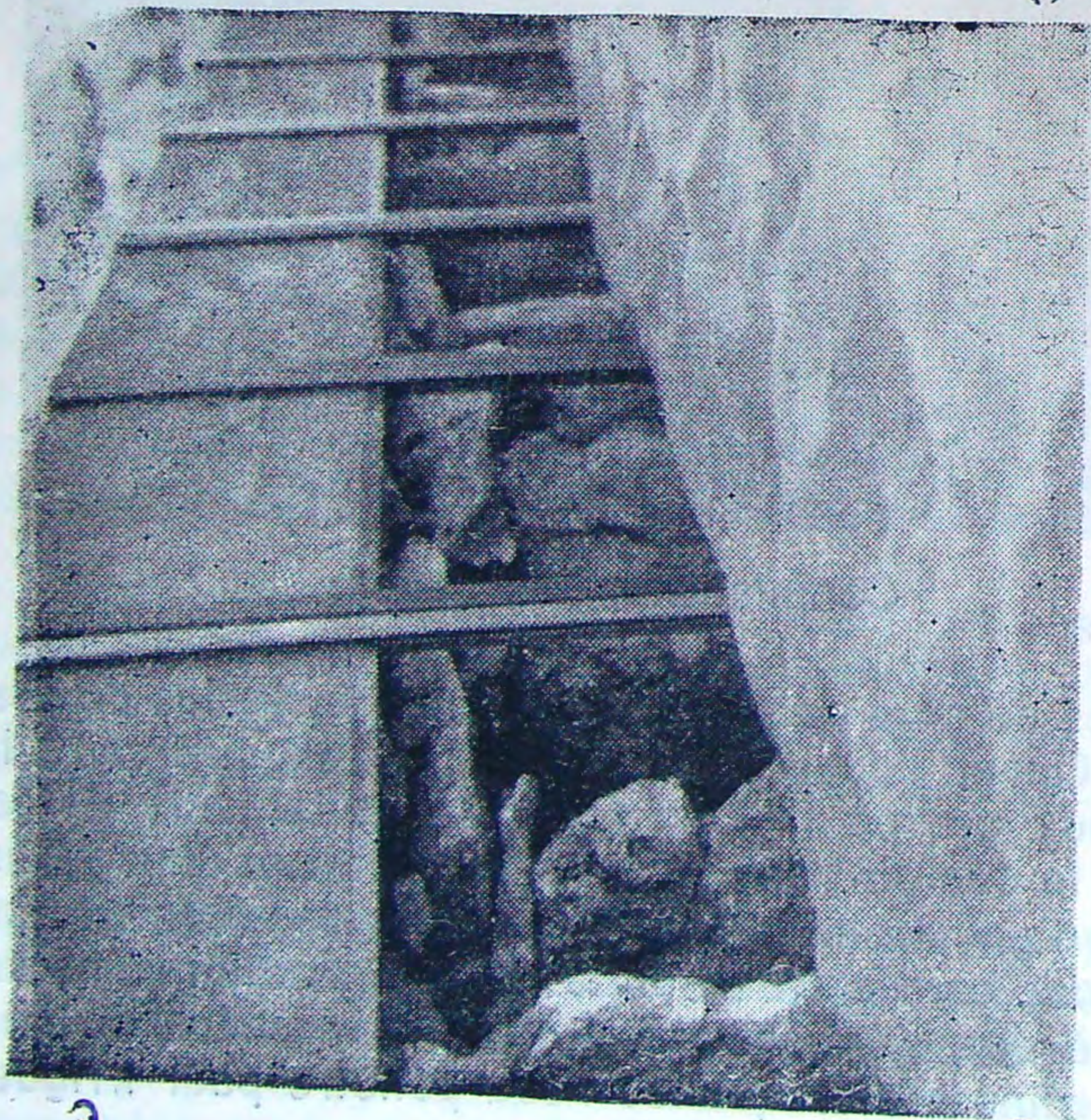


Canalisation des Crues.

En temps de crue ce sont les artères principales du système d'irrigation. Quand l'oued arrive, les eaux s'engouffrent à la fois dans les deux grands canaux fougania et tahtania de la rive droite, dans le couloir central, dans le takedit et dans le tissembad de la rive gauche tous les chemins se transforment en ruisseaux, ils sont barrés d'une série de petits endiguements correspondant à des ouvertures (tissembett) percées au bas des murs des jardins par lesquelles l'eau pénètre pour irriguer ces derniers.



Double canalisation qui emmènent les eaux dans deux jardins différents.



Barrage avec plusieurs canalisations qui emmènent les eaux jusqu'aux jardins.



Canalisation des Crues

Dans toutes les oasis du Mزاب on retrouve plus ou moins modifié suivant la conformation du terrain ce système de barrage de dérivation et de canaux distributeurs. Il est complété des barrages de sac de sable de retume ou « habbas » qui ont pour but non de dériver l'eau mais de l'arrêter le plus longtemps possible pour la forcer à s'étaler sur la surface des jardins.

Beni Isguen est irriguée par oued N'tissa, oued Mghid.

Bounoura : Oued Mزاب, oued Azouil, après avoir irrigué cette dernière arrive à El-Atouf.

L'HABITATION

Une porte en bois ferme l'entrée. Derrière c'est la chlcane traditionnelle qui empêche le visiteur de voir quoi que ce soit. Le sens même d'ouverture de la porte a été calculé pour qu'on ne puisse pas apercevoir la femme qui viendrait vous ouvrir. Après un coude à angle droit, dans le couloir, une petite pièce sert d'écurie pour les chèvres, le couloir débouche dans la sguiffa la salle de séjour qui vient directement après l'entrée se nomme tizfri sans porte avec une grande ouverture, l'emplacement du métier à tisser, puis les W.C. surélevés, dont la fosse se vide par la rue, la cuisine qui vient ensuite est étroite avec l'âtre primitif avec un conduit de fumée pratiqué dans le plafond. A côté de la cuisine la hodja sorte de petit magasin à vivres, le magasin se compose d'un silo pour les dattes, nommé badjou, un silo à orge ou à blé, les silos sont en maçonnerie de pierre enduite de timchent, le silo est d'une hauteur de 2,50 m sur 1 m de diamètre. Viennent ensuite deux chambres à coucher. Le tizfri qui sert pour l'hiver, pour le tissage, et où on a placé une estrade



L'une des plus anciennes maisons de Berriane.

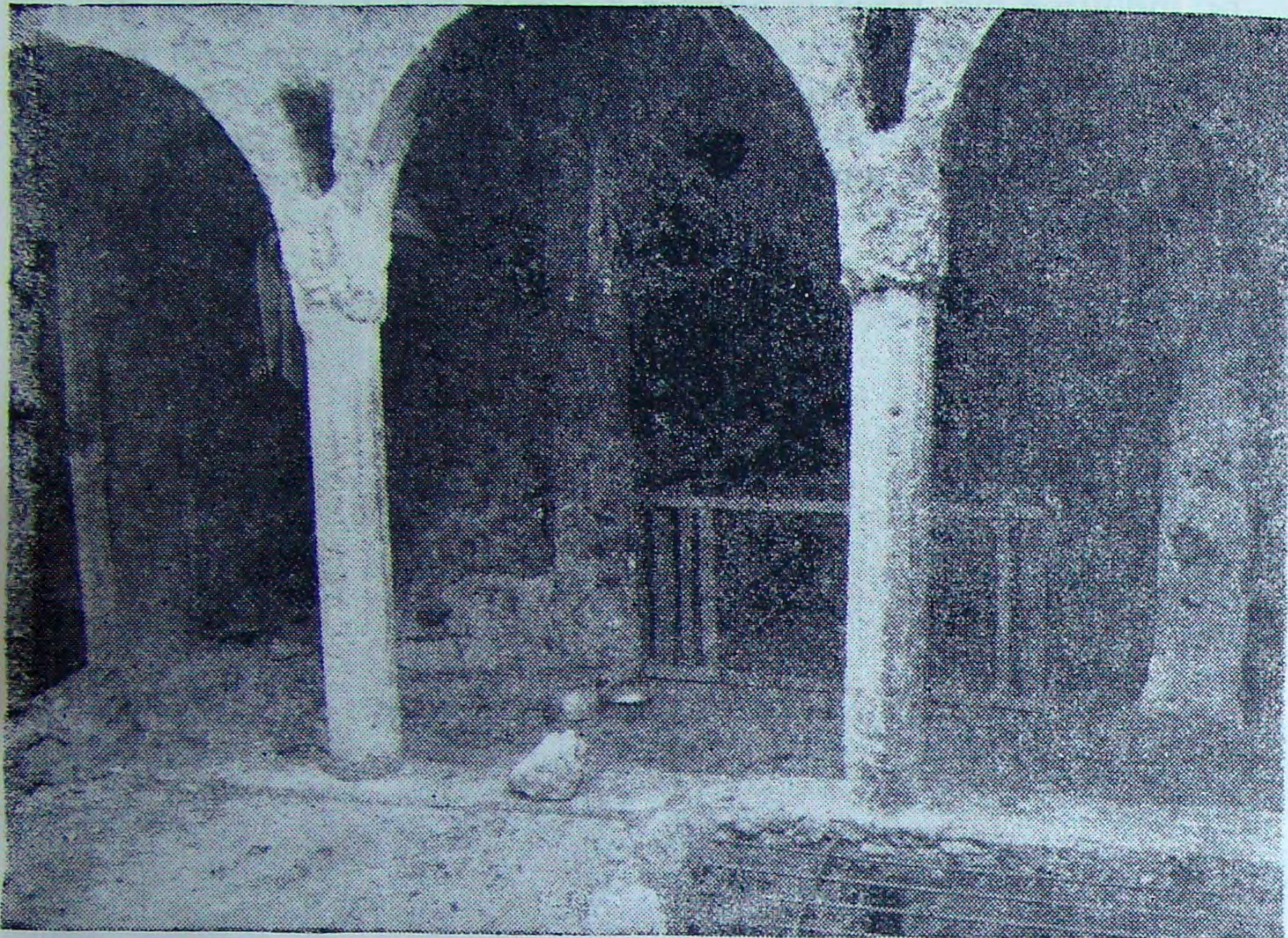
pour la prière. Aucun de ces locaux n'a d'ouverture sur l'extérieur, et les portes donnent sur la cour intérieure éclairée par une ouverture d'environ 2,50 sur 1,50 m, garnie de barreaux. Dans un coin de la cour, il y a un tout petit réduit où est installé un moulin à blé. Dans la plupart des maisons il y a une ou deux caves nommées damousse, d'une hauteur d'environ 2,50 m, et des ouvertures d'aération en assurent la ventilation, c'est le refuge pendant les deux saisons, on y fait la sieste pendant les grandes chaleurs, on y dort en hiver quand les grands froids arrivent.



Différentes parties de cette maison

Au premier étage deux parties, une partie avec un plafond « l'comar » avec chambre et arcade, une partie sans plafond « tirrarghet » pour le printemps et l'automne. Le salon « laali » est au premier, avec ses deux entrées indépendantes, afin que les invités n'aperçoivent pas les femmes de la maison. Au deuxième étage, une Terrasse qui correspond au plafond du premier, est plus ou moins aménagée. On y dort les nuits d'été, les murs sont épais pour se protéger contre la chaleur et le froid.

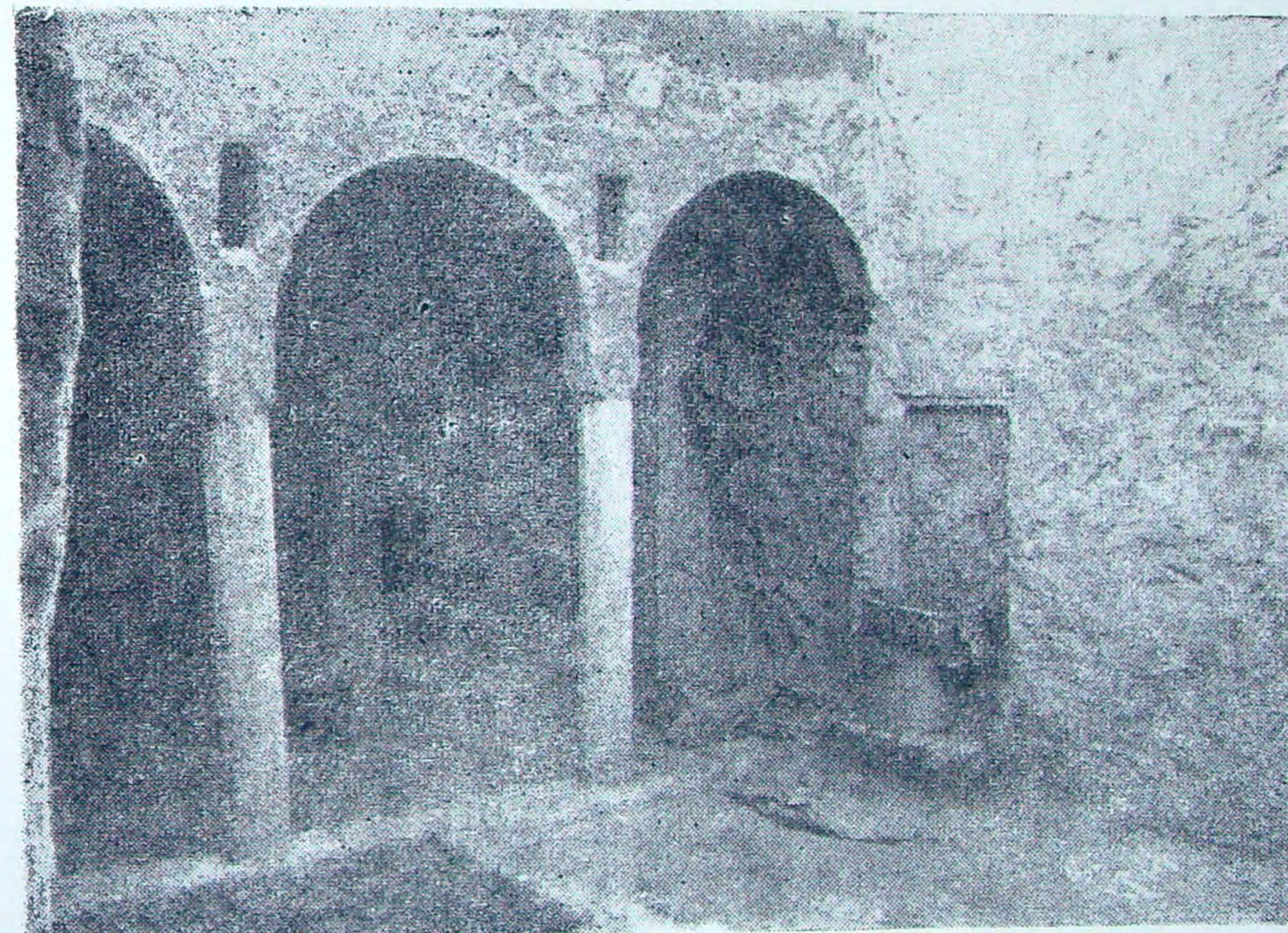
Les poutres de palmier qui est le bois qui convient au climat. L'ameublement est très simple : tapis, table basse, coussins, matelas et tentures.



Différentes parties de cette maison

Toutes ces habitations ont maintenant l'eau et l'électricité, les compteurs se trouvent dans la rue, pour éviter l'entrée du receveur. L'enlèvement des ordures ménagères est fait par des ânes, les ordures ainsi ramassées sont brûlées loin de la ville. Les matériaux de construction qui ont servi à bâtir cette habitation sont le toubé (briques d'argile qui sont fabriquées très facilement sur le lieu de travail), coulé dans des moules de bois et démoulé aussitôt et séché, le toubé a une excellente qualité isothermique actuellement dans les constructions modernes ont fait encore en terre des planchers, des terrasses. Le timchent sorte de plâtre qui ne demande qu'une cuisson réduite de quelques heures, sert de liant qu'on utilise aussi bien pour les enduits extérieurs qu'intérieurs. La chaux qui est grasse est fabriquée, la cuisson des calcaires était réalisée

au moyen de branches de retum (petit arbuste). L'argile a été utilisée comme liant. C'est avec le bois du palmier que l'on fabrique des portes, des poutres, le tronc du palmier est en général divisé en quatre parties. Un inconvénient, le palmier supporte mal des efforts de flexion, on utilise également le djerid, branche de palmier; la couverture des habitations est faite en terrasse en raison de sa simplicité. Les khechbas constituent les poutres de la travure, leur portée étant limitée à 2,50 m de moyenne du fait de leur faible résistance, il s'en suit que les pièces couvertes en terrasse ne dépassent guère 2 à 3 mètres de largeur. Sur les poutres encastées dans les murs à leurs extrémités, est disposé un lit de djerides entrecroisées sur lequel la terrasse est réalisée avec des petites pierres plates hourdées au timchent.



Différentes parties de cette maison

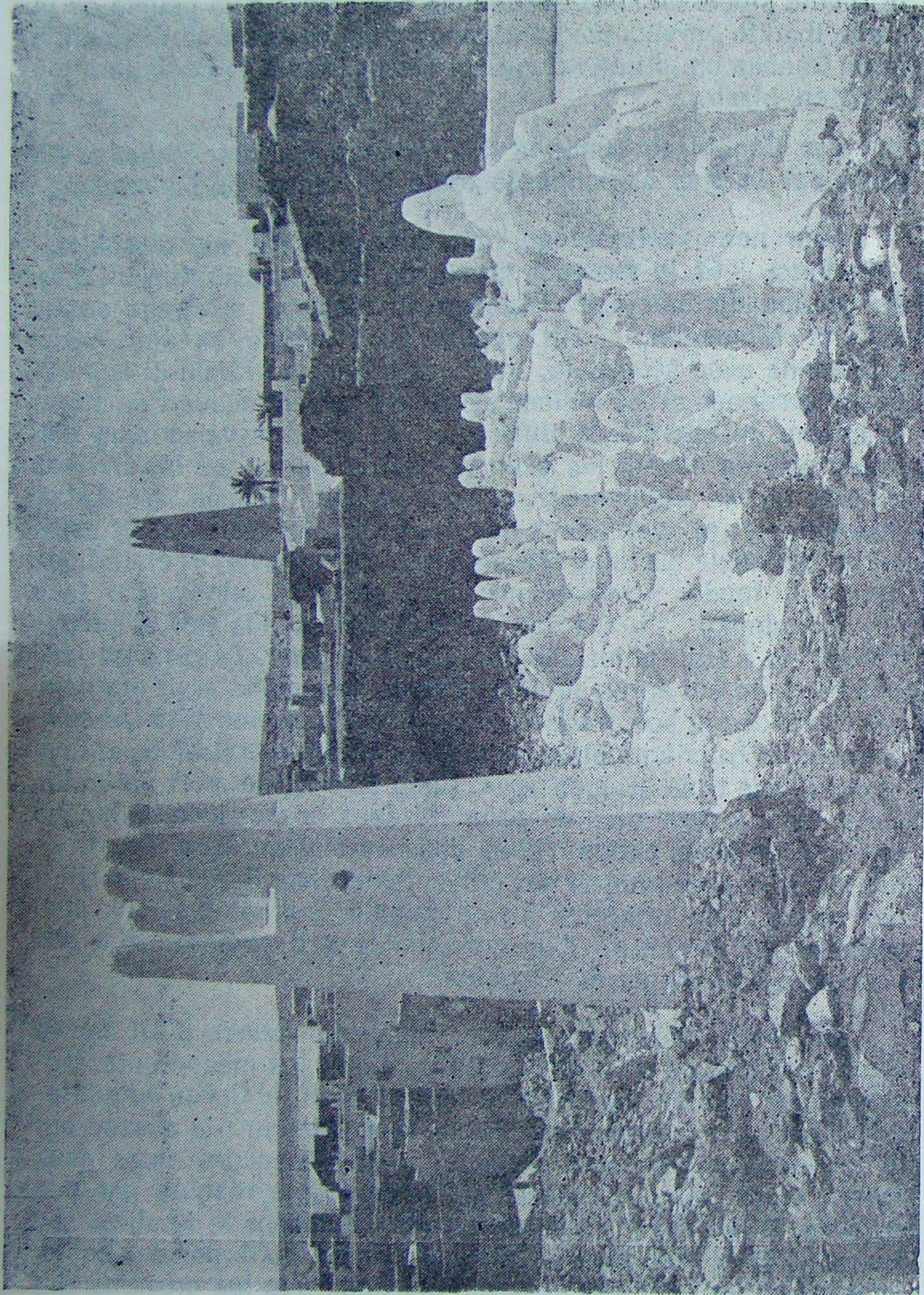
Les voûtes ont des formes très irrégulières, du fait de la précarité des ceintrées, le ceintre est fait de djerides raidis par un timchent, mais l'élasticité du système rend les déformations

Le Mzab région saharienne à 600 km d'Alger occupe pendant le 10ème siècle de l'ère Chrétienne des débris d'un peuple de la secte Ibadite persécutée sont venus chercher dans la désolation de la Chebka un ultime refuge qui devait former la confédération des Béni-Mzab.

Les Béni-Mzab qualifiés d'hérétiques par les Arabes d'Algérie est la plus ancienne de toute les sectes de l'islamisme.

Leur nom véritable en tant que sectaires est Ouahbites Ibadites. Et le moment précis de leur constitution à l'état de groupe distinct est l'époque du fameux arbitrage entre Ali et Mouaouia., Ali gendre du Prophète en était venu aux mains avec Mouaouia, son compétiteur au Khalifat. Les milices persanes et les milices syriennes avaient couvert de morts le champ de bataille de Siffine, et les Persans vainqueurs s'étaient arrêtés devant les exemplaires du Coran que les Syriens avaient élevés subitement au bout de leurs lances. Ali s'était laissé fléchir et avait admis que deux arbitres décideraient entre lui et Mouaouia. Le sang n'avait-il pas assez coulé? N'était-il pas temps de fonder à jamais sur une convention admise par tous les musulmans, le khalifat, cette base de l'Islam? L'envoyé d'Allah ne s'était point désigné de successeur. Le premier khalife avait été élu après de longs débats, le second avait été nommé d'avance par son prédécesseur. Après avoir consulté les compagnons le troisième était sorti d'une élection restreinte et contestée. Tous trois avaient péri, Abou Bakr d'une mort naturelle, Omar frappé d'un coup de poignard dans la mosquée, Othmane traversé de deux coups d'épée dans sa maison. Quel avenir un tel désordre promettait-il aux croyants et à leur Emir? Ne valait-il pas mieux s'en remettre à une famille, aux Alides, aux Omeiades, et promettre d'un commun accord obéissance à ces nouveaux lieutenants du Prophète?

Les voix s'élevèrent du sein même de l'armée d'Ali contre cette tentative de paix. Que signifie, dirent les mécontents, l'arbitrage en pareille matière? Le livre d'Allah, le Coran admet le jugement par arbitrage dans deux cas seulement : la chasse sur le territoire sacré de la Mecque, et le désaccord entre deux époux. Nulle autre contestation ne peut être résolue par des arbitres. D'ailleurs y a-t-il contestation touchant le Khalifat? La parole d'Allah est claire. Quelques noms qu'il porte Khalife, Imam, Emir, le chef des croyants est celui que les croyants ont élu, à condition qu'il commande avec justice, et se conforme aux



Cimetière Ibadite de Mélika

bons exemples de ses devanciers. La seule faveur que la loi accorde au rebelle est de laisser ses vêtements sur son cadavre, s'il a cru à l'unité d'Allah. Donc Ali, Emir des croyants chargé par eux de défendre la religion, n'a qu'un devoir strict, immuable, celui de combattre à outrance Mouaouia. S'il hésite et lui propose la paix il devient rebelle à son tour.

Ces farouches interprètes des paroles divines ne songeaient certes pas à substituer comme on pourrait le dire aujourd'hui une sorte de gouvernement républicain au despotisme naissant des Alides et des Ommélades. Au contraire il réclamaient d'Ali l'application de la plus despotique des lois, dans son sens le plus rigoureux, prêts à perdre les biens fragiles du monde pros-crit, et même la vie pour maintenir la saine interprétation du texte coranique. Ils ne craignirent pas de menacer Ali lui-même le gendre du Prophète, s'il cessait de marcher dans la voie d'Allah.

Ali déclara les adversaires de l'arbitrage sortis de son commandement. Kharidjites, les ignorants traduisent Kharidjite par rebelles, hérétiques, sortis de la religion, en effet le dérivé du verbe kharadja « sortir » est celui que nous trouvons chez tous les historiens et chez leurs traducteurs. Nous Ibadites, nous ne l'acceptons pas. Cela signifie que nos ancêtres religieux se sont séparés d'Ali, mais non pas de la religion. Nous sommes plus religieux, meilleurs musulmans, car nos ancêtres étaient eux-mêmes, compagnons du Prophète. Ils se considéraient gens de confiance. C'est étonnant que les gens qui se sont retirés de la bataille on les appelle les kharidjites, alors que ceux qui l'ont combattue ont eu leur estime comme Mouaouia et Amer Ben El Aâss. Bientôt ils furent persécutés avec tant de violence, qu'ils se résolurent à vendre leur vie les armes à la main. Eux-mêmes rapportent qu'ils se réunissaient à Bosra, chez un d'entre eux, Abd Allah ben Ouahb, et le choisir chef. Celui-ci dit : « Certes ce pouvoir n'est pas une jouissance dans ce monde, mais je ne l'abandonnerai par crainte de la mort ». Ils combattirent à Nah-raoune sous le nom de kharidjites que leur donnaient leurs adversaires, mais ils se disaient entre eux Ouahabites du nom de leur Chef.

Ali engagea l'action avec répugnance. Ils étaient quatre mille tout au plus : il n'en resta que quelques uns.

Abd Allah ben Ouahb succomba sous les coups de deux guerriers Hani et Ziad (38 de l'Hégire). Comme Ali parcourait le champs de bataille, un de ses compagnons le félicita d'avoir

écrasé les rebelles pour toujours. Alors qu'il faisait ses ablutions dans la rivière de Nahraouane il se mit à pleurer. Son serviteur Cambour lui dit : « Pourquoi pleures-tu? ». Ali répondit :

« Parce que ici nous avons tué le meilleur de l'Islam et ses savants musulmans, oui, j'ai perdu une meilleure partie de moi-même après cette tuerie . . . »

Le premier est le Coran qui est la propre parole d'Allah. La langue d'Allah est la langue arabe. La grammaire arabe est vraiment la nourrice et la règle de la théologie musulmane. L'homme qui l'ignore est exposé à de graves erreurs; celui qui la possède est maître de toutes les vérités. Il ne peut y avoir de discussion religieuse, ou s'il s'en élève une, elle doit être résolue par une lecture attentive du texte sacré. La religion musulmane est à l'abri du doute, elle admet ni addition ni diminution.

Allah est unique parce qu'il a dit qu'il n'a point d'associé. Allah est invisible, intangible, sans couleur et sans limites, il ne saurait être vu dans le paradis quel que soient les mérites de ses fidèles.

Le goût du luxe est un péché grave, parce qu'Allah nous interdit l'orgueil. Si un musulman est favorisé par Allah des biens de ce monde, son devoir est de s'en servir pour acheter la vie future par ses bonnes œuvres. L'Islam a élevé les uns et abaissé les autres sous le même niveau. Omar porta lui-même dans son manteau grossier les « ordures » qui couvraient le sol de la future mosquée de Jérusalem.

Tous les musulmans sont égaux, si non devant Allah, au moins dans la société de ce monde. La religion exige qu'ils n'affectent pas une toilette recherchée, qu'ils ne dépensent pas trop en fêtes. Dans les premiers temps de l'islamisme les lois somptuaires étaient inutiles.

L'abstinence, la pureté des mœurs sont ordonnées par Allah, recommandées par les exemples du Prophète et de ses compagnons. Certes le Prophète admit la pluralité des femmes, mais il ne toléra point le célibat qui favorise la débauche et diminue le nombre des adorateurs d'Allah. Les femmes légitimes des musulmans sont enfermées ou voilées.

Impie est celui qui boit du vin, des liqueurs, de la fumée de tabac, toutes choses énivrantes et nuisibles à l'intelligence qu'Allah nous a donnée pour que nous le comprenions. Impie

quinconque se livre à la colère et plait aux chanteurs, aux joueurs de flûtes, à la danse. Allah n'accepte que les hommages d'une âme saine.

Les musulmans suivant qu'Allah les récompense ou les désapprouve sur terre sont dans une des quatre conditions ou voies suivantes

La voie de la gloire qui est celle des premiers khalifes Abou Bekr et Omar, contraignait les fidèles à faire le bien et les empêchait à faire le mal. Ils coupaient la main du voleur, s'il avait pris dans un lieu clos un objet qui valût seulement un quart de dinar. Ils fouettaient l'homme ou la femme débauché en âge de puberté et libres; ils les lapidaient s'ils étaient mariés. Ils imposaient des contributions aux riches et en distribuaient le profit aux pauvres.

La voie de défense qui est celle d'Abd Allah ben Ouahab Erracibi, en cas de danger, les musulmans se réunissent et nomment un Imam temporaire maître absolu dans les mérites de la loi de Dieu. Il coupe le point, il flagelle, il met à mort, il déclare la guerre, et se décide toujours de lui-même sans être forcé à subir le contrôle d'une assemblée, on ne peut lui demander que de la pureté de sa foi, et les cheiks sont ses juges naturels.

La voie du dévouement qui est celle d'Abou Bilal ben Haoudir; quand la situation est presque désespérée, un groupe d'hommes, pas inférieur à quarante, sont choisis qui ont vendu leurs âmes à Allah en échange du paradis. Ils mènent leurs frères à la bataille, et il leur est interdit de poser les armes avant qu'ils soient réduits au nombre de trois.

La voie du secret. Quand les unitaires ou les polythéistes ou les idolâtres triomphent par la volonté d'Allah, il est permis de leur obéir, mais il est défendu de lier amitié avec eux.

Le musulman doit garder sa croyance dans son cœur impénétrable. Il ne saurait livrer comme une marchandise aux impies du monde présent, ses lois, ses coutumes écrites, ses livres. Le musulman dans quelque situation qu'il se trouve, doit toujours s'adresser à Allah. Il y a réponse à tout dans les versets qu'Allah a fait descendre sur son Prophète, Allah est savant, c'est-à-dire que toutes les sciences humaines sont nulles, si elles ne sont confirmées par Sa parole. Allah est puissant, c'est-à-dire que les monarchies passagères ne sont rien auprès de

ses faveurs éternelles. Cette réduction des différences essentielles qui distinguaient les Ibadites des autres musulmans, n'admet point la multitude de détails qui achèvent la physionomie du parfait musulman. Dans l'œuvre de Djabir-ben-Zid, qui fût enseigné par Abou Obeida aux Imams Ouahabites ancêtres religieux ibadites, est le fond même de l'Islamisme.

La clef de voûte, l'idée mère de laquelle découle le système entier, est contenue dans la phrase si souvent répétée, et rarement comprise : « La Illah Illa Allah », il n'y a d'autre dieu que Dieu. Ces paroles ont un sens beaucoup plus étendu qu'on ne le croit. Non seulement elles nient d'une manière absolue toute pluralité de nature ou de personne dans l'Être suprême non seulement elles établissent l'unité de celui qui n'a pas été créé et que rien ne pourra détruire, mais dans la langue arabe, et pour les Arabes, ces mots impliquent que Dieu est aussi le seul agent; la seule force, la seule action qui existe, et que toutes les créatures, matière et esprit, instinct ou intelligence sont purement passifs; l'unique pouvoir, l'unique moteur, l'unique énergie capable d'agir: c'est Dieu; le reste, depuis l'archange jusqu'à l'atome de poussière, n'est qu'un instrument inerte. Cette maxime : « La Illah Illa Allah » résume un système, que faute de terme plus exact on appellerait le panthéisme de la force puisque l'action se concentre dans un Dieu qui est en un mot, l'auteur de tout bien, comme de tout mal relatif. En effet dans une théologie semblable, ni le bien, ni le mal, ni la raison, ni l'extravagance n'existent d'une manière absolue; ils se modifient suivant le bon plaisir de l'Éternel autocrate, et selon l'expression plus énergique encore du coran

Quatre mille Ouahabites avaient disparus à Nahraouane. Trente ans plus tard on les comptait par dizaines de mille. Tous les Musulmans que la tyrannie des nouveaux khalifes indignés ou lésés, revenaient à la doctrine des purs. L'orgueil des Ommeiades, qui étendaient les frontières de l'empire jusqu'aux Pyrénées et jusqu'à l'Himalaya pour leur gloire personnelle, leur luxe qui consumait les ressources des pauvres, leur cruauté toujours avide de sang le plus noble de l'Islam.

Quand un des fils d'Ali, plus faible encore que son père, reconnut l'autorité de Moaouia, ils se réjouirent certainement quand le second, Hocein, appelé par les gens de Coufa, partit de la Mecque pour soulever l'Irak, mais la fatale de l'Islamisme, les replonge dans leur farouche désespoir, d'ailleurs les recrues

leur venaient de toutes parts. Les cités de Coufa et Bosra, toujours bouillonnantes leur fournissaient des populations qu'un instinct de race poussait à la ruine de la domination Syrienne. L'Arabie leur envoyait les esprits fins et subtils du Hidjaz, cultivés sur la terre du Prophète, et fermes caractères, les âmes droites du Nedjeb.

Les Nedjéens furent assurément les soutiens du Ouahbisme a son origine, et parmi eux la grande tribu des Benou Témin. Pareillement Abou Obeida continuateur de Djabir-ben-Zid et maître des imams de l'Oman et du Maghreb.

L'ardeur de la lutte envenimée par des repressions cruelles, ne tarda pas à les diviser, comme il arrive en partie extrême et modérée. Tandis que les uns s'entendaient à la doctrine telle que je viens de l'exposer, les autres raffinaient, non pas sur le dogme, mais sur la morale, et, exagérant les prescriptions.

Abdallah-ben-Ibad était contemporain des Kalifes Ommeiades Yazid et Abd-el-Mélik, et il vécut probablement jusqu'en 86 de l'hégire (715 de l'ère chrétienne jeudi 9 octobre). Il était à la Mecque quand Yazid-ben Moaouia envoya son lieutenant Moslem contre les villes saintes où Abd-Allah-ben-Zobeir se constituait une sorte de Khalifat indépendant. Il combattit sans doute pour Abd-Allah, du moins, il sortit de la Mecque, avec un corps de troupes. Plus tard il adressa des lettres et donna des conseils au Khalife Abd-el-Malik (100 de l'Hégire). Son rôle fut, d'accord avec Djabir-ben-Zid vieillissant, et Abou Obeida dans sa première jeunesse de soutenir l'ibadisme tel qu'il le conçut ne fut point une exagération de l'Islamisme, mais l'interprétation exacte de la Loi d'Allah. Cette loi fixe, qui n'admet ni addition, ni diminution, excluait, suivant lui, aussi bien les excès de zèle que les relachements de discipline. Son exemple et sa parole fortifiaient les timides, reteinrent les violents. Sans doute, il discute souvent avec les schismatiques, et fut l'ancêtre de ces théologiens.

C'est ainsi que le Cheik M'hamed Atfiech le présente dans son abrégé « Abdallah-ben-Ibad dit-il, marchait sur les traces de Djabir ben Zid, et contenait des controverses contre les schismatiques, on a donné son nom à notre doctrine parce qu'il fut un de ceux qui, d'abord la mirent en lumière, mais il n'en fut pas réellement le fondateur. Il réunissait en lui les plus belles qualités; il correspondait avec Abd el Malik, et tous les écoliers connaissent la longue lettre qu'il lui écrivit; c'est ce qui fit qu'on reporta sur lui l'honneur de la doctrine, mais il avait eu des

prédécesseurs ». Les Ouahbites qui se décidèrent à rester dans les limites du bon sens et de la Sounna, se rallièrent autour de son nom, et se dirent dès la fin du 1er siècle de l'Hégire : Ouahbites ibadites pour se distinguer des sectes à peu près semblables à la leur. Une cause analogue nous donnera plus tard les ibadites Noukkars ou Noukkariens; les ibadites Khelfites, bien d'autres parmi lesquels nous Ouahbites Ibadites Mozabites, nous sommes seuls à posséder la vraie tradition. Les Ibadites Sofrites tirent leur surnom d'Abd Allah ben Soffar. Ce novateur était cousin Abdallah-ben-Ibad originaire comme lui de la tribu des Benou Temin. L'histoire ne dit pas qu'il ait correspondu avec le kalife Abd el Malik, elle nous représente au contraire ses partisans comme animés du plus ardent fanatisme. Une tradition populaire veut que leur nom peut signifier les Pâles.

Il n'admettait pas comme les Ibadites que l'homme en état de péché véniel, qui se souillait de crimes et de croyances hérétiques, fût encore musulman. Ils leur refusaient le nom d'unitaires polythéistes, et les traitaient comme tels. S'il est ordonné de les combattre, il est défendu de piller leurs biens; de les achever ou de les dépouiller sur le champ de bataille. Les Ouahbites Sofrites repoussaient cette loi, et se conduisaient comme les soldats d'Abd-el-Malik, rendant vol pour vol, et cruauté pour cruauté. Il semble que le sang répandu par les Ommeiades les ait aveuglés. Les Ibadites n'en parlent qu'avec une sorte d'honneur et rejettent sur eux tous les crimes dont les historiens ont chargé les hérétiques du premier siècle de l'Hégire. « Toutes les mauvaises actions qui sont reprochées aux Ibadites ont été commises par de faux Ibadites ou par des Sofrites. Les Sofrites sont amis de l'injustice et n'ont rien de commun avec les Ibadites. Certes Djabir ben Zid, Abou Obéida, Abdallah ben Ibad, Abou Bilal n'ont jamais admis que les petites fautes fussent égales aux grandes, ni qu'on put vendre ou massacrer un musulman comme un polythéiste;

Ce sont surtout les Sofrites que les kalifes eurent à combattre en Irak, dans la seconde moitié du premier siècle. Leur résistance fut si acharnée que Abd el Malik n'hésita pas à détacher contre eux ses meilleures troupes et son meilleur général: El Hadjadj qui venait d'anéantir dans la Mecque saccagée, le parti d'Abdallah ben Zoubir. El Hadjadj fut sur le point de battre en retraite, et demanda de puissants renforts. Il n'avait pas, devant lui moins de quarante mille sofrites accrus des bandes d'un certain Nafia ben el Azreg, qui était sofrite mais qui pouvait,

lui aussi, professer quelque doctrine extrême, un peu différente de celle de Ben Sofar. Ces terribles puritains furent vaincus. Il est constant qu' Abdallah-ben-Ibad n'était pas sorti avec eux, qu'il resta dans Bosra occupé par El Hadjadj. Quand Abou Bilal eut été tué, dit-il, les Ibadites se réunirent dans la Mecque de

Bosra et convinrent de sortir de la ville, avec eux étaient Abdallah ben Ibad, Nafia ben Azreg, Ibadite Sofrite et les principaux des musulmans. La nuit vint, mais Abdallah ben Ibad, en tendant la ville s'emplit de murmure des lecteurs du Coran, pareil à celui d'une ruche, du chant du muezzin qui appelait à la prière, et du bruissement des croyants qui répétaient le nom d'Allah, ne put se décider à sortir. Il dit à ses amis : « Quoi donc je vous suivrai et j'abandonnerai ces gens-là? ». Il se déroba et se cacha dans la ville. Ce n'est pas que les Ouahbites Ibadites n'aient eu eux aussi leur tour de bataille dans l'Irak, contre les khalifes. Leur héros dans ces luttes, qui d'ailleurs tournèrent à leur désavantage, fut Abou Bilal Meurdas Ben Haoudir. On compte avec lui, Omran ben Attan, Aias ben Mouaouia, l'Imam Abd Allah ben Yaiah, cet Abou Bilal qui, d'ailleurs n'a rien de commun avec le fameux Bilal compagnon du Prophète et premier muezzin des musulmans, est demeuré particulièrement célèbre dans les annales de Béni Mzab, c'est de lui qu'ils font dériver leur nom, quand ils y attachent une signification religieuse.

« A la Mecque disent-ils, Abou Bilal pria une nuit, près du mur occidental de la Kaaba, en dessous de la gouttière Mizab qui s'avance un peu en dessous du toit de la maison d'Allah. Il invoquait Allah avec force, lui demandant qu'il daignât consacrer sa doctrine par un miracle; la nuit était claire et sans nuages. Tout à coup, des gouttes de pluie tombèrent du Mizab ».

On cite divers traits de courage d'Abou Bilal, il avait battu complètement un certain Eslem ben Draa, et ce dernier en avait gardé un souvenir si vif, qu'il répondit un jour, comme on l'accusait de lâcheté : « J'aime mieux subir vos reproches et garder ma vie, qu'affronter encore Abou Bilal ». Cependant, dès la fin du premier siècle de l'Hégire, il fut évident pour les Ibadites, aussi bien que pour les Sofrites, que leur bandes si animées qu'elles fussent, ne pouvaient rien contre les troupes régulières des Khalifes, et que toutes leurs tentatives, au moins en Irak, ne leur apporteraient jamais que les palmes du martyr. Comme la victoire est le signe des élus d'Allah, les populations qui les avaient d'abord suivis, se détachaient d'eux. Ils ne désespérèrent pas, bien qu'ils fussent réduits à de petits groupes, car Allah a

dit qu'il est avec les « moins nombreux », mais ils songèrent à porter la parole divine dans des contrées lointaines, peu accessibles aux armées des tyrans; là, ils pourraient fonder en toute liberté le royaume de Dieu. En attendant ils entretenirent leur foi dans les conciliabules et les écoles secrètes. Nous possédons très peu de renseignements sur ces écoles secrètes des premiers temps du Ouahbisme persécuté; elles n'en sont pas moins un sujet d'étude digne d'intérêt, et parce qu'elles furent le principe de la constitution théocratique actuelle de notre Oued Mzab. Elles portaient communément le nom de Halqua « cercle », parce que les auditeurs avaient coutume de s'asseoir en cercle pour écouter la parole du maître. Tous les élèves étaient en effet, soumis à une discipline sévère et à des devoirs communs.

Le Cheik maître de la Halqua, enseignait d'abord la grammaire arabe, sans laquelle la religion ne saurait être comprise, ensuite les preuves de l'unité de Dieu, et tout ce qui concerne les actes d'adoration, tels que la prière, le jeûne, le pèlerinage, puis la jurisprudence, et particulièrement les « jugements », chapitre important qui règle les rapports des vrais croyants avec le monde entier, puis diverses sciences accessoires, telles que les mathématiques dont la première utilisation était l'équité dans les partages, enfin la science des étoiles qui était à proprement parler l'astrologie. Il s'attachait surtout à réfuter les opinions contraires à la saine doctrine.

Ces cheiks formaient une classe très militante. Chacun conduisait sa Halqua sur les champs de bataille. Il en périt des centaines autour de Tehert et dans le Djebel Nefous, ils n'hésitaient pas à évoquer les foudres du ciel contre eux-mêmes aussi bien que contre leurs adversaires en cas de dispute théologique. Les deux rivaux allaient se poser chacun sur une colline, face à face, et là, prosternés devant Allah, ils le priaient d'immoler à l'instant celui des deux qui commettait l'erreur.

Rompus aux persécutions, tenaces dans leur assurance de la vie future, pleins de mépris pour ce bas monde fugitif, toujours tremblant devant Allah, Juge souverain de leurs œuvres, mais fiers à l'excès de leur pauvreté devant les grands de la terre, ils étaient ce que sont encore leurs successeurs du Mzab il y avait toujours alors un cachot ouvert pour les recevoir, une épée levée pour les frapper. Les peuples qui ne vivent que dans les choses présentes ont leurs listes de rois célèbres qui marquent les époques de leur histoire.

Les Roumis avaient les Césars, les Persans les Korés; les Espagnols les Alphonses; les Tartares, les Khans; les Arabes, les Khalifes; les Ibadites, les Cheiks.

Nous disons à l'époque du Cheik Omar, et du Cheik Ahmed, nous en suivons la descendance spirituelle depuis le Prophète, et nulle part la chaîne n'est rompue. Leurs paroles, leurs fuites, leurs combats, leurs miracles sont les grands événements de leurs annales.

Vers 120, à Bosra, dans une cour soigneusement fermée, dont la porte était gardée par un esclave, une Halqua recueillait les paroles d'un Cheik, élève de Djabir ben Zid, et originaire du Nedjed. On le nommait Abou Obéida. Si quelque passant s'approchait du réduit, l'esclave agitait une chaîne, et le bruit des voix cessait à l'instant dans la petite catacombe. Les auditeurs étaient presque tous venus de loin, et jeunes. L'un descendait des Rois de Perse, et arrivait de kairouan d'Afrique; L'autre était né à Ghadamès; tel était de pure race Arabe, tel était sorti de l'Oman encore. En même temps qu'il leur imprimait à tous la même marque religieuse, le Cheik éveillait en eux l'ambition de régner sur leurs compatriotes. Malgré la misère des temps il n'était rien d'impossible à la volonté d'Allah. Déjà des Ouahbites isolés, véritables missionnaires, avaient pénétré dans les profondeurs de l'Afrique et de l'Arabie. Peut-être le moment était venu de proclamer là-bas la vraie religion. Les musulmans persécutés par les Ommeiades, avait dû se cacher, comme autrefois le Prophète lui-même pendant l'Hégire; mais après la voie secrète de l'Hégire, Allah avait accordé aux fidèles, la voie de la gloire, la prospérité miraculeuse d'Abou Bekr et Omar. Pourquoi cette voie de gloire ne serait-elle pas ouverte une seconde fois dans l'Orient ou dans le Maghreb? Allah prédit que l'Islam deviendrait aveugle, puis recouvrerait la vue, qu'il tomberait comme un arbre puis se relèverait, or on ne relève pas un arbre par les racines, mais par la tête. Où était le pied de l'arbre? Dans le Hidjaz. Où en était la tête? Bien aux extrémités de l'empire. L'Oman était un pays d'élection: le Prophète a dit que le pèlerinage des gens de l'Oman, vaut deux fois celui des autres. Quant au Maghreb Allah a déclaré positivement par la bouche de l'envoyé, que les Berbères régénéreront l'islamisme.

Certes ce fut un grand jour que celui où les disciples du Cheik de Bosra le quittèrent, et partagés en deux groupes se dirigèrent les uns vers l'Arabie Méridionale, les autres vers le

dit qu'il est avec les « moins nombreux », mais ils songèrent à porter la parole divine dans des contrées lointaines, peu accessibles aux armées des tyrans; là, ils pourraient fonder en toute liberté le royaume de Dieu. En attendant ils entretenirent leur foi dans les conciliabules et les écoles secrètes. Nous possédons très peu de renseignements sur ces écoles secrètes des premiers temps du Ouahbisme persécuté; elles n'en sont pas moins un sujet d'étude digne d'intérêt, et parce qu'elles furent le principe de la constitution théocratique actuelle de notre Oued Mzab. Elles portaient communément le nom de Halqua « cercle », parce que les auditeurs avaient coutume de s'asseoir en cercle pour écouter la parole du maître. Tous les élèves étaient en effet, soumis à une discipline sévère et à des devoirs communs.

Le Cheik maître de la Halqua, enseignait d'abord la grammaire arabe, sans laquelle la religion ne saurait être comprise, ensuite les preuves de l'unité de Dieu, et tout ce qui concerne les actes d'adoration, tels que la prière, le jeûne, le pèlerinage, puis la jurisprudence, et particulièrement les « jugements », chapitre important qui règle les rapports des vrais croyants avec le monde entier, puis diverses sciences accessoires, telles que les mathématiques dont la première utilisation était l'équité dans les partages, enfin la science des étoiles qui était à proprement parler l'astrologie. Il s'attachait surtout à réfuter les opinions contraires à la saine doctrine.

Ces cheiks formaient une classe très militante. Chacun conduisait sa Halqua sur les champs de bataille. Il en périt des centaines autour de Tehert et dans le Djebel Nefous, ils n'hésitaient pas à évoquer les foudres du ciel contre eux-mêmes aussi bien que contre leurs adversaires en cas de dispute théologique. Les deux rivaux allaient se poser chacun sur une colline, face à face, et là, prosternés devant Allah, ils le priaient d'immoler à l'instant celui des deux qui commettait l'erreur.

Rompus aux persécutions, tenaces dans leur assurance de la vie future, pleins de mépris pour ce bas monde fugitif, toujours tremblant devant Allah, Juge souverain de leurs œuvres, mais fiers à l'excès de leur pauvreté devant les grands de la terre, ils étaient ce que sont encore leurs successeurs du Mzab il y avait toujours alors un cachot ouvert pour les recevoir, une épée levée pour les frapper. Les peuples qui ne vivent que dans les choses présentes ont leurs listes de rois célèbres qui marquent les époques de leur histoire.

Les Roumis avaient les Césars, les Persans les Korés; les Espagnols les Alphonses; les Tartares, les Khans; les Arabes, les Khalifes; les Ibadites, les Cheiks.

Nous disons à l'époque du Cheik Omar, et du Cheik Ahmed, nous en suivons la descendance spirituelle depuis le Prophète, et nulle part la chaîne n'est rompue. Leurs paroles, leurs fuites, leurs combats, leurs miracles sont les grands événements de leurs annales.

Vers 120, à Bosra, dans une cour soigneusement fermée, dont la porte était gardée par un esclave, une Halqua recueillait les paroles d'un Cheik, élève de Djabir ben Zid, et originaire du Nedjed. On le nommait Abou Obéida. Si quelque passant s'approchait du réduit, l'esclave agitait une chaîne, et le bruit des voix cessait à l'instant dans la petite catacombe. Les auditeurs étaient presque tous venus de loin, et jeunes. L'un descendait des Rois de Perse, et arrivait de kairouan d'Afrique; L'autre était né à Ghadamès; tel était de pure race Arabe, tel était sorti de l'Oman encore. En même temps qu'il leur imprimait à tous la même marque religieuse, le Cheik éveillait en eux l'ambition de régner sur leurs compatriotes. Malgré la misère des temps il n'était rien d'impossible à la volonté d'Allah. Déjà des Ouahbites isolés, véritables missionnaires, avaient pénétré dans les profondeurs de l'Afrique et de l'Arabie. Peut-être le moment était venu de proclamer là-bas la vraie religion. Les musulmans persécutés par les Ommeiades, avait dû se cacher, comme autrefois le Prophète lui-même pendant l'Hégire; mais après la voie secrète de l'Hégire, Allah avait accordé aux fidèles, la voie de la gloire, la prospérité miraculeuse d'Abou Bekr et Omar. Pourquoi cette voie de gloire ne serait-elle pas ouverte une seconde fois dans l'Orient ou dans le Maghreb? Allah prédit que l'Islam deviendrait aveugle, puis recouvrerait la vue, qu'il tomberait comme un arbre puis se relèverait, or on ne relève pas un arbre par les racines, mais par la tête. Où était le pied de l'arbre? Dans le Hidjaz. Où en était la tête? Bien aux extrémités de l'empire. L'Oman était un pays d'élection: le Prophète a dit que le pèlerinage des gens de l'Oman, vaut deux fois celui des autres. Quant au Maghreb Allah a déclaré positivement par la bouche de l'envoyé, que les Berbères régénéreront l'islamisme.

Certes ce fut un grand jour que celui où les disciples du Cheik de Bosra le quittèrent, et partagés en deux groupes se dirigèrent les uns vers l'Arabie Méridionale, les autres vers le

Maghreb. Les premiers se nommaient Mohamed ben Mahboub, Bechir ben El Moudir, Moussa ben Abi Djabir, Mounir ben El Nier, Hachem ben Rilan. Les seconds, Abou El Khottab, Abd El Allah Aben Essmah El Mahafri, Abderrahman ben Rostom le Persan, Hacim es Sedrati, Ismail ben Derrar el Ghadamsi, Abou Daoud El Guebili. Le Cheik' leur donna en quelque sorte l'investiture : Abou el Khottab serait Imam, plus et moins qu'un roi; Ben Derrar : grand Juge, quant à Abderrahman ben Rostem Allah lui-même avait béni sa race. Il devait être Imam à son tour. L'Etat de Résistance, après l'Etat de Gloire et l'Etat de dévouement. Cette période n'est pas close encore dans l'Oman, elle l'est depuis longtemps dans le Maghreb, où les Ouahbites sont retombés dans l'état de secret. L'âge de résistance des Ouahbites du Maghreb fut illustré par les luttes glorieuses que les Berbères sous la conduite d'Abou El Khottab, d'Abderrahman ben Rostem et de ses fils, soutinrent contre les gouverneurs des Ommeiades et des Abbassides.

Les Ibadites et les Sofrites, trouvèrent donc la tâche facile quand ils virent la révolte contre les Ommeiades dans l'Afrique Occidentale. Comme une trainée de poudre, les passions populaires comprimées depuis Tripoli jusqu'à Tanger, par les excès des lieutenants des Khalifes, firent explosion. Quelques années suffirent à répandre le Ouahbisme modéré ou violent sur toute l'étendue de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc actuel. Au nom de l'égalité des hommes devant Allah, trois cent soixante quinze batailles, dit Ibn Khaldoun, furent livrées par les Berbères aux troupes Syriennes; et ces batailles furent toutes excessivement meurtrières. Nous négligeons les Sofrites, pour nous attacher uniquement aux seuls Ibadites, nos ancêtres Beni Mzab, mais nous devons marquer que ces deux sectes se partagèrent en quelque sorte le monde africain pendant le huitième siècle de l'ère chrétienne, et la moitié du neuvième siècle. Les Sofrites dominaient dans le Maroc et dans le nord de notre province d'Oran. Ils fondèrent Tafilèt (Sidjilmassa) et propagèrent leur influence le long de l'Océan jusqu'en Afrique noire. Le groupe Berbère qui leur fournirent les contingents les plus considérables était celui des Ben-Ifren.

Les Ibadites avaient leur fort dans le Djebel Nefous, au sud de Tripoli. C'est de là que leur empire africain prit son essor, c'est là qu'il succomba. On y retrouve encore leur doctrine enseignée dans des écoles. Le Djebel Nefous leur fût une barrière, à l'abri de laquelle ils gagnèrent à leur cause le Djerid, l'Oued

Rir, l'Aouras et les populations semi-errantes du bassin supérieur du Chéelif. Tehert fût leur capitale, la demeure de leurs Imams, leur ville sainte en quelque sorte, comme Kairouan était la ville sainte des Arabes orthodoxes. Ils y bâtissent leur grande mosquée, y réunirent des Cheiks les plus célèbres, et y formèrent cette riche bibliothèque, dont le souvenir remplit encore de tristesse nos savants du Mzab. Mais les tribus qui entouraient Tehert au huitième siècle : les Lemias, Matmatas, Mikuaças, Zenatas, Loustas, et Howaras du Sersou et du plateau de Mindas, n'égalèrent ni par le nombre, ni par le courage, ni par la fortune, les Nefoussas, les Zenatas de la Tripolitaine.

Quelques Ibadites de marque avaient paru dans les environs de Trablès (Tripoli) avec Abou El Khottab et ses compagnons; entre autre Selma, Harit et Abd el Djebbar, mais Abou el Khottab est le premier qui ait laissé dans l'histoire une trace profonde. Il fut Imam, comme l'avait annoncé son maître Abou Obeida, il prit Trablès et mourut dans une bataille. Le second Imam fut le persan Abderrahman ben Rostem, qui fonda Tehert. Le troisième fut le fils d'Abderrahman Abd el Ouhab. Le quatrième fut Eflah, fils d'Abd el Ouhab. Le cinquième fut Mohamed fils de Eflah, le sixième fut Youcef, fils de Mohamed. Le septième fut Yagoub. Ils n'eurent point d'ennemis du côté de l'ouest : Abderrahman ben Rostem avait pris soin de s'allier par des mariages aux sofrites du Maroc septentrional, et Sidjilmassa, et d'ailleurs Ibadites et Sofrites se prêtaient un concours mutuel contre les lieutenants des Khalifes. Un peu plus tard quand les Idrissides régnèrent à Fez, ces bonnes relations furent maintenues, d'abord parce que les Idrissides eurent, comme les Sofrites les mêmes ennemis que les Ibadites, ensuite parce que la branche de la secte Chiite des Zeidites, à laquelle appartenaient justement les Idrissides, admettaient comme les Ibadites, l'éligibilité de l'Imam. Il n'en fut pas de même du côté de l'Est. Sous le règne de Youcef, les Nefoussas essuyèrent de la part des Khalifes, une si rude défaite à Manoa, que Tehert demeure à découvert; sous ce règne de Yagoub, Tehert elle-même fut prise et ruinée. Le Fatimit Abou Abdellah Echeii vers l'an 909.

Le dernier des Imams Ibadites, descendant en ligne directe des Rois de Perse, quitta sa capitale incendiée, avec une petite troupe dont il couvrait l'arrière-garde et se rendit à Ouargla; bientôt les Fatimites furent partout vainqueurs; L'Imam lui-même jugea que l'état de défense devait prendre fin dans le Maghreb; il refusa de reconstituer L'Imama à partir de cette épo-

que les Cheiks absolument indépendants, précisèrent les règles de leurs organisations intérieures et constituèrent une sorte d'oligarchie.

Quelques temps à la doctrine de Abdallah ben Ibad, l'Oued Righ, les oasis de Ouargla et une partie du Djerid : mais comme ils avaient eu le pressentiment de nouveaux désastres, ils se hâtèrent dès le milieu du dixième siècle de se créer un refuge dans les Dayas de l'Oued Mzab. Un d'entre eux Abou Abd Allah Mohamed ben Bekri y convertit des Zenatas qui, sous le nom de Ouacilites appartenaient à la grande subdivision des Motalites. Quelques villages furent fondés dans l'oued; entre les points d'El Ateuf et Ghardaïa, occupent aujourd'hui notamment dans la petite plaine de Tizzert où trois rivières se réunissent pour former l'étranglement de Bou Noura. Le nombre des nouveaux convertis s'accrut par suite des persécutions que les Fatimites, puis les Almoravides firent subir aux Ibadites disséminés soit dans le Maroc, soit près de Tehert, soit dans la montagne que nous nommons maintenant Djebel Amour. Des Ibadites vinrent aussi de Djerba dont le chef de la tribu est de Ouargla. Quand l'almoravide Yahia Ibn Ishak Ibn Mohamed Ibn Ghania l'eut à peu près dévastée. Cette tradition n'était pas une curiosité historique, sur elle reposait la Foi entière. La dignité du sujet et la nécessité de transmettre sans altération à la postérité cette chaîne continue qui reliait leur enseignement à la propre Parole d'Allah a porté plusieurs Cheiks à composer des recueils, qui furent en même temps des témoignages du passé et des guides pour l'avenir. Ainsi les chroniques Ibadites (ou ciar) se sont succédées de siècle en siècle, comme les concentriques d'un arbre.

Le premier qui apporta ces idées particulières, c'est-à-dire la doctrine des Ibadites alors qu'ils étaient à Kairouan est Selma ben Saïd, qui faisait de la propagande pour les Ibadites : Ikrima Mouley ben Abbas faisait dans le même temps pour les Sofrites. C'est alors que Abderrahman Ben Rostem embrassa la doctrine des compagnons, avec une extrême ardeur. Un des compagnons lui dit : « Si tu désires cette œuvre dans laquelle tu t'engages, va à Bosra. Là, un savant nommé Abou Obéïda, mais dont le nom est Mouslim Ben Ali Krifa el Tamimi, tu trouveras chez lui ce que tu demandes ». On rapporte aussi que c'est la mère d'Abderrahman qui lui tint ce langage. Les Imams Ibadites, Persans d'origine sont regardés comme une descendance de Kesra

Roi de Perse et que cette glorieuse origine est confirmée par une des plus illustres prédications de l'Islam.

Nous avons appris que l'envoyé d'Allah (Q'Allah lui accorde le salut), quand le verset suivant descendit sur lui « O vous qui croyez, il s'en trouve parmi vous qui reniez la religion : Allah suscitera d'autres hommes qu'il aimera et qui l'aimeront. Humbles envers les croyants et fiers envers les fidèles, ils combattront pour la Foi et ne craindront pas les blâmes; Allah accorde sa faveur à qui il lui plaît. Il est immense et savant », désignant Selma le Persan qui était assis devant lui, le Prophète ajouta, « peut-être ils sont de la famille de cet homme ». Il est mentionné dans le livre que le Prophète d'Allah, (que sur lui soit le salut) dit que Dieu possède un trésor qui n'est ni d'or, ni d'argent, et ce trésor est dans le dos des enfants des Persans. Cette citation est extraite des Hadits. Or le Persan est Abderrahman Ben Rostem, second Imam Ibadite du Maghreb il gouverna le Maghreb au commencement de la cent soixantième année dans la ville de Tehert.

Un jour, un Berbère se présenta devant Aïcha, mère des croyants (qu'Allah l'agrée). Elle était assise et entourée des principaux des Mouhadjirin et des Ousars. Aïcha se leva de son coussin, et l'offrit au Berbère, faveur qu'elle n'accordait pas à son entourage. Les Mouhadjirin et les Ousars se retirèrent irrités. Le Berbère consulta Aïcha sur un point de religion, puis se retira. Alors Aïcha fit revenir ses fidèles un après l'autre de leurs maisons. Quand ils furent réunis elle leur dit : « Vous m'avez quitté avec colère, pourquoi cela? Un d'eux répondit : « Nous étions irrités contre vous à cause de ce Berbère. Nous le méprisons, lui et son peuple, et vous lui avez fait plus d'honneur qu'à nous et à vous-même ». Aïcha dit alors : « Je lui fais honneur plus qu'à vous et à moi-même à cause des paroles prononcées sur eux par l'envoyé d'Allah (que sur lui soit le salut). Connaissez vous un tel Berbère? » « Assurément » « Or, j'étais un jour assise avec l'envoyé d'Allah, quand ce Berbère vint à nous le visage pâle et les yeux caves. L'envoyé d'Allah le considéra et lui dit : « Que t'est-il arrivé, tu m'as quitté hier le teint animé des couleurs de santé, et maintenant tu as l'air de sortir du tombeau », « O envoyé d'Allah, dit le Berbère, j'ai passé la nuit dans une peine cruelle », « et quelle est cette peine cruelle? ». Le Berbère dit : « Vous m'avez regardé hier avec insistance, j'ai craint que quelque verset d'Allah ne fut descendu sur vous à mon sujet ». Le Prophète lui dit : « En effet je t'ai regardé hier

avec insistance, à cause de Gabriel, (que sur lui soit le salut), Gabriel est venu vers moi et m'a dit : « O Mohamed je te recommande la crainte d'Allah et les Berbères ». Je dis à Gabriel : « Et ces Berbères qui sont-ils? Il répondit : « C'est le peuple auquel appartient cet homme », il te désigna et je te considérais, je dis alors à Gabriel : « Quel sera leur rôle? ». Il me répondit : « Ce peuple vivifiera la religion d'Allah quand elle sera morte, et la renouvellera quand elle sera usée, Gabriel ajouta : « O Mohamed la religion d'Allah est une créature parmi les créatures, sa patrie est le Hidjaz, elle a pris naissance à Médine; née faible, elle se développera et grandira, jusqu'à ce qu'elle soit puissante et glorieuse, puis elle tombera. Or à la tête de la religion du peuple d'Allah tombera dans le Maghreb, et quand un arbre tombe on ne le relève pas en le prenant par le milieu ou par les racines, mais par la tête ».

Nous revenons maintenant aux cinq mortels, porteurs de la science qui furent : Abou El Khottab, Abdellah Ben Es Smah El Mahafri (les Mahafra sont une tribu arabe) Abderrahman ben Rostem, le Persan : Hacim es Sedrati, Ismail ben Derrar el Ghadamsi, Abou Daoud el Quebell Nefoussi.

TRADITION CONCERNANT ABDERRAHMAN BEN ROSTEM BEN BOURHAN BEN KESRA, Roi de Perse (qu'Allah l'agrée).

Abderrahman était né en Irak, son père Rostem avait connaissance du futur gouvernement du Maghreb par la prospérité, il se mit donc en voyage et quitta l'Irak, emmenant avec lui son fils et sa femme. Il allait vers l'ouest. Quand il fut à la Mecque, son heure sonna, et ses jours furent terminés il mourut. Sa femme et son fils Abderrahman se joignirent à des pèlerins du Maghreb, venus à la Mecque, et firent le voyage avec eux. La mère d'Abderrahman épouse alors un homme de Kairouan, et ils voyagèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils atteignissent une ville. Abderrahman ben Rostem, les accompagnait. Quand il eut atteint l'âge de la puberté, qu'il eut lu et fut devenu éloquent, un homme de la doctrine jeta les yeux sur lui, et lui dit : « Jeune homme si tu demandes ce que tu demandes, va interroger Abou Obeida Mouslim ben Abi Krime El Tamini (qu'Allah l'agrée), tu trouveras près de lui ce que tu espères ».

Abderrahman alla donc chez Abou Obeida (il était élève de Djabir ben Zid, Djabir ben Zid dans une des dernières années du gouvernement d'Omar part en l'an 96 de l'Hégire. Il rencontra des hommes que nous avons déjà nommés. Abou Obéida les accueillit, leur demanda quelle était leur condition, et d'où venaient-ils. Ils lui dirent qu'ils étaient du Maghreb, et qu'ils désiraient apprendre la science. Le maître accéda à leur désir, ils demeurèrent chez lui plusieurs années. Or le cheik Abou Obéida cherchait à se cacher, par crainte d'un certain Emir de Bosra. Il fit entrer ses disciples dans une cave à la porte de laquelle il plaça une chaîne. Il remuait la chaîne et les disciples se taisaient. La leçon reprenait quand le passant s'était éloigné. Quand ayant fait dans la science tous les progrès qu'Allah leur accorda, ils voulurent retourner dans leur pays, quand ils furent prêts à partir ils s'adressèrent à Abou Obéida et lui demandèrent conseil; ils lui dirent : « O Cheik, si nous devenons puissants dans le Maghreb et nous trouvons de la force dans nos âmes, choisirons-nous pour commander, un homme parmi nous? Est-ce là votre avis? ». Abou Obéida répondit : « Allez dans votre pays et s'il y a parmi les compagnons de l'œuvre un homme qui soit digne de vous commander, supérieur aux autres par le nombre de ses admirateurs et par sa préparation morale, donnez-lui le commandement. S'il refuse tuez-le? Il désigna Abou El Khottab. ils sortirent, et comme le Cheik se préparait à leur faire des adieux, Ismail, lui adressa trois cents questions, Abou Obéida

lui dit alors : « Tu veux être Kadi, ben Derrar? Il répondit : « Imaginez-vous si je suis éprouvé, pour cette mission j'accepterai ».

IMAMAT D'ABOU EL KHOTTAB ABDALLAH BEN ES-SAMH

Lorsqu'il s'avança avec ses amis de l'Orient vers Trablès selon les dires d'un des compagnons, il s'occupa beaucoup des affaires des musulmans, dans le but de décider qui parmi les vénérables serait chargé de la surveillance. Or, les musulmans se réunirent en assemblée après le meurtre réciproque de Haret et de Abd El Djebar.

Ceci étaient des Ibadites de la tribu des Howars : Ils s'emparèrent de Trablès, après avoir tué le gouverneur Beker Ibn Abd El Caici. Cet officier était allé au devant d'eux pour les inviter à garder la paix, quand ils se jetèrent sur lui et l'assassinèrent... Ils périrent en 148 dans une rencontre avec Abderrahman Ibn Habib ».

Cette réunion fut secrète. Ils y décidèrent l'élection d'un Imam, considérant avec soin et pesant attentivement les mérites de l'homme à qui ils confieraient le gouvernement, si leur puissance prévalait contre leurs ennemis. Le lieu dans lequel ils se réunirent se nommait Siad, à l'ouest de Trablès. Ils feignirent de s'être rassemblés au sujet d'un partage de terre et publièrent qu'ils avaient simplement à régler une concertation entre homme et femme : mais leur désir était de s'occuper de l'Imamat. Ils revinrent se présenter au gouvernement de la ville, et le saluèrent avec tous les signes de la soumission jusqu'à ce que leur résolution commune fut bien prise, touchait l'élection de l'Imam. Ils décidèrent d'obéir à Abou El Khottab (qu'allah l'agrée), ils convinrent tous ensemble d'un rendez-vous pour un jour fixe. Ils devaient se réunir à Siad; chacun d'eux y viendrait avec ses enfants mâles et tous les hommes de sa suite. Ils placèrent des boucliers dans des sacs remplis de paille, et ils établirent un signal avec les vénérables de la doctrine restés dans la ville, et les gens que leurs infirmités empêchaient de sortir afin qu'au moment où eux-mêmes entreraient dans la ville ceux de l'intérieur prirent ostensiblement les armes. Ils leur apprirent secrètement que l'Imam était Abou El Khottab. Quand ils arrivèrent au rendez-vous, ils se joignirent aux principaux berbères Nefoussas et Howaras et autre tribus. Or quand ils étaient partis pour Siad, ils avaient fait sortir avec eux Abou El Khottab et lui dirent : « Viens avec nous, Dieu nous sera favorable et nous bénira dans l'entreprise que nous préparons depuis si longtemps ». Abou El Khottab les accompagna sans savoir ce qu'ils voulaient faire, car il ignorait complètement leurs intentions à son égard; mais quand ils

lui dit alors : « Tu veux être Kadi, ben Derrar? Il répondit : « Imaginez-vous si je suis éprouvé, pour cette mission j'accepterai ».

IMAMAT D'ABOU EL KHOTTAB ABDALLAH BEN ES-SAMH

Lorsqu'il s'avança avec ses amis de l'Orient vers Trablès selon les dires d'un des compagnons, il s'occupa beaucoup des affaires des musulmans, dans le but de décider qui parmi les vénérables serait chargé de la surveillance. Or, les musulmans se réunirent en assemblée après le meurtre réciproque de Haret et de Abd El Djébar.

Ceci étaient des Ibadites de la tribu des Howars : Ils s'emparèrent de Trablès, après avoir tué le gouverneur Beker Ibn Abd El Caici. Cet officier était allé au devant d'eux pour les inviter à garder la paix, quand ils se jetèrent sur lui et l'assassinèrent... Ils périrent en 148 dans une rencontre avec Abderrahman Ibn Habib ».

Cette réunion fut secrète. Ils y décidèrent l'élection d'un Imam, considérant avec soin et pesant attentivement les mérites de l'homme à qui ils confieraient le gouvernement, si leur puissance prévalait contre leurs ennemis. Le lieu dans lequel ils se réunirent se nommait Siad, à l'ouest de Trablès. Ils feignirent de s'être rassemblés au sujet d'un partage de terre et publièrent qu'ils avaient simplement à régler une concertation entre homme et femme : mais leur désir était de s'occuper de l'Imamat. Ils revinrent se présenter au gouvernement de la ville, et le saluèrent avec tous les signes de la soumission jusqu'à ce que leur résolution commune fut bien prise, touchait l'élection de l'Imam. Ils décidèrent d'obéir à Abou El Khottab (qu'allah l'agrée), ils convinrent tous ensemble d'un rendez-vous pour un jour fixe. Ils devaient se réunir à Siad; chacun d'eux y viendrait avec ses enfants mâles et tous les hommes de sa suite. Ils placèrent des boucliers dans des sacs remplis de paille, et ils établirent un signal avec les vénérables de la doctrine restés dans la ville, et les gens que leurs infirmités empêchaient de sortir afin qu'au moment où eux-mêmes entreraient dans la ville ceux de l'intérieur prirent ostensiblement les armes. Ils leur apprirent secrètement que l'Imam était Abou El Khottab. Quand ils arrivèrent au rendez-vous, ils se joignirent aux principaux berbères Nefoussas et Howaras et autre tribus. Or quand ils étaient partis pour Siad, ils avaient fait sortir avec eux Abou El Khottab et lui dirent : « Viens avec nous, Dieu nous sera favorable et nous bénira dans l'entreprise que nous préparons depuis si longtemps ». Abou El Khottab les accompagna sans savoir ce qu'ils voulaient faire, car il ignorait complètement leurs intentions à son égard; mais quand ils

lui dit alors : « Tu veux être Kadi, ben Derrar? Il répondit : « Imaginez-vous si je suis éprouvé, pour cette mission j'accepterai ».

IMAMAT D'ABOU EL KHOTTAB ABDALLAH BEN ES-SAMH

Lorsqu'il s'avança avec ses amis de l'Orient vers Trablès selon les dires d'un des compagnons, il s'occupa beaucoup des affaires des musulmans, dans le but de décider qui parmi les vénérables serait chargé de la surveillance. Or, les musulmans se réunirent en assemblée après le meurtre réciproque de Haret et de Abd El Djebar.

Ceci étaient des Ibadites de la tribu des Howars : Ils s'emparèrent de Trablès, après avoir tué le gouverneur Beker Ibn Abd El Caici. Cet officier était allé au devant d'eux pour les inviter à garder la paix, quand ils se jetèrent sur lui et l'assassinèrent... Ils périrent en 148 dans une rencontre avec Abderrahman Ibn Habib ».

Cette réunion fut secrète. Ils y décidèrent l'élection d'un Imam, considérant avec soin et pesant attentivement les mérites de l'homme à qui ils confieraient le gouvernement, si leur puissance prévalait contre leurs ennemis. Le lieu dans lequel ils se réunirent se nommait Siad, à l'ouest de Trablès. Ils feignirent de s'être rassemblés au sujet d'un partage de terre et publièrent qu'ils avaient simplement à régler une concertation entre homme et femme : mais leur désir était de s'occuper de l'Imamat. Ils revinrent se présenter au gouvernement de la ville, et le saluèrent avec tous les signes de la soumission jusqu'à ce que leur résolution commune fut bien prise, touchait l'élection de l'Imam. Ils décidèrent d'obéir à Abou El Khottab (qu'allah l'agrée), ils convinrent tous ensemble d'un rendez-vous pour un jour fixe. Ils devaient se réunir à Siad; chacun d'eux y viendrait avec ses enfants mâles et tous les hommes de sa suite. Ils placèrent des boucliers dans des sacs remplis de paille, et ils établirent un signal avec les vénérables de la doctrine restés dans la ville, et les gens que leurs infirmités empêchaient de sortir afin qu'au moment où eux-mêmes entreraient dans la ville ceux de l'intérieur prirent ostensiblement les armes. Ils leur apprirent secrètement que l'Imam était Abou El Khottab. Quand ils arrivèrent au rendez-vous, ils se joignirent aux principaux berbères Nefoussas et Howaras et autre tribus. Or quand ils étaient partis pour Siad, ils avaient fait sortir avec eux Abou El Khottab et lui dirent : « Viens avec nous, Dieu nous sera favorable et nous bénira dans l'entreprise que nous préparons depuis si longtemps ». Abou El Khottab les accompagna sans savoir ce qu'ils voulaient faire, car il ignorait complètement leurs intentions à son égard; mais quand ils

furent arrivés à Siad, leur ordonnance éleva la voix et dit : « Ne sommes-nous pas tous d'accord sur ce que vous savez? ». Ils dirent : « Oui ».

Une petite troupe se sépara de la foule et tint conseil; puis ils revinrent et dirent à Abou El Khottab : « Etend la main pour que serment te sois prêté à condition que tu nous gouvernes par le livre d'Allah, la Sounna du Prophète Mohamed (que le salut soit sur lui), et les exemples des saints serviteurs d'Allah ». Abou El Khottab leur dit :

« Vous m'aviez laissé ignorer votre dessein, et ce n'est pas pour cela que je suis venu vers vous ». Ils répondirent : « Il faut que tu prennes en mains les affaires des musulmans ». Quand il vit que leur résolution était immuable, il dit : « Je n'accepterai d'être votre Imam qu'à une condition ». « Nous l'acceptons », répondirent-ils « quel qu'il soit et nous nous y conformerons ». Il dit : « Ma condition est que vous ne parliez jamais sous les armes de Haret et Abd El Djébar ». Il craignait que ce ne fut une cause de discorde et de division parmi les musulmans. La question de Haret et de Abd El Djébar avait produit des divisions et des discordes parmi les musulmans d'Orient. La discorde à ce sujet était encore plus grande parmi ceux d'Occident. Aussi Abou Obeida Mouslim et Abou Mouloud Hadjeb (qu'Allah leur fasse miséricorde) avaient ordonné tous deux à la communauté de s'abstenir de les nommer. Abou Obéida surtout désirait mettre fin à la discorde en supprimant définitivement ce sujet de querelles. Les compagnons réunis à Siad lui répondirent : « Nous t'obéirons en cela et nous te prêterons serment, à condition que tu observes la justice d'Allah, telle que prescrit le livre et la Sounna, et que tu suives l'exemple des Imams dirigés ». Abou El Khottab, en faisant cette promesse se conduisit comme un véritable remplaçant, Khalife élu du Prophète.

On dit que Abou El Khottab (qu'Allah lui fasse miséricorde) passa par la ville de Gabès, et en pressa les habitants jusqu'à ce qu'ils fussent réduits. Ils firent leur soumission, et il leur donna un gouverneur. Quand il fut devant Kairouan, il poussa le siège avec la dernière vigueur. Un jour Hacim es Sedrati tomba malade; c'était un des plus vaillants soldats de l'armée; et il était un des adversaires les plus redoutables des gens de Kairouan. Ces derniers apprirent qu'il était malade et désirait des concombres, après avoir empoisonné un de ces fruits, et ordonné de ne le vendre qu'à Hacim es Sedrati. Le marchand partit avec ses

concombres et arriva dans le camp; on acheta le concombre empoisonné pour Hacim, il le mangea : le poison agi rapidement sur lui, et il mourut. Ainsi périt Hacim Es Sedrati (ce Hacim, un des cinq qui portèrent la doctrine d'Abdallah ben Ibad dans le Maghreb, appartenait à la tribu berbère des Sedratas nommé en berbère Isedraten. Près de Oardjlène.

Cette perfidie des gens de Kairouan et la mort de Hacim furent une nouvelle terrible pour Abou El Khottab. Il dit à ses compagnons : « Certes ils ont été perfides envers nous et nous ont trompés ; mais nous leur rendrons ruse pour ruse ». Il ordonna donc aux soldats de prendre leurs armes et d'abandonner leurs huttes, puis de sortir pendant la nuit et de marcher comme des gens qui battent en retraite. Le matin, le camp d'Abou el Khottab se trouve vide. Les gens de Kairouan virent que ces gens étaient partis pendant la nuit, ils dirent : « Les berbères battent en retraite ». Ils se mirent à leur poursuite à l'instant. Abou El Khottab continua à marcher avec son armée jusqu'à l'Oued de la banlieue de Reggada, et fit cacher les hommes et les chevaux dans un pli de terrain; les gens de Kairouan les cherchèrent, mais quand ils les atteignirent, ils les trouvèrent prêt au combat. Abou El Khottab et les siens firent volte face, les culbutèrent et les poussèrent vivement jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la ville avec eux. C'est ainsi qu'Abou el Khottab s'empara de Kairouan, et cet événement eut lieu en l'an 141. Il nomma Abderrahman ben Rostem gouverneur de la ville.

Pendant le siège, Abou el Khottab avait défendu à ses compagnons de détruire les maisons des habitants. On dit qu'un jour, un des anciens de Kairouan envoya son fils jeter un coup d'œil sur son champ qui était près du camp d'Abou el Khottab. Il lui dit : « Pars mon fils va voir s'il reste encore quelque chose de notre moisson ». Le jeune homme sortit, et alla voir le champ qu'il le trouva en bon état : on n'y avait pas touché. Il revient vers son père, rapportant ce qu'il avait vu, et le peuple de Kairouan s'étonna de la justice d'Abou el Khottab, de l'excellence de sa conduite, et de l'obéissance de ses compagnons aux ordres équitables qui leur connaît. On dit que deux femmes sortirent de la ville et allèrent jusqu'à l'endroit où Allah avait fait fuir les gens de Kairouan devant Abou El Khottab. Une d'elles considéra les morts sur le champ de bataille, enveloppés dans leurs vêtements, comme s'ils dormaient dit : « O ma sœur voyez, on dirait qu'ils dorment ». Ce lieu se nomma dès lors Reggada.

Abd El Khottab ordonna aux gens de la ville de sortir et d'aller enterrer leurs morts. Lui-même visita le champ de bataille et trouva qu'il manquait un vêtement à un cadavre. Il fit proclamer par son ordonnance que le soldat qui avait dérobé quelque chose aux morts devait le rendre, mais il désespéra bientôt de le trouver et il pria Allah de le découvrir aux yeux de tous. En conséquence il ordonna à ses compagnons de monter à cheval et de courir devant lui. Parmi eux était Djemil Es Sedrati. Ils concourent; la sangle de Djemil se rompa, tomba et on vit alors paraître une étoffe brillante qu'il avait caché sous sa selle. L'Imam le fit arrêter et le punit en disant : « Vous volez donc du bien volé ».

Abou El Khottab retourna dans la ville de Trablès après avoir confié le gouvernement de Kairouan et des villes environnantes à Abderrahman ben Rostem. Ce dernier donna le commandement des Koutamas à un homme de leur tribu nommé Aquriba.

L'homme punit par le vol du vêtement partit pour l'Orient, plein de colère contre Abou El Khottab, et se dirigea vers Bagdad, résidence d'Abou Djafer el Mansour. Quand il y fut arrivé, il demeura à la porte du Khalife une année entière en attendant l'ordre, soit d'entrer, soit de s'éloigner. A la fin de l'année, Abou Djafer donna l'ordre de l'introduire, et ils eurent un entretien particulier. Le Khalife lui demanda ce qu'il désirait. Il répondit : « Je désire que tu envoies des soldats avec moi dans le Maghreb ». Abou Djafer y consentit et envoya une expédition dans le Maghreb sous les ordres de Mohamed Ben El Achat El Khozai.

Un des compagnons dit que cette armée comprenait cinquante mille hommes. Le Khalife en confia une partie à un officier d'un grade supérieur à celui d'El Achat et sous ses ordres. El Achat partit d'Orient se dirigeant vers le Maghreb. Mais dès qu'il sortit du Caire, il envoya des espions vers l'armée d'Abou el Khottab et Abou el Khottab de son côté lui envoya les siens. Ces espions avertissaient les deux armées de leurs mouvements quand les espions d'El Achat revinrent de l'armée d'Abou el Khottab, El Achat les interrogea. Ils répondirent : « Désirez-vous une réponse générale ou détaillée ? ».

— « Une réponse générale », dit-il.

— Ils lui dirent :

« Les hommes que nous avons vus sont des Talebs pendant la nuit et des lions pendant le jour. Ils vous attendent comme le malade attend le médecin : s'il vole, ils coupent la main, leurs

chevaux sont leur propriété personnelle, leur nourriture est gagnée par leurs mains ».

Quand ils eurent ainsi décrit les mœurs d'Abou El Khottab et de ses compagnons, ben El Achat proposa à l'officier placé sous ses ordres de retourner, mais celui-ci refusa. Il craignit un éclat, et imagina la ruse suivante : il alla trouver un des soldats, le fit déguiser en voyageur, et lui donna une lettre, en le chargeant de la lui rapporter de la part d'Abou Djafer. Ensuite il commanda la marche en avant. Pendant qu'il avançait, son messager s'éloignait, puis fut de retour la nuit. Le lendemain matin, l'homme se présenta, arrivant d'Orient de la part d'Abou Djafer; les soldats accoururent de tous côtés. Mohamed Ben El Achat alla vers lui, prit la lettre et la lut. Il ordonna immédiatement à l'armée de retourner. Les soldats pensèrent que cette lettre contenait des ordres d'Abou Djafer, et que le Khalife disait à peu près : « Il est survenu chez nous un événement grave, beaucoup plus important pour nous que votre expédition du Maghreb ». Ben El Achat revient donc, mais son collègue maudissait ce retour. Le voyant dans cette disposition, Ben el Achat lui dépêcha un homme chargé de le tuer pendant la nuit. L'armée pense que cette mort avait été ordonnée par le Khalife. Il fut ainsi le seul commandant de son armée. Ben El Achat allait à petite journée et rapprochait ses étapes. Les espions continuaient à renseigner les deux parties. Il se mettait en marche à la pointe du jour, s'arrêtait à midi, et continuait le lendemain matin. Les espions d'Abou El Khottab, chaque fois qu'El Achat reprenait sa marche, revenaient vers lui, accompagnés d'un certain nombre de soldats de ben el Achat. Quand Abou El Khottab les interrogea, ils lui apprirent que son ennemi battait décidément en retraite. Il y avait alors autour du chef berbère, environ 70.000 hommes.

Ces gens insistèrent pour retourner de leur côté dans leur pays et dans leurs demeures. Abou El Khottab leur dit : « Les arabes sont perfides et rusés. Ne vous séparez de votre chef avant que vous sachiez que leur armée soit rentrée chez elle ».

Mais la multitude triompha de sa résistance. Il leur permit de se retirer, et chacun d'eux partit en effet pour son pays et pour sa demeure, abandonnant Abou El Khottab. Or les espions de ben el Achat qui étaient dans l'armée d'Abou el Khottab, se hâtèrent d'avertir leur maître dès que les Berbères se furent dispersés. Ce dernier revint vivement sur ses pas, étape par étape.

Abd El Khottab ordonna aux gens de la ville de sortir et d'aller enterrer leurs morts. Lui-même visita le champ de bataille et trouva qu'il manquait un vêtement à un cadavre. Il fit proclamer par son ordonnance que le soldat qui avait dérobé quelque chose aux morts devait le rendre, mais il désespéra bientôt de le trouver et il pria Allah de le découvrir aux yeux de tous. En conséquence il ordonna à ses compagnons de monter à cheval et de courir devant lui. Parmi eux était Djemil Es Sedrati. Ils concourent; la sangle de Djemil se rompa, tomba et on vit alors paraître une étoffe brillante qu'il avait caché sous sa selle. L'Imam le fit arrêter et le punit en disant : « Vous volez donc du bien volé ».

Abou El Khottab retourna dans la ville de Trablès après avoir confié le gouvernement de Kairouan et des villes environnantes à Abderrahman ben Rostem. Ce dernier donna le commandement des Koutamas à un homme de leur tribu nommé Aquriba.

L'homme punit par le vol du vêtement partit pour l'Orient, plein de colère contre Abou El Khottab, et se dirigea vers Bagdad, résidence d'Abou Djafar el Mansour. Quand il y fut arrivé, il demeura à la porte du Khalife une année entière en attendant l'ordre, soit d'entrer, soit de s'éloigner. A la fin de l'année, Abou Djafar donna l'ordre de l'introduire, et ils eurent un entretien particulier. Le Khalife lui demanda ce qu'il désirait. Il répondit : « Je désire que tu envoies des soldats avec moi dans le Maghreb ». Abou Djafar y consentit et envoya une expédition dans le Maghreb sous les ordres de Mohamed Ben El Achat El Khozai.

Un des compagnons dit que cette armée comprenait cinquante mille hommes. Le Khalife en confia une partie à un officier d'un grade supérieur à celui d'El Achat et sous ses ordres. El Achat partit d'Orient se dirigeant vers le Maghreb. Mais dès qu'il sortit du Caire, il envoya des espions vers l'armée d'Abou el Khottab et Abou el Khottab de son côté lui envoya les siens. Ces espions avertissaient les deux armées de leurs mouvements quand les espions d'El Achat revinrent de l'armée d'Abou el Khottab, El Achat les interrogea. Ils répondirent : « Désirez-vous une réponse générale ou détaillée ? ».

— « Une réponse générale », dit-il.

— Ils lui dirent :

« Les hommes que nous avons vus sont des Talebs pendant la nuit et des lions pendant le jour. Ils vous attendent comme le malade attend le médecin : s'il vole, ils coupent la main, leurs

chevaux sont leur propriété personnelle, leurs nourriture est gagnée par leurs mains ».

Quand ils eurent ainsi décrit les mœurs d'Abou El Khottab et de ses compagnons, ben El Achat proposa à l'officier placé sous ses ordres de retourner, mais celui-ci refusa. Il craignit un éclat, et imagina la ruse suivante : il alla trouver un des soldats, le fit déguiser en voyageur, et lui donna une lettre, en le chargeant de la lui rapporter de la part d'Abou Djafar. Ensuite il commanda la marche en avant. Pendant qu'il avançait, son message s'éloignait, puis fut de retour la nuit. Le lendemain matin, l'homme se présenta, arrivant d'Orient de la part d'Abou Djafar; les soldats accoururent de tous côtés. Mohamed Ben El Achat alla vers lui, prit la lettre et la lut. Il ordonna immédiatement à l'armée de retourner. Les soldats pensèrent que cette lettre contenait des ordres d'Abou Djafar, et que le Khalife disait à peu près : « Il est survenu chez nous un événement grave, beaucoup plus important pour nous que votre expédition du Maghreb ». Ben El Achat revient donc, mais son collègue maudissait ce retour. Le voyant dans cette disposition, Ben el Achat lui dépêcha un homme chargé de le tuer pendant la nuit. L'armée pense que cette mort avait été ordonnée par le Khalife. Il fut ainsi le seul commandant de son armée. Ben El Achat allait à petite journée et rapprochait ses étapes. Les espions continuaient à renseigner les deux parties. Il se mettait en marche à la pointe du jour, s'arrêtait à midi, et continuait le lendemain matin. Les espions d'Abou El Khottab, chaque fois qu'El Achat reprenait sa marche, revenaient vers lui, accompagnés d'un certain nombre de soldats de ben el Achat. Quand Abou El Khottab les interrogea, ils lui apprirent que son ennemi battait décidément en retraite. Il y avait alors autour du chef berbère, environ 70.000 hommes.

Ces gens insistèrent pour retourner de leur côté dans leur pays et dans leurs demeures. Abou El Khottab leur dit : « Les arabes sont perfides et rusés. Ne vous séparez de votre chef avant que vous sachiez que leur armée soit rentrée chez elle ».

Mais la multitude triompha de sa résistance. Il leur permit de se retirer, et chacun d'eux partit en effet pour son pays et pour sa demeure, abandonnant Abou El Khottab. Or les espions de ben el Achat qui étaient dans l'armée d'Abou el Khottab, se hâtèrent d'avertir leur maître dès que les Berbères se furent dispersés. Ce dernier revint vivement sur ses pas, étape par étape.

Abou El Khottab ne l'apprit que lorsque l'armée du Khallfe était déjà aux environs de Trablès, où lui, se trouvait.

Il dit alors à ses compagnons: « Voici les ennemis qui pénètrent dans mon foyer. Il m'est impossible de demeurer, il faut que je les écarte de mes sujets. Ne vous avais-je pas dit qu'ils sont perfides, rusés, trompeurs? ». Il envoya de tous côtés des messages à ses gouverneurs dans les villes voisines pour les presser de prendre les armes et de rassembler leurs troupes, surtout à Abderrahman ben Rostem, qui gouvernait Kairouan.

Ensuite il ordonna à ses compagnons de sortir. Quelques uns d'entre eux lui conseillèrent d'attendre des renforts de ses gouverneurs et de ses sujets, mais il refusa disant: « je ne puis rester ici pendant qu'ils envahissent mon foyer, je dois défendre mes sujets contre ce désastre, ou aller à Dieu ».

Il sorti ensuite avec ses compagnons qui se trouvaient présents : les Nefoussas, les Howaras, les Smichas qui habitaient près de la ville. Puis ils marchaient ensemble contre Mohamed Ben El Achat El Khozai. Ils le rencontrèrent à Taourgha, à huit jours de marche de Trablès, comme il est dit mais Allah sait la vérité.

MORT D'ABOU EL KHOTTAB ET DE SES COMPAGNONS

Plusieurs de ses compagnons ont dit qu'Abdou El Khottab, quand il apprit que ben El achat s'approchait de lui, sortit avec ce qu'il avait de Neffoussas, de Howars, de Souichas, et se mit en marche. Il trouva Ben El Achat, mais ce dernier l'avait devancé à la rivière, et avait établi son camp au bord de l'eau. Or, ben El Achat dit à ses compagnons : « Si Abou El Khottab et ses gens campent, se reposent, et abreuvent leurs chevaux, vous ne pourrez rien contre eux. Dans le cas contraire, vous avez bon espoir de les vaincre ». Le combat s'engagea immédiatement dans un lieu nommé Taourgha, situé dit-on, à huit jours de marche de Trablès. Quand Abou El Khottab les atteignit, toute son armée désirait vivement les rejoindre, les combattre vaillamment dans la voie d'Allah. Elle était fortement excitée. Abou El Khottab avait peu de monde: l'armée de ben El Achat était nombreuse. On en vint aux mains, et des deux côtés les lignes d'hommes tombaient comme des pans de murs. Abou El Khottab ne cessa de combattre, mais malgré le petit nombre de musulmans qui l'entouraient, jusqu'à ce qu'il fut tué pour la gloire d'Allah. Quatre mille hommes, suivant certains rapports, douze mille, suivant d'autres, périrent avec lui; bien peu de ces soldats parvinrent à s'enfuir. Ses sujets en apprenant sa mort, se retirèrent dans la montagne et se retranchèrent dans les lieux fortifiés et dans de hautes guelaas. On rapporte que Abderrahman ben Rostem ayant reçu la nouvelle de la mort d'Abou El Khottab et de ses compagnons, hâta sa marche. La nouvelle lui fut confirmée quand il arriva dans la ville de Gabès. Alors ses soldats se dispersèrent, et lui-même partit en cachette pour la ville de Kairouan. Quand Abderrahman ibn Habib après que Abou El Khottab et les musulmans qui le suivaient avaient été tués et que ses soldats étaient dispersés, il chercha à rencontrer Abderrahman Ben Rostem dans la ville de Kairouan; mais il ne pût le trouver d'aucune façon. Cependant, il ne cessait de demander de ses nouvelles et de faire suivre ses traces, dans l'espoir de l'atteindre. Or, un homme de la ville d'Abderrahman ben Rostem, alla trouver Abderrahman ibn Habib et intercèda près de lui. Il lui dit : « OH! Emir j'ai à t'adresser une prière ». Ibn Habib répondit: « Je t'accorde tout ce que tu désires excepté Abderrahman ben Rostem » « C'est pour lui que je venais ». El Habib abandonna la poursuite d'Abderrahman ben Rostem. On rapporte que Abderrahman ben Rostem avait eu un mot sévère à l'endroit d'Abderrahman ibn Habib. Un jour, comme on songeait à investir Ibn Habib. de quelque charge, Ben Rostem dit : « Musulmans, gardez-vous

de donner cette charge à Ibn Habib car cet homme est un démon sous les traits d'un homme ». Ibn Habib en avait conçu de la haine, c'est pourquoi après la dispersion des troupes d'Abou El Khottab et d'Abderrahman ben Rostem s'était mis à la recherche de ce dernier, jusqu'au jour où l'homme de Kairouan le décida au pardon.

Abderrahman ben Rostem sortit de Kairouan avec son fils Abd el Ouahab et un de leurs esclaves. Ils allaient vers le Maghreb, craignant sans cesse d'être découverts, et ils n'avaient qu'un cheval. Ce cheval mourut sur la route; ils l'enterrèrent, craignant qu'on ne connût leurs traces, et que les poursuivants redoublent d'efforts pour les atteindre après avoir constaté que leur cheval était mort. Ce lieu se nomme dès lors « Le tombeau du cheval ». Or Abderrahman déjà vieux s'affaiblissait, et son esclave et son fils le portaient tour à tour. Un jour que l'esclave portait Abderrahman Abd el Ouahab lui dit : « Si les ennemis viennent ne le dépose pas par terre tant que leur nombre ne dépassera pas cinq cents ou à peu près ». L'esclave se fatiguait. Abd el Ouahab porta son père. Alors l'esclave lui dit les mêmes paroles. Ils arrivèrent enfin près de Souf-ed-Djej (on nomme ainsi une montagne presque inaccessible) Abd el Ouahab se dirigea de ce côté, s'y établit, et s'y fortifia.

Abou el Rabia Souliman Ben Tekfel rapporte d'après un autre témoignage, que soixante dix cheiks des Ibadites arrivés de Trablès vinrent rejoindre Abderrahman ben Rostem à Souf-ed-Djej. A ces nouvelles, ben El Achat réunit des troupes, et se hâta de chercher à l'atteindre en ce lieu. Il y arrive et bloqua Abderrahman et ses compagnons. Il recommanda la plus grande surveillance pour Abderrahman et les musulmans qu'ils commandait ne s'échappassent point pendant la nuit, mais par la longueur du siège ses troupes tombèrent malade et diminuèrent rapidement, il fallut se retirer Ben el Achat dit alors : « Ces gens là sont dans la montagne fortifiée qu'on appelle « Souf ed Djej », signifiant qu'on ne pouvait pénétrer en ce lieu que par la force ». Quelques uns lui conseillèrent de bloquer les assiégés, d'autres de s'éloigner. Il prit ce dernier parti, et regagna la ville de Kairouan, désespérant de pénétrer dans la retraite imprenable de Abderrahman ben Rostem

LIEUTENANCE DE ABOU HATEM

On rapporte que Abou Hatem Yacoub ben Lebib El Melzouzi gouverna la ville de Trablès au mois de Radjeb de l'an 154, il y demeura quatre ans. Son gouvernement était un gouvernement fort. Il n'avait en vue que la justice, il envoyait toutes les aumones qu'il pouvait recueillir à Abderrahman ben Rostem avant d'être élevé à la lieutenance et au commandement visible voici l'origine de cette lieutenance.

Les musulmans qui avaient survécus aux combats de Abou El Khottab, s'étaient réunis aux environs de Trablès. Ils reprirent quelque force, leur nombre s'accrût. Alors ils feignirent d'avoir à se rassembler au sujet des affaires d'une musulmane maltraitée par son mari. En réalité ils désiraient attaquer les milices de Trablès et le gouverneur de Abou Djafer, comme avaient fait les compagnons de Abou El Khottab une première fois avant de constituer l'Imamat. Or, le gouverneur apprit leur réunion. Il envoya vers eux cinq cents cavaliers commandés par un officier. Quand cette troupe atteignit les Ibadites, l'officier leur dit : « Reconnaissez-vous l'Emir des croyants ». Ils répondirent : « Nous reconnaissons l'Emir des croyants ». Ils songeaient intérieurement à Abou el Khottab (qu'Allah l'agrée) et l'officier comprenait Abou Djafer. Les cavaliers revinrent près du commandant de la milice dans la ville de Trablès et lui annoncèrent que ces gens là reconnaissaient l'autorité de l'Emir des croyants mais cela ne lui suffit pas. Cependant, les plus considérables des musulmans se réunissaient pendant la nuit, et veillaient à constituer la lieutenance en faveur de Abou Hatem. Son gouvernement devait être fort. Cette lieutenance fut en effet constituée, et le lendemain, ils virent venir vers eux le commandant des milices en personne avec un grand nombre de cavaliers. Quand il les eut joints, il leur dit : « Reconnaissez-vous l'autorité de l'Emir des croyants? Ils répondirent : « Nous reconnaissons l'Emir des croyants ». Il leur dit : « Reconnaissez-vous l'Emir des croyants Abou Djafer? Ils répondirent : « Qu'Allah te maudisse et maudisse avec toi Abou Kafir ».

Le commandant des milices commença l'attaque, et l'affaire fut très vive, mais Abou Hatem les repoussa à la tête de ses musulmans et des Berbères qui avaient pour la plupart accompagné Abou el Khottab. Il entra à leur suite dans la ville de Trablès et fit un grand massacre.

C'est ainsi qu'Allah fit fuir les ennemis par les mains d'Abou Hatem. Or, dans la foule des Berbères qui le suivaient il en

de donner cette charge à Ibn Habib car cet homme est un démon sous les traits d'un homme ». Ibn Habib en avait conçu de la haine, c'est pourquoi après la dispersion des troupes d'Abou El Khottab et d'Abderrahman ben Rostem s'était mis à la recherche de ce dernier, jusqu'au jour où l'homme de Kairouan le décida au pardon.

Abderrahman ben Rostem sortit de Kairouan avec son fils Abd el Ouahab et un de leurs esclaves. Ils allaient vers le Maghreb, craignant sans cesse d'être découverts, et ils n'avaient qu'un cheval. Ce cheval mourut sur la route; ils l'enterrèrent, craignant qu'on ne connût leurs traces, et que les poursuivants redoublent d'efforts pour les atteindre après avoir constaté que leur cheval était mort. Ce lieu se nomme dès lors « Le tombeau du cheval » Or Abderrahman déjà vieux s'affaiblissait, et son esclave et son fils le portaient tour à tour. Un jour que l'esclave portait Abderrahman Abd el Ouahab lui dit : « Si les ennemis viennent ne le dépose pas par terre tant que leur nombre ne dépassera pas cinq cents ou à peu près ». L'esclave se fatiguait. Abd el Ouahab porta son père. Alors l'esclave lui dit les mêmes paroles. Ils arrivèrent enfin près de Souf-ed-Djej (on nomme ainsi une montagne presque inaccessible) Abd el Ouahab se dirigea de ce côté, s'y établit, et s'y fortifia.

Abou el Rabia Souliman Ben Tekfel rapporte d'après un autre témoignage, que soixante dix cheiks des Ibadites arrivés de Trablès vinrent rejoindre Abderrahman ben Rostem à Souf-ed-Djej. A ces nouvelles, ben El Achat réunit des troupes, et se hâta de chercher à l'atteindre en ce lieu. Il y arrive et bloqua Abderrahman et ses compagnons. Il recommanda la plus grande surveillance pour Abderrahman et les musulmans qu'ils commandait ne s'échappassent point pendant la nuit, mais par la longueur du siège ses troupes tombèrent malade et diminuèrent rapidement, il fallut se retirer Ben el Achat dit alors : « Ces gens là sont dans la montagne fortifiée qu'on appelle « Souf ed Djej », signifiant qu'on ne pouvait pénétrer en ce lieu que par la force ». Quelques uns lui conseillèrent de bloquer les assiégés, d'autres de s'éloigner. Il prit ce dernier parti, et regagna la ville de Kairouan, désespérant de pénétrer dans la retraite imprenable de Abderrahman ben Rostem

LIEUTENANCE DE ABOU HATEM

On rapporte que Abou Hatem Yacoub ben Lebib El Melzouzi gouverna la ville de Trablès au mois de Radjeb de l'an 154, il y demeura quatre ans. Son gouvernement était un gouvernement fort. Il n'avait en vue que la justice, il envoyait toutes les aumones qu'il pouvait recueillir à Abderrahman ben Rostem avant d'être élevé à la lieutenance et au commandement visible voici l'origine de cette lieutenance.

Les musulmans qui avaient survécus aux combats de Abou El Khottab, s'étaient réunis aux environs de Trablès. Ils reprirent quelque force, leur nombre s'accrût. Alors ils feignirent d'avoir à se rassembler au sujet des affaires d'une musulmane maltraitée par son mari. En réalité ils désiraient attaquer les milices de Trablès et le gouverneur de Abou Djafer, comme avaient fait les compagnons de Abou El Khottab une première fois avant de constituer l'Imamat. Or, le gouverneur apprit leur réunion. Il envoya vers eux cinq cents cavaliers commandés par un officier. Quand cette troupe atteignit les Ibadites, l'officier leur dit : « Reconnaissez-vous l'Emir des croyants ». Ils répondirent : « Nous reconnaissons l'Emir des croyants ». Ils songeaient intérieurement à Abou el Khottab (qu'Allah l'agrée) et l'officier comprenait Abou Djafer. Les cavaliers revinrent près du commandant de la milice dans la ville de Trablès et lui annoncèrent que ces gens là reconnaissaient l'autorité de l'Emir des croyants mais cela ne lui suffit pas. Cependant, les plus considérables des musulmans se réunissaient pendant la nuit, et veillaient à constituer la lieutenance en faveur de Abou Hatem. Son gouvernement devait être fort. Cette lieutenance fut en effet constituée, et le lendemain, ils virent venir vers eux le commandant des milices en personne avec un grand nombre de cavaliers. Quand il les eut joints, il leur dit : « Reconnaissez-vous l'autorité de l'Emir des croyants? Ils répondirent : « Nous reconnaissons l'Emir des croyants ». Il leur dit : « Reconnaissez-vous l'Emir des croyants Abou Djafer? Ils répondirent : « Qu'Allah te maudisse et maudisse avec toi Abou Kafir ».

Le commandant des milices commença l'attaque, et l'affaire fut très vive, mais Abou Hatem les repoussa à la tête de ses musulmans et des Berbères qui avaient pour la plupart accompagné Abou el Khottab. Il entra à leur suite dans la ville de Trablès et fit un grand massacre.

C'est ainsi qu'Allah fit fuir les ennemis par les mains d'Abou Hatem. Or, dans la foule des Berbères qui le suivaient il en

était dont les regards n'étaient pas tournés vers la religion pure; ils ne faisaient qu'obéir aux ordres des musulmans et à leurs commandements. Ils allaient sur le champ de bataille et dépouillaient les morts de leurs vêtements. Abou Hatem en fut grandement irrité pour l'honneur de la religion, et leur dit : « Les musulmans ne doivent pas, quand Allah leur accorde la victoire sur des gens qui professent l'unité, poursuivre les fuyards, achever les blessés, dépouiller les morts mais ils doivent dire à leurs ennemis, quand ils fuient : « Revenez vers vos morts, enterrez-les, et prenez leurs vêtements ». Maintenant si vous ne rendez pas les objets que vous avez pris, je me démetts de votre gouvernement, j'abandonne votre lieutenance, je vous la rejette. Quand ils eurent entendu ces paroles, ils obéirent et rendirent le bien des morts. Abou Hatem (qu'Allah l'agrée) entra donc dans la ville de Trablès avec la troupe qu'il poursuivait. Il y resta ce qui plut à Allah. Ensuite il en sortit, et se dirigea vers Ifrikia

On rapporte qu'une armée sortit de l'Ifrikia et marcha sur Abou Hatem il alla au devant d'elle et la combattit. Allah lui donna la victoire. Il se montra clément envers les vaincus, empêcha de poursuivre les fuyards, d'achever les blessés et de dépouiller les morts. Il courut pour cela au devant de ces gens et leur interdit de telles violences. Quand il fut arrivé devant la ville de Kairouan, il l'assiégea et la contraignit par un long blocage. Aussi les habitants vinrent lui faire leur soumission et lui jurèrent fidélité, excepté l'entourage de ben El Achat qui se fortifia dans la maison de commandement. Il exila le reste de ben el Achat et leur donna une guerba d'eau et du pain. Un des compagnons a rapporté que le Sédrati puni pour vol qui était venu avec les soldats envoyé d'Orient par Abou Djafar, se repentit du mal qu'il avait fait à ses frères et aux plus vénérables de sa doctrine, ayant amené chez eux les ennemis. Il alla donc se joindre au reste des prisonniers comme s'il voulait aller en Orient, et ils crurent en effet qu'il proposait de les ramener dans leurs demeures mais il les égara, et leur fit prendre un chemin sans eau ils périrent tous jusqu'au dernier.

Abou Hatem dû combattre avec ses compagnons les partisans du Khalife. Venant du Caire, il trouva la mort avec beaucoup de ses compagnons.

On dit que le lieu où ils périrent se couvrit de lumière pendant la nuit. Tous les jeudis, on voyait de loin cette lumière s'éteindre, croître et monter en l'air

IMAMAT ABDERRHMAN BEN ROSTEM

Après la mort d'Abou el Khottab, Abderrahman ben Rostem se hâta d'évacuer Kairouan, et d'amener ses fils et les gens de sa maison chez les berbères ibadites du Maghreb central. Arrivé au milieu des anciens amis et confédérés, les Lemaias, il les rallia autour de lui, et, s'en était fait proclamer Khalife, il résolut de fonder une ville qui lui servit de siège de gouvernement, les Lemaias, branche de la famille de Faten Ibn Tamgit étaient des fervents ibadites; ils furent invités par leurs voisins, les Louatas et les Howaras établis dans le Seressou au sud-est de Mindas, les Zouaras, tribu qui demeurait à l'occident de ceux-ci, les Matmatas les Mikniaças et les Zenatas établis au nord de cette localité. On bâtit par son ordre la ville de Tehert sur le flanc du Djebel Gezoul, montagne qui forme la limite du plateau du Mindas au pied de cette nouvelle capitale coulait de Mindas une rivière qui a ses sources du côté du midi, et qui se jette dans le Chélif. Tehert dont Abderrahman posa les fondements en l'an 160 de l'Hégire s'agrandit beaucoup pendant son règne.

On dit que Abderrahman ben Rostem gouverna à Tehert en l'an 160, à partir de ce moment là Tehert fut le boulevard de l'Islam. Ensuite les compagnons de l'œuvre allèrent en un lieu qu'ils rendirent propre et, désirant bâtir une mosquée, ils bâtirent leur mosquée grandiose et magnifique composée d'un grand nombre de bâtiments. Enfin, les plus considérables de l'assemblée des musulmans trouvèrent dans leurs âmes la force et la volonté de constituer l'Imamat. Ils considèrent les tribus, et trouvèrent dans chacun un ou deux hommes dignes du commandement. Il fut entendu qu'on nommerait Abderrahman Ben Rostem et qu'on lui prêterait serment à condition qu'il gouverna par le livre d'Allah, la Sounna du Prophète (que le salut soi sur lui), et les exemples de ses prédécesseurs guides et directeurs de foi. Abderrahman accepta et gouverna avec tant de justice que personne ne s'éleva ni contre ses jugements, ni contre ses décisions, et qu'aucune scision ne se produisit dans son règne. Les Ibadites étaient alors tous d'accord, et personne ne songeait à la révolte.

On rapporte qu'alors le Ouali des Ibadites de l'Oman se nommait El Ouaret, Ibnou Kaâf (179) et que Abou Obéida était encore vivant. Il mourut pendant l'Imamat de Abd El Ouahab ben Rostem; la renommée d'Abderrahman fût portée à Bosra par des gens de charges à la porte de Tehert, et entrèrent dans la ville et demandèrent où était la maison du commandement. On leur

indiqua, et ils se dirigèrent de ce côté. Or l'imam était en haut de la maison, construisant un plafond de ses mains, et en dessous de lui, son esclave lui passait du mortier. Ils demandèrent à l'esclave où était son maître. L'esclave ne répondit pas étant bien certain que son maître Abderrahman entendait. En effet, l'imam lui dit : « Eloigne-les ». Il descendit du haut du mur, lava le mortier qui lui couvrait les mains, et fit entrer les ambassadeurs. Ils le saluèrent, il leur rendit le salut puis plaça devant eux la galette qu'il rompit en menus fragments et arrosa lui-même de beurre. Quand ils eurent mangé, ils lui demandèrent la faveur d'un entretien, mais il n'en voulut pas, avant d'avoir pratiquer la prière à la mosquée puisque l'heure était venue et ne voulut pas avoir d'entretien avant d'avoir consulté ses compagnons. Il leur accorda et se montra tel qu'ils se retirèrent satisfaits. Ils convinrent alors de lui offrir les présents; mais quand les charges furent apportées devant lui, Abderrahman consulta ses amis. Ils lui conseillèrent de les accepter et de les consacrer aux musulmans pauvres, à l'achat d'armes et de munitions. C'est ce qu'il fit en présence des ambassadeurs. Revenus en Orient, ces derniers instruisirent leurs frères de la générosité, de la grandeur d'âme d'Abderrahman. Alors les frères orientaux lui adressèrent des présents encore plus considérables que la première fois. Quand ces présents parvinrent à Abderrahman, ses amis consultés lui dirent : « Fais comme il te plaira, Emir des croyants ». Il répondit : « Puisque vous me laissez le soin de décider seul, mon avis est que ces biens fassent retour à leurs maîtres ». Ces décisions furent prises après avoir consulté les ambassadeurs d'Orient et vu leur réponse il décida le refus des cadeaux. Les envoyés se trouvaient ainsi dans une situation difficile; mais ils ne pouvaient se dispenser d'obéir à leur imam. Ils durent donc remporter les présents en Orient.

Leurs frères s'étonnèrent grandement de savoir qu'Abderrahman aussi détaché de ce monde et désireux de la vie future. Ils le reconnurent pour Imam, et datèrent de son nom leurs livres et leur testaments Tehert était alors le boulevard de l'islamisme; on l'appelait Oum el Asker, la bénie. Quand Abderrahman fut près de mourir, il lui donna, à l'exemple d'Omar Ben Khottab (qu'Allah l'agrée) six hommes qui furent comme les remparts. Le premier était Messaoud El Andalouci, jurisconsulte éminent doyen des cheiks des musulmans, puis, venait Abou Kodama Yazid ben Fendir El Ifreni, Amrane ben Merouane el Andalouci, Abd el Ouahab ben Abderrahman Abou el Mowafeq Saadous ben Atia, Skeir ben Salah el Kutami Meshab ben Sedeman. Abder

Rahman mourut (qu'Allah lui fasse miséricorde). Aussitôt les gens du conseil se réunirent pour savoir à qui seraient confiées les affaires des musulmans. Les avis furent d'abord très partagés; puis la majorité s'inclina plus que vers deux candidats : le premier Messaoud el Andalouci, le second Abd El Ouahab (qu'Allah l'agrée) les uns voulaient le gouvernement de Messaoud el Andalouci, les autres celui de Abd El Ouahab. Ils restèrent près d'un mois sans décider. Enfin, la majorité se porta sur Messaoud, et on courut le trouver pour lui prêter serment, mais il s'enfuit et se cacha. Alors on se dirigea vers la demeure d'Abd El Ouahab (qu'Allah l'agrée) il sortit en tout hâte pour être le premier à saluer Abd el Ouahab.

Abou Kodam voyant qu'il ne jouissait que d'une mince considération et que les musulmans ne lui témoignait absolument aucune faveur, désira le gouvernement d'Abd El Ouahab, en disant : « Il est plus que tout autre notre proche parent, et cela peut-être l'inclinera vers nous ». En effet, la mère de Abd El Ouahab était originaire des Beni Ifren. Abou Kodama et ses amis espérèrent donc qu'Abd El Ouahab les favoriserait, car ils étaient ses cousins. Aussi parlant à son entourage, il déclara qu'il refuserait de prêter serment à tout autre qu'Abd El Ouahab à cause de liens de parenté qui les unissaient.

Cependant, ils hésitèrent à aller le trouver, et Messaoud El Andalouci les devança dans la prestation de serment. Yazid ben Fendir et ses amis tinrent un conciliabule et déclarèrent qu'ils ne prêteraient serment que si Abd El Ouahab acceptait comme condition de ne gouverner qu'avec une assemblée régulière, qui aurait le pouvoir. Mais Messaoud dit: « Nous ne savons ce que signifie ce pouvoir dans l'Imamat. Le seul pouvoir de l'Imam est qu'il nous commande avec le livre d'Allah la Sounna du Prophète et les exemples saints qui l'ont précédé ». Yazid ben Fendir et ses compagnons cessèrent de parler de pouvoir quand ils se virent ainsi repoussé par les musulmans. En conséquence, Messaoud alla, en tête des ibadites saluer l'imam Abd El Ouahab (qu'Allah l'agrée) puis tous le saluèrent après lui. On l'installa dans la maison de commandement. Aucun de ceux qui l'avait élu ne se sépara de lui, ni se révolta contre ses commandements et ses décisions jusqu'à l'insurrection de Yazid ben Fendir et ses compagnons.

Suivant le rapport de plusieurs de ses compagnons, Abd el Ouahab en prenant possession du gouvernement, rechercha les

gens de biens, donna les emplois à des personnages savants et religieux, et ne s'entoura que d'hommes dépourvus d'ambition, les préférant à tous les autres. Quand Yazid ben Fendin vit cela son cœur conçut une vive jalousie. il fut tenté par l'esprit de révolte assailli de mauvaises pensées. Lui et ses amis comprirent qu'ils s'étaient trompés en prenant les devants pour l'élection d'Abd el Ouahab ils se mirent à chercher des prétextes; ils revinrent sur le pouvoir repoussé honteusement, une première fois. Ils entretinrent de tout cela les gens simples et ignorants des choses de la religion, et faussèrent leur jugement. Ces propos prirent de la consistance dans le pays. Ils ajoutaient : « Abd El Ouahab a ses protégés auxquels il confie les emplois en dehors de nous et contre nous ». L'assemblée des musulmans convint, pour maintenir la paix de nommer, d'accord avec les partisans de Yazid ben Fendin, des vizires de guerre, et de s'abstenir de tout mouvement jusqu'à ce qu'on eut envoyé des lettres en Orient aux compagnons de l'œuvre leur réponse devant trancher le différent. Ils firent donc partir deux messagers. En arrivant au Caire ils virent Choab ben el Marouf et son entourage. Ils lui apprirent la mort d' Abderrahman (qu'Allah lui fasse miséricorde), la formation d'un parti contre son fils Abd el Ouahab, le schisme de Ben Fendin, sa prétention d'imposer un pouvoir à l'imamat et les prétextes dont il avait pour sa mauvaise cause. Quand Choab ben el Marouf entendu tout cela de la bouche des messagers, il tint conseil avec un groupe de ses amis, parmi lesquels était Abou Metouekkel, et il convint avec eux de partir pour Tehert.

Les messagers arrivèrent à la Mecque, et y trouvèrent Abou Amr Er Rebia ben Habib, dans une assemblée de nos compagnons (qu'Allah les agrée). Ils virent aussi Abou Ghassan Makhed ben el Moramar el Kheussani. Ce dernier exposa devant l'assemblée le but de la mission de nos messagers, la mort de Abderrahman ben Rostem l'élection de Abd El Ouahab, le schisme de Ben Fendin, et sa prétention d'imposer un pouvoir à l'imam. Il lut aussi une lettre de nos frères d'Occident. Quand cette lettre eut été lue et bien comprise, l'assemblée des musulmans présenta à la Mecque la réponse, et fit écrire ce qui suit :

« Au nom d'Allah clément et miséricordieux... Frères nous avons appris ce qui s'est produit chez vous, et nous avons compris ce que vous nous avez écrit touchant le pouvoir. Il ne convient point aux principes de l'Islam qu'un pouvoir et n'agisse que de concert avec une assemblée régulière. L'imamat

est vérité et le pouvoir mensonge. Imposer un pouvoir c'est supprimer la justice, abolir l'autorité, anéantir les répressions, les jugements, le droit. Si les pouvoirs de la Djemaa sont tels que l'imam ne puisse pas condamner un voleur, et lui couper le poing sans le convoquer, s'il ne peut pas faire lapider ou flageller un débauché sans le convoquer, s'il ne peut pas sans le convoquer faire la guerre à un ennemi, et empêcher les désordres, un tel état de choses est inadmissible. L'imamat est vérité, et le pouvoir mensonge. On ne saurait non plus admettre que l'imam doit être remplacé par quiconque se trouve être plus savant que lui dans l'assemblée des musulmans, s'il continue d'être vertueux et détaché des choses de ce monde. Certes Abou Beker es Seddik (qu'Allah l'agrée) commanda les musulmans, et cependant, Zeid Ben Tsabet connaissait mieux que lui les sciences des partages; Ali était plus profond légiste et Oubey Ibn Kaâb authentique savant du Coran que lui, et Mohad ben Djebel était plus savant que lui car l'envoyé a dit : « Zeid connaît mieux que vous les sciences des partages; Ali est meilleur légiste que vous et Mohand Ben Djebel est plus versé que vous dans la connaissance des choses permises et des choses défendues ». Il a dit aussi : « Mohand ben Djebel est le prince des savants, et il les précèdera tous comme leur Imam au jour de la résurrection ».

Les musulmans de la Mecque confirmèrent donc l'imamat d'Abd El Ouahab et annulèrent le pouvoir en déclarant coupable quiconque tenterait de le faire prévaloir. Ils affirmaient en même temps que l'imam ne doit être remplacé que pour une seule cause, la violation des règles de l'Islam dûment constatée après comparution de l'imam devant les Cheiks. Les péchés pouvaient seuls amener la chute d'un imam.

Choab, après avoir vu les deux messagers, s'était hâté de préparer son voyage pour Tehert. Il s'était entendu avec quelques uns de ses amis, l'imam des cheiks du Caire. Il convoitait le commandement. Quelques cheiks pleins de grandeur d'âme, de science et de respect d'Allah, tentèrent de le détourner de son projet, lui disant : « Pourquoi vas-tu dans un pays travaillé par des divisions intestines? ». Il n'y prit pas garde, et partit avec un petit groupe, poussé par son ambition. Ils firent diligence si bien qu'ils allèrent, dit-on, du Caire à Tehert en vingt jours. Quand ils arrivèrent Choab se présenta chez l'imam sans qu'il fut besoin. L'imam (qu'Allah l'agrée) l'interroge sur l'imamat sur le pouvoir et lui demanda s'il était indispensable

qu'il gouvernât avec une assemblée. Choab répondit que l'Imam était vérité et le pouvoir, erreur.

L'Imam lui demanda ensuite s'il était admissible qu'on le remplaça par un homme plus savant que lui pris dans l'assemblée des musulmans. Il répondit que c'était inadmissible. Puis il sortit et alla trouver Yazid ben Fendin et ses amis pour essayer de s'emparer de l'autorité; mais il se repentit bien alors des réponses qu'il avait faites à l'imam Abd el Ouahab (qu'Allah l'agrée) Ben Fendin et ses amis se révoltèrent contre l'Imam. Tous ceux qui prétendaient ne pas reconnaître Abd El Ouahab sortirent de la ville et allèrent camper dans les environs.. Nommé d'abords les conspirateurs (Nedjouia). Quand ils proclamèrent qu'ils ne reconnaissaient pas l'Imam, on les nomme les recusants (Noukkars) Parce qu'ils étaient engagés dans une voie tortueuse ou encore les novateurs, parce qu'ils innovent et trouveront leur châtiement (Coran, ch. VII). On les appelle enfin les infidèles, parce qu'ils ne restèrent pas fidèles à l'Imam qui demeurait dans la bonne voie.

On rapporte qu'ils entrèrent d'abord dans la ville par petites troupes. Quelques musulmans prièrent l'Imam de leur interdire; il le leur dit en effet, mais ils ne tinrent pas compte de cette défense. L'Imam leur ordonna de se retirer de la ville dans leur campement. Ils ajoutèrent : « Si notre sortie de la ville est un acte de rébellion, et si l'Imam nous en convaint nous cesserons ». L'Imam n'insista pas. Après cela, ils entrèrent dans la ville avec des armes. Quelques musulmans invitèrent l'Imam à les en empêcher. L'Imam le leur interdit en effet. Ils répondirent : « Si nous sommes coupables en cela, et si l'Imam nous en convaint, nous cesserons ». L'Imam n'insista pas, mais il ordonna aux habitants de la ville de porter des armes, et se mit en garde contre leurs attaques. Ces noukkars se remirent un jour pour concerter quelque ruse contre l'Imam. Ils dirent : « Comment parviendrons-nous à le faire périr? ». Et ils n'en trouvaient pas le moyen. Un d'entre eux leur dit : « Si vous voulez suivre mon conseil, prenez une caisse; vous m'y enfermerez, et vous irez la porter devant l'Imam. Vous feindrez d'être en procès au sujet de cette caisse, et après avoir exposé à l'Imam le sujet de dispute, quand il sera sur le point de donner la caisse à l'un ou l'autre, vous lui direz : « Nous ne consentons tous deux qu'à une chose c'est qu'elle soit déposée chez toi ». Je sortirai de la caisse et je le tuerai ». Ce projet fut adopté. Ils construisirent donc une caisse qui se fermait à l'intérieur. L'homme s'y cacha

avec son sabre, puis ils allèrent, comme ils en étaient convenus, la déposer devant l'Imam. Ils simulèrent une dispute si chaude qu'on crut qu'ils allaient en venir aux mains. Leur orateur dit alors à Abd El Ouahab : « Emir des croyants intervient entre ces gens là et enlève leur caisse qu'ils se disputent jusqu'à ce tu les aies mis d'accord et que leurs colères s'apaisent ». Les assistants s'écrièrent : « Tu as raison ô Emir des croyants nous ne voulons confier cette caisse qu'à toi seul. Garde-la près de toi jusqu'à ce que nous soyons d'accord ». L'Imam craignant quelque accident, leur dit : « Portez la caisse dans l'endroit que je vous désignerai, si vous voulez me la confier ». Cependant, comme ils la portaient, il remarqua qu'elle paraissait très lourde, et conçut quelques doutes. Il l'examina de près et trouva qu'elle était fermée à l'intérieur. Ses soupçons s'accrurent; il pensa que quelque piège lui était tendu. Les noukkars, ayant déposé la caisse, sortirent de la demeure de l'Imam, se répétant la bonne nouvelle, et se félicitèrent. Ils se croyaient certains du succès mais Allah déjoua le calcul de ses fourbes et misérables trompeurs.

Il était convenu que l'un d'entre eux, si l'Imam était tué, chanterai l'appel à la prière du matin au lieu de l'appel à la prière de l'aurore et que dès qu'ils auraient entendu sa voix, ils se précipiteraient vers la maison d'Abd El Ouahab. Si l'appel convenu n'avait pas eu lieu, ils sauraient que leur compagnon n'aurait pas réussi. Or, à l'entrée de la nuit l'Imam fit la prière et s'occupa des affaires des gens de sa maison. Il disposa un coussin long bien rembourré, à la place qu'il occupait d'ordinaire sur son lit, et l'enveloppa de voiles blancs; puis, quand il eut terminé sa lecture, au moment de s'endormir, il prit une lampe, l'alluma, l'enveloppa de manière que la lumière ne parût point, et la posa dans un coin de la chambre. Il se remit en prière et se tut. L'homme caché dans la caisse ne pouvait pas le voir. Quand il n'entendit plus le son de sa voix, il pensa que l'Imam était endormi il sortit de la caisse, jeta un coup d'œil dans la chambre à droit et à gauche, et n'y vit rien qu'une forme blanche sur un des côtés. Il le prit pour l'Imam et se dirigea vers elle le sabre à la main, pendant que l'Imam le regardait. Quand il fut arrivé près du lit, il asséna un coup de son sabre au coussin, persuadé qu'il frappait sa victime, car le coussin était bien rembourré. L'Imam, en entendant le coup, leva le voile qui couvrait la lampe et éclaira la chambre, puis il marcha sur l'homme à son tour, le sabre en main, et le coupa en deux. Il réunit les deux parties de son corps dans ses vêtements, et les replaça dans la caisse.

Cependant, les conspirateurs étaient impatients de connaître le sort de Abd El Ouahab et d'entendre l'appel de leur compagnon du haut de la mosquée. Le jour parut, et ils restaient dans l'incertitude, ils se réunirent et se consultèrent. L'un d'entre eux dit : « Allons trouver l'Imam pour reprendre notre caisse. Nous lui dirons que nous nous sommes mis d'accord et que nous avons fait la paix ».

Ils allèrent en effet trouver l'Imam (qu'Allah l'agrée), et lui dirent : « Donnez-nous notre caisse ; nous nous sommes mis d'accord ». L'Imam leur répondit : « Allez à l'endroit où vous l'avez déposée et prenez-la ». Ils entrèrent en effet dans la chambre, trouvèrent leur caisse à l'endroit où ils l'avaient laissée, et l'emportèrent. Quand ils arrivèrent chez eux, ils y trouvèrent leur ami mort, coupé en deux. Allah avait déjoué leur dessein. Ils sortirent de la ville, craignant qu'on ne leur fit un mauvais coup.

C'est alors que Choïb ben Marouf dit à Yazid ben Fendin et à ses compagnons : « Ne tenez point compte de leur nombre, marchez sur eux, attaquez-les à l'improviste, ne les laissez point en repos ». Il désignait ainsi l'Imam et ses sujets, et il poussait à l'action parce qu'il craignait que la réponse des cheïks n'arrivât d'Orient et ne fut qu'une preuve contre lui. Certes, il n'ignorait pas que sa première réponse à l'Imam était tout à fait digne d'un légiste, mais il avait abandonné le droit chemin par ambition. Ben Fendin et ses compagnons attendaient une occasion favorable pour surprendre les gens de la ville; mais tous les habitants étaient armés, d'après les ordres de l'Imam Abd El Ouahab (qu'Allah l'agrée). L'occasion attendue se présenta, un jour que l'Imam Abd El Ouahab (qu'Allah l'agrée) était sorti pour des affaires. Ben Fendin et ses compagnons, dès qu'ils apprirent cette sortie de l'Imam, se précipitèrent vers la ville, croyant le surprendre. Il s'éleva un grand tumulte. Les habitants accoururent de tous côtés pour repousser les envahisseurs. Cependant, Eflah fils de Abd El Ouahab, ignorant ce qui se passait, aussitôt qu'il entendit le tumulte il prit ses armes et courut à l'ennemi. Il le rencontra près de la porte de la ville, sur le point d'entrer. Il fit face aux assaillants, mais son pied glissa et il s'écorcha la jambe jusqu'au genou. Cependant le bouclier derrière lequel il s'abritait était bientôt percé de coups et mis hors d'usage. Alors, il alla à la porte de la ville, la décrocha, et s'en servit comme bouclier tandis que les habitants de la ville le soutenait avec ardeur. D'autre part Yazid ben

Fendin, redoublant d'efforts, touchait presque à l'entrée de la ville. Il portait sur la tête un casque double, et frappait à droite et à gauche Eflah (qu'Allah l'agrée) marcha sur lui et lui porta un tel coup que l'épée après avoir fendu le casque et la tête de Ben Fendin pénétra dans un des jambages de la porte. Il tomba comme une masse cependant l'Imam revint après avoir terminé ses affaires au dehors. Il vit un grand carnage près de la porte de la ville, on lui apprit tout ce qui concernait ben Fendin et ses compagnons. L'Imam pria pour eux avec ferveur, demandant qu'Allah pardonnât à tous les musulmans qui suivaient encore leur parti. Choïb était enfin à Trablès, au moment de la défaite des noukkars. Il y fit de la propagande en faveur du schisme et de la désobéissance à l'Imam; il s'adressait surtout aux pèlerins. Le bruit de ces menées parvint à Rabia ben Habib (Allah l'agrée et son entourage). Ils frappèrent d'excommunication Choïb et Yazid ben Fendin ainsi que ses compagnons qui avaient combattu avec lui et tous ceux qui les suivaient dans leur mauvaise voie, à moins qu'ils ne se repentissent. Rabia ben Habib dit même au public : « Abd El Ouahab est notre imam pieux et vertueux, il est l'imam de tous les musulmans ». Quand il eut prononcé l'excommunication contre Yazid ben Fendin et Choïb, on lui dit : « Comment peux-tu excommunier Choïb il n'a introduit aucune nouveauté dans l'Islam ». Il répondit : « Et quelle est la plus grande nouveauté que de désobéir à Abd El Ouahab, Emir des croyants? ». C'est alors qu'il nomma Abd El Ouahab, Imam pieux et vertueux, Imam de tous les musulmans. Le reste des compagnons de Ben Fendin qui n'avait pas pris part au combat, gardant dans leurs esprits des traces honteuses de la révolte, ils se retrèrent près de la ville, sur une colline isolée qui prit le nom de colline des Noukkars. Dès lors les Noukkars demeurèrent en paix.

Mimoun fils de Abd El Ouahab fut tué pendant la nuit et son corps fût coupé en morceaux. Les gens de la ville le trouvèrent en cet état et le portèrent à son père.

Abd El Ouahab prit ensuite les restes de son fils, les enveloppa dans un linceul, et les enterra, mais on ignorait l'auteur du meurtre. Or, un jour que le fils de Mimoun était sorti et s'était approché des Noukkars ces derniers l'interpellèrent : « Oh! fils de l'homme dont le sang n'est pas vengé ». L'enfant revint vers son grand-père Abd El Ouahab et lui rapporta ces paroles. Abd El Ouahab prit alors les informations les plus exactes et quand il fut certain que les Noukkars étaient les meurtriers de son fils,

il envoya contre eux une armée commandée par le fils de Mimoun. Les ibadites les atteignirent à huit jours de marche de la ville. Ils les rencontrèrent réunis suivant leur habitude et attendant leur échec. Après un rude combat Allah les mit en fuite, et il en périt un grand nombre. Allah détruisit leur puissance et les affaiblit au dernier point.

La Famille des Rostémides se distinguait par la science des vérités fondamentales, de la législation, et des interprétations, par ses triomphes dans toutes les controverses religieuses contre quelque secte que ce fût par sa connaissance de la langue arabe, de la grammaire et de l'astronomie. Mohad Allah a pu dire : « Il n'y a pas de servante chez nous qui ne connaisse les signes du Zodiaque. On rapporte que Abd El Ouahab veillait une nuit avec sa sœur Arwa et tous deux s'instruisaient dans la science des partages. Or, avant la fin de la nuit, ils avaient calculé les héritages célestes orientaux et occidentaux. Pendant cette nuit, Abd El Ouahab fournit la lampe de mèches en effilant son turban, jusqu'à ce que le jour parût.

GUERRE DE OUACILITES ET DE L'IMAM ABD EL OUAHAB

Quand Allah eut anéanti les Noukkars par les mains de l'Imam Abd el Ouahab, leur donnant pour héritage la confusion et la honte, des mouvements se produisirent chez les Ouacilites. Ces ouacilites étaient Berbères et composés en grande partie de tribus zenatiennes. Ils s'étaient bien conduits envers plusieurs fractions ibadites, et ils désiraient profiter de quelques occasions. Dès que l'Imam en fût averti, il les provoqua plusieurs fois de suite. Or parmi eux se trouvait un jeune homme doué de courage extraordinaire auquel rien ne résistait; il était fils de leur chef et défenseur, dans les disputes en faveur de la secte Ouacilite. Il eut de longues controverses avec l'Imam; il était d'une intelligence très vive et toujours prêt à la riposte. On vit venir de tous les lieux des Ouacilites. Ils se réunirent près de Tehert, se répandirent dans les environs; enfin, ils proclamèrent ouvertement la révolte contre l'Imam (qu'Allah l'agrée) c'était des gens redoutables. L'Imam se prépara à la guerre et marcha contre eux avec une nombreuse armée; mais le jeune Ouacilite d'une ardeur et d'un courage extraordinaire lui créait de graves embarras. Tous les Ibadites qu'il atteignait étaient sûrs de périr et personne n'était capable de lutter contre lui, son père l'excitait au massacre en lui criant : « Avance ô mon fils ». Voyant cela et considérant la résistance presque invincible de ses ennemis, l'Imam (qu'Allah l'agrée) invita les gens du djebel Nefous à lui envoyer une troupe choisie, comprenant un homme savant dans les sciences qui permettrait de répondre aux dissidents, un homme savant dans l'interprétation du Coran, et un homme brave et robuste capable de tenir tête au jeune Ouacilite. Quand le désir de l'Imam leur fut connu, les Nefoussas se consultèrent pour savoir qui ils enverraient à l'Imam, et tous convinrent de lui envoyer quatre hommes, dont le premier était Mehdi, le second Eyoub ben el Abbas, le troisième Mohamed ben Ianis, le quatrième Abou Hassan Abdilani. Le lieutenant de Abd el Ouahab dans le djebel Nefous, les fit mander, et quand ils furent en sa présence, il leur annonça que l'Emir des croyants avaient besoin de leur service, il ajouta : « Je vous enverrai vers lui, préparez-vous donc à partir ».

L'Imam était attendu à l'arrivée d'une armée; cependant, il les accueillit bien et les interrogea, demandant à chacun d'eux de quoi il était capable. Ensuite il les fit conduire à la maison des hôtes, et ordonna qu'ils fussent défrayés de toutes dépenses. L'Imam avait déjà pris pour renouveler la lutte avec les méta-

zilités; il en prévient les Nefoussas et leur demanda s'ils pourraient bientôt sortir avec lui. Enfin, l'Imam envoya prévenir le chef et seigneur des Motazilites leur fixa un lieu de rendez-vous. Quand cette nouvelle leur parvint, les motazilites se sentirent ébranlés; mais ils espérèrent que leurs sortilèges les fortifieraient contre les Nefoussas. L'Imam de son côté voulut que tous ses sujets assistassent à cette lutte. On sortit, les deux armées se trouvèrent en présence, de tous côtés on regardait Eyoub ben El Abbas. On admirait son courage et sa vigueur si ranimés; car il n'avait pas encore trouvé son égal. L'Imam invita les Motazilites à abandonner celui qui les avait égarés; mais ils s'y refusèrent et préférèrent s'en remettre de leur sort à leurs champions. Alors l'Imam, disposa ses gens en ligne, le chef des Motazilites en fit autant, et Mehdi prêt à la lutte théologique, s'avança dans l'espace laissé libre entre les deux parties, escorté de ses amis et d'un nombre assez considérable de musulmans, parmi lesquels étaient l'Imam et les notables. Le jeune Motazilite qui devait disputer contre lui, s'avança pareillement accompagné Mehdi dit alors à Mohamed ben Ianis : « Présente-toi à ma place et argue contre lui ». ben Ianis répondit: « non argue, ce n'est pas que tu sois plus savant que moi, mais qui-conque est devant Ianis sue d'épouvante ». Mehdi se presenta donc devant le Motazilite, mais déjà le dissident s'était avoué vaincu, incertain et craintif, il avait envoyé trouver Mehdi en secret, à l'insu de tous ses amis et lui avait fait dire : « Si nous luttons et si tu es plus fort que moi, je te prie de n'en rien témoigner; je ne témoignerai rien de mon côté si je suis plus fort que toi, personne n'est capable de savoir lequel de nous deux l'emporte sur l'autre ». Mais Mehdi tout en feignant d'accepter l'effet de son adversaire, convint d'un signe avec ses amis, dans le cas où il serait vainqueur il devait se découvrir la tête en levant sa calotte, et placer cette calotte sous son genou. La controverse commença. Mehdi fut vainqueur, il prit sa calotte, l'enleva de sa tête et la plaça sous son genou. A la vue de ce signe convenu entre lui et ses amis, dans le cas où il serait vainqueur, les Ibadites laissèrent éclater leur joie, et le Motazilite comprenant ce qui s'était passé s'écria : « Mehdi tu m'as pris par ruse ». La controverse prit fin. Alors on vit s'avancer le jeune motazilite, tant nommé pour sa vigueur audacieuse, provoquant au combat le champion des Ibadites. Eyoub sortit du rang et se dirige vers lui, tirant son cheval par la bride, jusqu'à ce qu'il fut arrivé juste entre les deux armées. Là sous les regards de tous il feignit une grande maladresse en montant à cheval, et l'on éclata de rire

de toutes parts, mais le père du guerrier motazilite s'écria : « Hélas il est venu l'homme qui doit tuer mon fils, n'avez-vous donc pas vu comme son cheval s'est animé dès qu'il s'est mis en selle? ». Or, un cheval ne s'anime ainsi que sous un habile cavalier. Le combat s'engage, mais la lutte ne fut pas de longue durée. Eyoub fut vainqueur et tua son adversaire. Quand les Motazilites virent leur chef et seigneur qui les protégeaient gisant à terre, ils se débandèrent non sans avoir cependant encore soutenu un long combat. Le massacre dura longtemps. Eflah fils de l'Imam frappait d'un côté et Eyoub frappait de l'autre. Quand ils furent las du carnage et que la guerre n'eut plus besoins de ces ministres. Il ne restait plus que fort peu de Motazilites.

SIEGE DE LA VILLE DE TRABLES PAR L'IMAMAT

Plusieurs des compagnons ont rapporté que l'Imam Abd-El-Quahab, forma le dessein d'aller au pèlerinage et se mit en route. Il arriva dans la montagne de Demmer (Kairouan) avec sa femme et y séjourna. Il donna pour gouverneur aux habitants de cette montagne un homme nommé Idrar. Là, en un lieu nommé Telalet, existe encore une Mçolla⁽¹⁾ de l'Imam; à l'une des extrémités de cette Mçolla il y a une dalle droite, à laquelle il s'adossait. Du Djebel Demmer, l'Imam se rendit au Djebel Nefous, avec la ferme intention de poursuivre vers la Mecque, et quand il y fût, il en fit part à l'assemblée des Nefoussas réunis autour de lui. Ils lui dirent : « O Emir des croyants, nous ne consentirons pas à ce voyage car nous craignons pour toi l'inamitié des Abbassides. Ils s'empareront de ta personne, ils te jetteront en prison, ce sera la ruine des musulmans et les prescriptions d'Allah tomberont en désuétude ». L'Imam ébranlé se résolut à consulter quelques personnages dont la dignité, la science et la dévotion étaient éminentes dans ce siècle, Abou Er-Rebia ben Habib (qu'Allah les agrée) et Ben Ibad. Il leur écrivit. Quand la lettre de l'Imam fût parvenue en Orient, Er Rebia répondit : « Un homme comme toi qui est la sauvegarde des musulmans, et sur lequel leur foi s'appuie, s'il craint un danger mortel de la part des Imams Abbassides, doit envoyer quelqu'un à sa place en pèlerinage et conserver ses jours ». Ben Ibad répondit de son côté : « L'homme qui se trouve dans le cas précité, et qui est la sauvegarde des musulmans, ne doit pas faire le pèlerinage, car une des conditions du pèlerinage obligatoire, est la sécurité ». L'Imam attendait leur réponse dans le Djebel Nefous. Lorsqu'elles lui parvinrent, il se conforma à la décision de Er Rebia; il donna une certaine somme à la personne chargée de faire le pèlerinage à sa place, puis il resta dans le djebel Nefous pendant sept années, à ce que l'on dit; instruisant les gens des pratiques relatives à la prière, et de divers autres articles de foi. Il voulut aussi en réunissant tous les musulmans qui lui obéissaient dans la banlieue de Trablès, dans le Djebel Nefous et dans les montagnes environnantes occupées par les Berbères, entreprendre le siège de la ville de Trablès et en effet, il l'occupa. Ce siège dura longtemps et donna lieu à diverses rencontres très meurtrières entre lui et les gens de la ville. Mehdi trouva la mort dans un de ces

1) Endroit pour faire la prière dans un lieu désertique.

combats. Il paraîtrait anormal qu'un chef quitte la capitale de l'imamat pendant sept années. Or, ceci a permis l'expansion et le gain de quelques régions et de renforcer sa position.

Il consulta son entourage sur quelques stratagèmes, les habitants en étaient avisés et il réussit à s'emparer de la ville. Ce siège dura jusqu'à ce qu'il restât seul avec son vizir. Le vizir dit alors : « Lève le siège de la ville. Un seul homme nous force à partir. Désespérons de prendre la ville de Trablès. Il restera dans le Djebel Nefous et y demeurera encore quelques temps, dans chaque jour l'exemple de sa science et de son discours de sa patience, et de son dévouement aux intérêts des musulmans. »

Comme l'Imam (qu'Allah l'agrée) se préparait à retourner à Trablès (l'endroit) une députation de gens de Trablès vint à lui et lui demanda de leur donner un gouverneur.

Or l'Imam avait alors pour vizir Es-Smah ben Abdallah (qu'Allah l'agrée) qui tenait en grande estime et en haute estime le casant d'en faire l'éloge. D'ailleurs Es-Smah était fils de l'ancien imam de Trablès, Abou el-Khattab. C'est lui que la députation pria l'Imam de désigner en les entendant.

Les Zouaras berbères ibadites étaient soumis au régime Aglabide, or il y eut dissonance entre les zouaras et les Aglabides après quoi cela les emmena à se battre. Les Zouaras assiégèrent Trablès et les soldats de Brahim ben Aglab se sauvèrent à Kairouan, abandonnèrent la bataille. Brahim ben Aglab envoya son fils Abd Allah avec les troupes importantes de cavaliers pour renouveler la bataille contre les zouaras qui du reste furent vaincus. A ce moment les zouaras demandèrent protection à l'Imam Abd el Ouahab, l'Imam fit encercler Trablès qui du reste était très fortifiée, le siège fut long. Entre temps Brahim ben Aglab meurt, l'Imam Abd el Ouahab saisit cette occasion pour proposer à Abd Allah un traité de paix. Ainsi la ville de Trablès et la côte revenaient aux Aglabides et le reste du territoire tripolitain et Certà jusqu'à Gabès qui englobait les zouaras revenaient à l'Imam Abd-el-Ouahab mais le représentant, chef des Aglabides refusa de se soumettre à l'Imam ce qui provoqua le siège de Gabès obligé par Kaftane Onaghi que ne résista pas longtemps au siège et s'empara des montagnes environnantes et de villages comme Matmata, Zenzafa jusqu'aux montagnes de Demmer. puis jusqu'aux îles de Djerba, alors il organisa la population, nomma des responsables et des représentants de l'imamat. Et ainsi fut la fin des sept années qui séparèrent l'Imam Abd el Ouahab de Tehert.

Il consultait son entourage sur quelques stratagèmes, les ennemis en étaient avertis : il diminua successivement le nombre de ses conseillers, mais les secrets étaient toujours divulgués. Cela dura jusqu'à ce qu'il restât seul avec son vizir Azour ben Omran, il dit alors : « Lève le siège de la ville. Un seul homme nous force à partir ». Désespérant de prendre la ville de Trablès, il retourna dans le Djebel Nefous, et y demeura encore quelques temps, donna chaque jour l'exemple de sa science, de sa douceur, de sa patience, et de son dévouement aux intérêts des musulmans.

Comme l'Imam (qu'Allah l'agrée) se préparait à revenir à Tehert (Tiaret), une députation de gens de Trablès vint se présenter à lui, demanda de leur donner un gouverneur.

Or, l'Imam avait alors pour vizir Es Smah ben Abdallah (qu'Allah l'agrée), qu'il tenait en grande amitié et en haute estime, ne cessant d'en faire l'éloge. D'ailleurs, Es Smah était fils de l'ancien Imam de Trablès, Abou el Khottab. C'est lui que la députation pria l'Imam de désigner en les entendant,

connut un vif regret de se séparer de son cher vizir, et leur dit : « Assemblée de musulmans, vous n'ignorez pas que Es Smah, mon vizir est à mes yeux le meilleur des hommes et le plus sûr de mes conseillers et que je désire le conserver près de moi cependant, si vous désirez qu'il soit votre gouverneur, je vous préférerai à moi-même, et je le nommerai à ce poste ». L'Imam (qu'Allah l'agrée) leur fit ensuite ses adieux et retourna à Tehert. Es Smah fut gouverneur de la banlieue de Trablès. Il se distingua par son équité et ne cessa jamais de faire profiter de ses bons conseils l'Imam Abd el Ouahab, auquel il témoigna sans cesse la plus grande déférence.

Quand il fut sur le point de mourir, les grands et tous les personnages qu'il avait investis de quelque autorité se réunirent autour de lui et lui dirent : « Fais nous tes recommandations et donnes-nous tes ordres. Nous avons été fidèles pendant ta vie, et nous voulons que, même après ta mort tu continues à nous diriger pour notre bien et pour celui de l'Imam ». Es Smah leur répondit : « Je vous recommande de craindre Allah, d'exécuter ce qu'il vous a donné à faire, et d'éviter ce qu'il vous a interdit; je vous recommande de demeurer dans l'obéissance de l'Imam Abd el Ouahab, tant qu'il restera lui-même dans les limites de la religion d'Allah, à laquelle vous êtes soumis, comme l'ont été vos ancêtres et comme le seront vos enfants, s'ils restent purs ». Ensuite il expira. (Qu'Allah lui fasse miséricorde). Il laissait un fils nommé Khelef. La foule ignorant les choses de la religion et des devoirs qui étaient imposés aux musulmans, résolurent de se donner pour gouverneur ce fils de Es Smah, pendant que l'Emir des croyants agréait son choix; mais tous les personnages religieux, instruits et clairvoyants, furent d'un avis contraire. « Ils ne nous convient pas, dirent-ils, d'aller jamais au devant d'une décision de l'Imam en matière de gouvernement ». On leur répondit : « Nous le nommerons provisoirement, et nous espérons que l'Emir des croyants le confirmera, sinon nous le révoquerons ». Les gens persistèrent à être d'un avis contraire; parmi eux nous citerons Abou el Mounib, Ismail ben Derrar El Ghadamsi et Abou el Hassen Eyoub, lieutenant de l'Imam dans le djebel Nefous. Cependant, malgré leurs avis et tous ceux des gens de l'œuvre les plus considérables, le peuple s'obstina à nommer Khelef gouverneur. Cela fait, une lettre fut adressée à l'Imam résidant à Tehert on l'instruisait de la mort de son lieutenant Es Smah (qu'Allah l'agrée), et de l'élection de son fils Khelef. On ajoutait que ce choix ne serait maintenu que s'il agréait à l'Imam : Khelef serait destitué dans le cas contraire.

L'Imam reçut cette lettre, et dès qu'il apprit que les gens de bien n'avaient pas approuvé la décision des électeurs de Khelef, il écrivit en réponse la lettre suivante : « Au nom d'Allah clément et miséricordieux, de la part de l'Imam Abd el Ouahab à l'assemblée des musulmans de la banlieue de Trablès... je vous recommande de craindre Allah, d'obéir à ses commandements et d'éviter tout ce qu'il vous a interdit. Certe la lettre que vous m'avez écrite m'est parvenue, concernant la mort de Es Smah, le choix que quelques uns ont décidé de faire de son fils Khelef son successeur, et l'opposition que les gens de bien ont faite à cette résolution. Quiconque a élu Khelef sans l'agrément de l'Imam s'est écarté de la voix des musulmans... Au reçu de cette lettre de l'Imam, les Ibadites de la banlieue de Trables se réunirent, ils la lurent et apprirent que l'Imam condamnait les électeurs de Khelef et approuvait ceux qui refusaient d'admettre cette élection. Ils y virent aussi que l'Imam ordonnait à tous les gouverneurs secondaires de se rendre à leurs postes, excepté Khelef. L'Imam écrivit aussi une lettre destinée à Khelef; il l'invitait à craindre Allah et à se démettre du pouvoir de son plein gré. L'Imam se montrait en effet doué d'une fermeté extraordinaire lorsqu'il s'agissait des intérêts des musulmans. Il adressa sa lettre à quelques uns des principaux Ibadites de Trablès, en y ajoutant une autre dans laquelle il investissait Khelef au pouvoir, et il recommanda de présenter d'abord la première au fils de Es Smah. Plein de respect pour la décision de l'Imam, il renonçait à commander les musulmans et repoussait le pouvoir, et ne manifestait aucune ambition, les grands avaient l'ordre de lui donner la seconde lettre qui lui conférait le gouvernement; mais si au contraire, se croyant révoqué, il refusait de se soumettre, ils devaient l'abandonner à son erreur, en attendant qu'Allah fit justice, et certes Allah est le meilleur des arbitres. Les deux lettres parvinrent à Trablès, et la première fut présentée d'abord à Khelef mais quand il l'eut parcouru et comprise, au lieu d'obéir, il refusa avec hauteur de se démettre et persévéra à se dire gouverneur. En conséquence les musulmans se séparèrent de lui attendant qu'Allah le grand justicier, fit justice. Quant à ceux qu'ils l'avaient nommé au reçu de la lettre de l'Imam, dans laquelle l'Imam condamnait vivement leur décision, qu'il regardait comme une révolte disant qu'il ne pourrait aucunement l'admettre, et leur interdisait formellement de fournir à Khelef aucun secours personnel, ils ne surent pas contenir leur mécontentement; au lieu d'obéir à l'Imam, ils se réunirent et envoyèrent une lettre en Orient, à Bou Sofiane Mahboub ben

Er Rahil, qui était à cette époque le premier docteur des gens de l'œuvre et leur président en Orient, après la mort de Er Rabia ben Habib. Ils s'adressèrent aussi en Orient à Bou Hassan Akheld ben el Mouamer, à Abou Mohadjir et Abou Eyoub Ouail; mais en réponse à leurs lettres, Abou Sofian ben er Rahil (qu'Allah l'agrée) leur écrivit que ceux qui avaient élu Khelef étaient tout à fait blamable, et ceux qui refusaient de le reconnaître étaient dignes d'éloges; il leur ordonnait d'obéir à leur Imam Abd el Ouahab (qu'Allah l'agrée). Quand la consultation de Mehboub leur parvint, ils refusèrent d'en tenir compte, car elle était loin de satisfaire leurs désirs. Ils se mirent au contraire à chercher divers prétextes et prétendirent que leur Imam était Khelef, bien qu'ils eussent demandé la confirmation de son pouvoir, comme gouverneur, à l'Imam Abd el Ouahab; suivant eux, Abd el Ouahab ne pouvait être leur Imam, parce qu'il avait introduit des nouveautés dans la religion d'Allah; ils soutenaient aussi que les autorisations d'Abd el Ouahab étaient nulles, et que s'il était maître de son comté, ils l'étaient aussi du leur. leur schisme provient de là.

LIEUTENANCE D'ABOU OBEIDA ABD EL HAMID

Abou el Hassan Eyoub, lieutenant d'Abd el Ouahab dans le Djebel Nefous, vint à mourir. Il avait été un de ceux qui s'étaient opposés aux agissements de Khelef. Aussitôt les Nefoussas écrivirent à l'Imam (qu'Allah l'agrée) lui annonçant la mort de leur gouverneur, et demandant qu'un successeur lui fut donné. L'Imam leur répondit qu'il les invitait à choisir l'homme le plus distingué d'entre eux et à lui confier la direction des affaires des musulmans. Ils le nommèrent ensuite à l'imamat. Ils se réunirent au reçu de la lettre d'Abd el Ouahab, et le seul nomme qui leur parut digne d'être l'élu, fut Abou Obéida Abd el Hamid, il méritait seul de commander les musulmans: et en conséquence, l'Imam leur ordonna de l'investir de l'autorité suprême dans le Djebel Nefous. Les Nefoussas se réunirent une seconde fois pour recevoir la délégation et des ordres de l'Imam, puis ils envoyèrent à Abou Obéida des messagers chargés de lui dire : « L'Emir des croyants nous ordonne de te nommer son lieutenant et notre gouverneur à condition que tu nous commandes qu'avec le Livre de Dieu, la Sounna, de son Prophète (Que sur lui soit le salut) ». Abou Obeida répondit en entendant cela : « Je suis faible, je suis incapable de gouverner les musulmans ». L'Imam écrivit aussi à Abou Obeida. Il l'invitait à accepter et lui disait : « Si tu es faible de ton corps, Allah fortifiera ton corps, si tu manques de sciences, tu as près de toi, Abou Zakaria, si tu manques de fortune, les trésors des musulmans t'enrichiront ». Abou Obeida sous l'insistance de l'Imam, alla consulter une vieille femme. Avec vérité de ses jugements, elle lui dit : « L'Emir des croyants m'a donné l'ordre de prendre le gouvernement du Djebel Nefous, qu'en penses-tu et que me conseilles-tu de faire ». Elle répondit : « Y a-t-il chez les Nefoussas, un homme qui soit plus digne que toi, de les commander ou plus habile?. Commande donc les musulmans répliqua-t-elle, pour que tes os ne soient pas consumés dans le lieu de l'enfer ». Abou Obelda retourna vers l'assemblée des musulmans, et accepta le gouvernement. Son gouvernement fut équitable et d'une justice exemplaire. Quand Khelef ben Es Smah apprit que l'Imam (qu'Allah l'agrée) avait investi Abou Obeida du commandement dans le Djebel Nefous, son orgueil en fut vivement irrité, il envoya secrètement des pillards et des espions parmi les gens de la doctrine fidèles au nouveau lieutenant d'Abd El Ouahab. Abou Obeida lui fit défense d'inquiéter ses sujets par des attaques imprévues. Khelef ne tint compte des paroles d'Abou Obeida et ce dernier dut

écrire à l'Imam pour se plaindre de la mauvaise foi de ces gens. Il lui demandait la permission de repousser par la force. L'Imam répondit en conseillant la patience et la douceur, ils ne devaient prendre les armes que si Khelef les attaquait directement. Ils restèrent dans cet état pendant longtemps, et c'est alors que mourut l'Imam (qu'Allah lui fasse miséricorde) vers l'an 820 de l'ère chrétienne ou l'an 205 de l'Hégire.

GOVERNEMENT DE EFLAH BEN ABD EL OUAHAB

Quand l'Imam Abd el Ouahab mourut, les musulmans de Tehert étaient étroitement pressés par leur ennemis aux environs de la ville. Ils élurent le fils de l'Imam Eflah, et ce choix fut heureux pour le peuple Dieu ramena la paix dans le pays, et le préserva du désordre. Abou Obeida ayant appris qu'Abd el Ouahab était mort, et que son fils lui avait succédé, écrivit au nouvel Imam pour le consulter touchant les agissements de Khelef, demanda la permission de le repousser par la force. Eflah suivant l'exemple de son père, recommanda les bons procédés, la patience et la douceur tant que les partisans de Khelef n'useraient pas de la force ouvertement. Mais Abou Obeida vit clairement qu'ils ne voulaient que la ruine des musulmans, les partisans de Khelef se mirent à piller un village des soldats de Abou Obeida, nommé Adraf ils le ravagèrent de fond en comble; détruisant toutes les ressources des habitants, et tuant tout ce qu'ils pouvaient. Alors il fondit sur eux avec ses compagnons les dispersa et en tua un bon nombre. Les Ibadites voulaient les poursuivre mais il les empêcha et se montra plein de clémence; Khelef voyant les siens dispersés, bâtit en retraite avec ses soldats, jusqu'aux lieux d'où il était parti, et ce lieu se nommait Temti. Il s'y tint sur la défensive. Abou Obeida de son côté, revint sur son territoire et ordonna à ses soldats de rentrer chez eux, persuadé que l'ennemi ne tenterait pas de nouvelles courses. Il envoya même un messenger à Khelef et lui fit dire : « Oublions le passé, cesse désormais d'attaquer mes gens ». Mais Khelef n'en tint pas compte, et fit renouveler les courses sur les terres d'Abou Obeida. Ensuite il attendit une année, rassembla une armée puissante et en prit le commandement. La partie d'Abou Obeida était sèche tandis que celle de Khelef était fertile ce qui attira les nomades vers son côté d'où vint la puissance de ses soldats. Abou Obeida mit aussi ses gens en campagne, ils étaient peu nombreux; mais tous étaient croyants, capables de mourir pour ce qu'ils avaient vu; Khelef envoya deux messagers à Abou Obeida pour lui dire de déposer Eflah et de le reconnaître à sa place. Il leur dit : « L'Imam Abd El Ouahab et son fils Eflah ont innové en matière de religion ou commis quelques fautes qui comporte la désobéissance à leur gouvernement. Certes Khelef doit obéir à l'Imam comme son père Smah lui obéit jusqu'à sa mort. On cherche à former des partis et à nous désunir mais Smah s'était toujours montré soumis à l'Imam malgré les divisions ». Un des messagers lui dit : « Je crains une rude guerre,

si tu ne consens pas à obéir à cet homme. Il y aura du sang répandu ». Alors Obeida lui répondit : « Faut-il tenir plus de compte de l'effusion du sang que du maintien de la religion? S'il en est ainsi, dit Abou Obeida, il n'y a pas de différence entre les compagnons de Nahraouane qui se soumièrent honteusement aux Abbassides et les compagnons du Nakhila, Abou Billal ben Yahia, Abou el Khottab, Abou Hatem et tous ceux qui les imitèrent? Certes deux de ces hommes suffiraient à représenter l'islamisme, et la majorité des musulmans devrait les soutenir s'ils revenaient parmi nous, jusqu'à l'effusion du sang; car ces hommes aiment le combat pour la religion et la mort dans la voie d'Allah, et leur zèle ne reculait pas devant le tranchant des sabres. Or nous marchons sur leurs traces, s'il plait à Allah est le meilleur des arbitres. Retournez vers votre maître et dites-lui de suspendre ses hostilités. Demain vendredi, je jeunerai, s'il plait à Allah et je monterai avec lui et Abou Mounib Ismail ben Derrar el Ghadamsi, sur le sommet de la montagne. Là nous invoquerons Allah pour qu'il fasse descendre sa malédiction sur les menteurs et certes, il prononcera entre nous et vous. Il est le meilleur des juges ». Cependant, les cavaliers de Khelef n'essayèrent pas d'attaquer les villages d'Abou Obeida, barrant les routes, tuant et pillant les gens. Quand les deux messagers furent revenus vers Khelef ben Smah, ils lui répétèrent les paroles d'Abou Obeida. Khelef plein de révolte ordonna à son armée de marcher en avant, mais quand ils furent près de la petite troupe d'Abou Obeida, un d'entre eux partisan secret des musulmans, pris de pitié pour eux, vint trouver Abou Obeida, et lui dit : « Retire-toi avec les compagnons sur le haut de la montagne. Si la chance est pour vous, vous aurez obtenu ce que vous désirez, et serez sans crainte pour toujours; dans le cas contraire, la nature du lieu vous permettra de résister ». Abou Obeida dit alors à ses compagnons : « Allah nous fait donner un bon conseil par nos ennemis ». Il fit en effet reculer sa petite troupe et l'appuya à la montagne. Cependant, Khelef le croyait saisi de crainte, et poussa en avant ses cavaliers. Lui-même suivait avec l'infanterie. Abou Obeida demanda de l'eau pour faire son ablution. Un de ses hommes se tenait devant lui quand l'ablution fut terminée, il pratiqua deux rekaat(1), et pria Allah de lui accorder la victoire. disant : « O Allah, que je n'ai jamais refusé de servir depuis que j'obéis à tes ordres, ne fais pas que cette troupe fidèle soit dispersée par mes mains ».

(1) Action de genufléxion dans la prière.

Un des fantassins de Khelef s'approcha d'un des hommes d'Abou Obeida et lui dit : « Pourquoi vous tenez-vous debout immobiles? ». L'homme d'Abou Obeida répondit : « Pour réciter les louanges d'Allah ». « Et pourquoi portez-vous des armes? » « Pour la résistance dans la voie d'Allah ». « A qui vous voulez résister? » « A ceux qui désobéissent ».

Un autre des soldats d'Abou Obeida dit à son compagnon : « Pourquoi lui réponds-tu avec douceur? ». Il répliqua : « O frère, par amour de la paix, et dans l'espoir d'écarter le mal ». Les deux troupes en vinrent aux mains dans la soirée du jeudi, 13ème jour du Redjeb en l'an 221 de l'hégire. Le combat fut violent. Parmi les soldats d'Abou Obeida était un homme d'une grande bravoure et d'une rare adresse. On le nommait El Abbas, et il était fils de Eyoub ben Abbas. Abou Obeida le regardait combattre au milieu d'un groupe de cavaliers, et les disperser à droite et à gauche. Il se protégeait à lui seul, le front et les deux ailes de l'armée. Le combat se prolongea au désavantage de la troupe de Khelef. Il se retira à Temti avec le reste de ses soldats. Ainsi Allah abattit la puissance de Khelef. Il ne se révolta plus depuis cette époque, mais il mourut dans son erreur. L'Imam étendit dès lors sa puissance à droit et à gauche et demeura paisible dans son gouvernement.

Abou Obeida Abd el Hamid mourut (qu'Allah lui fasse miséricorde) et l'Imam (qu'Allah l'agrée) donna pour gouverneur aux nefoussas El Abbas. On avait la plus grande confiance en lui à cause de cette parole d'Abou Obeida « ce bras ne sera point consumé par l'enfer ». Il exerça, en effet, son gouvernement avec justice, et demeura dans la voie de ses compagnons jusqu'à ce qu'il mourût.

L'Imam (qu'Allah l'agrée) nomma gouverneur de Quantrara Abou Younes surnommé le Nefoussi et ce gouvernement se conduisit avec la plus grande équité pendant de longues années, il envoya ses deux fils Saad et Nefats s'instruire près de l'Imam, quand ils eurent acquis autant de science qu'Allah leur permit. Ils revinrent dans leur pays et y demeurèrent jusqu'à la mort d'Abou Younes. Comme l'Imam désirait alors nommer un nouveau gouverneur à Quantrara, il fit prendre des renseignements et examiner les personnes, Saad fut trouvé le plus propre au gouvernement, le mieux préparé en matières religieuses. En conséquence, l'Imam écrivit qu'il investissait Saad. Les deux jeunes hommes étaient près de lui, il plia sa lettre, apposa son

cachet, leur remit et leur ordonna de ne l'ouvrir que quand ils seraient dans leur pays, à Quantrara. En route Nefats fut assailli par de mauvaises pensées, et prit d'un violent désir. Il laissa Saad en arrière, et quand il fut seul, il chercha la lettre, la trouva et en brisa le cachet, pour savoir si lui ou son frère était nommé gouverneur. Le gouverneur était Saad. Le péché pénétra dans son âme, son cœur se remplit de colère et d'inimitié. Cependant, Saad entra dans Quantrara et commença à gouverner avec équité, conformément aux préceptes d'Allah. Nefats, se plus à calomnier l'Imam disant qu'il corrompait la discipline des croyants. Saad se mit en campagne pour surveiller Nefats qui s'était retiré chez les Nefoussas. Il craignait qu'il ne s'y forma un parti, mais Nefats alla en Orient. L'Imam Eflah ben Abd el Ouahab gouverna pendant soixante ans, avec une parfaite équité puis il mourut (Qu'Allah lui fasse miséricorde) et son successeur fut son fils Mohamed Abou el Yakdane Ibn Eflah était alors absent et se trouvait en Orient. Son frère Abou Beker ben Efleh prit la succession, dénoncé, emprisonné puis relâché, il pût enfin revenir vers son pays, mais comme il était déjà loin de ses ennemis, ces derniers trouvèrent par un calcul astronomique qu'il devait être Roi, et se mirent immédiatement à sa poursuite et dirent : « Il s'est embarqué sur mer ». Comme par coïncidence Abou Beker ben Eflah faisait un calcul astronomique sur sa personne et voyait que le Kalife Abasside le recherchait, sur ce il eut la riche idée de se tenir debout dans un bac plein d'eau. Alors l'astronomie du Khalife puisque Abou Beker Mohamed se trouvait en mer, ils cessèrent de le poursuivre et ne purent rien contre lui. Ils revinrent sur leurs pas, et Mohamed ben Eflah (qu'Allah l'agrée) arriva jusqu'à Tehert, quand la décision éclata entre son frère et Ibn Arfa, Mohamed se tint à l'écart des deux partis et ne fut, ni avec son frère, ni avec son adversaire. Après l'Imamat de son frère Abou Beker Mohamed Yakadane fut nommé imam à son tour.

IMAMAT DE MOHAMED ABOU YAKHDANE BEN EFLAH

Les Musulmans s'étant réunis en assemblée nommèrent Mohamed ben Eflah leur Imam personnel, il n'y eut point de scission pendant son gouvernement. Sa justice et sa libéralité étaient sans égales, et les Nefoussas ne le comparaient qu'à son aieul Abderrahman ben Rostem (qu'Allah l'agrée), il gouverna quarante années, irréprochable dans ses mœurs, et craignait Allah plus que personne de son temps. Un exemple frappant nous montre l'honnêteté de cet Imam : un jour que son serviteur, Abou Sadik qui lui servait d'intendant, était parti pour faire des emplettes, il lui manquait de l'orge qui servait de nourriture à son cheval, le serviteur n'en trouvant point en prit de la réserve de l'imamat, il revint vers son maître et comme celui-ci demandait pourquoi il avait tant tardé, il lui expliqua que ne trouvant pas de grain chez le commerçant il dû aller en prendre dans les réserves; l'Imam indigné lui dit qu'il ne dormirait point tant qu'il ne rendait pas le grain appartenant aux musulmans.

Abou Sadik dû retourner immédiatement chez le commerçant et ramena avec lui la quantité de grain qu'il avait prise, et sur ce il tranquillisa l'Imam, ce dernier lui dit : « Maintenant je peux dormir tranquillement ». Il parvint à une grande vieillesse il avait composé de nombreux ouvrages clairs et victorieux pour répondre aux dissidents. Le jour de sa mort on ne trouva dans ses biens personnels que la somme de dix sept dinars.

GOUVERNEMENT D'ABOU HATEM YUCEF BEN MOHAMED BEN EFLAH

Après la mort de Mohamed, le gouvernement fut confié à son fils Youcef, et son imamat dura quatorze ans. Il n'éprouva ni difficultés, ni résistances, et ses sujets ne se révoltèrent jamais contre lui. Elias Abou Mansour était alors son lieutenant unique dans le Djebel Nefous et le Cadi (1) d'Abou Mansour était Amrous ben Amrous ben Fath Moussa Kim.

Amrous était fort savant et avait écrit des livres sur les principes et sur la jurisprudence, et la mort l'empêcha d'exécuter un travail considérable dont il distinguait les questions d'intelligence, les questions de traditions, les questions de conseil. C'était un esprit fin, sagace, prompt à la riposte pour la doctrine. Et ses enfants le continuèrent dans le gouvernement du Djebel Nefous. Yagoub ben Ali Yagoub (qu'Allah lui fasse miséricorde) a rapporté que Abou Mansour se mit à la poursuite du fils de Khelef, vers la fin du gouvernement des Rostemides. Ce dernier s'enfuit chez les Zouaras, les réunit autour de lui et les décida à le défendre. Ils étaient en effet de la secte de son père. Abou Mansour et les Nefoussas qui l'accompagnaient arrivèrent dans les environs de Trabeès; ils y trouvèrent les Zouaras rassemblés en grand nombre, campés autour de la tente du fils de Khelef et prêts à combattre pour lui. Le combat eut lieu et fût extrêmement violent, ils furent vaincus et se débârdèrent. Abou Mansour en tua un très grand nombre, il revint en suite dans le Djebel Nefous. Ce qui resta des Zouaras se retira à Djerba, et le fils de Khelef se mit sous la protection d'un d'entre eux qui lui donna l'hospitalité dans un des ksours de l'île, nommée Kherdanet. Abou Mansour entreprit encore une expédition contre les Zouaras avec le concours des Nefoussas. Le fils de Khelef fut livré à Abou Mansour. Depuis lors il n'y eut plus ni révoltes, ni combats dans Djerba. Conduit dans le Djebel Nefous, il fut enfermé dans une prison. On rapporte qu'il se convertit à la pure doctrine des gens de vérité et mena une vie exemplaire. Ensuite Abou Mansour mourut et Eflah ben el Abbas fut nommé gouverneur des Nefoussas pendant l'imamat de Youcef (qu'Allah l'agrée).

(1) Magistrat

BATAILLE DE MANO ET CHUTE DE L'IMAMAT

Plusieurs des compagnons ont dit que les Nefoussas étaient le plus ferme appui du Sultana des Rostemides établie à Tehert, et leur dévouement était sans égal. L'Imam Abd el Ouahab dit à ce propos : « Cette religion subsiste par les sabres des Nefoussas, et les biens des Mezatas ». Or, le gouvernement des Abbassides, prit ombrage des Nefoussas. Des habitants de Kairouan et de Trablès leur écrivirent que c'était sur eux que s'appuyait le gouvernement des Persans de Tehert. Metouekkel(1) de Ben Abbas était alors Khalifa de Bagdad. Au reçu de cette lettre il envoya vers le Maghreb une armée dont il confia le commandement à Ibrahim ben Ahmed des Beni El Aghleb; quand il arriva dans le Maghreb aux environs de Trablès. Les Nefoussas se réunirent et tinrent conseil pour savoir s'ils les laisseraient passer et marcher sur Tehert. Les Nefoussas eurent nouvelle, que l'ennemi voulait combattre. Tous sortirent et marchèrent au devant de l'ennemi. Ils le rencontrèrent en un lieu nommé Mano. Là était une ville forte des temps anciens, le combat fût acharné d'après les rapports les plus véridiques de nos frères de la doctrine. On comptait dans cette troupe quatre cents docteurs de la Foi, qui ont succombé pendant la bataille. Il ne restait que Abou el Kacem el Boughtani et Abd Allah ben El Keir, sans eux la doctrine aurait été supprimée jusqu'au jour de la résurrection.

Ce qui restait des Nefoussas se retira dans la montagne et s'y fortifia, puis on délibéra sur la révocation de Eflah ben el Abbas. Tous furent d'accord pour le déposer, excepté Abou Marouf et quelques autres qui craignaient un schisme des savants et des légistes. Eflah fut révoqué et remplacé par son cousin. D'ailleurs le gouvernement de ce dernier ne dura que trois mois environ. Il ne savait point commander. Le peuple l'abandonna et revint à Eflah.

Après la défaite de Mano l'imamat s'affaiblit, la force des Nefoussas presque anéantie, ce qui provoqua l'anarchie dans l'organisation de l'imamat et la mort de Abou Hatem tué par ses propres neveux fils de Yakdane. Mohamed ben Eflah a été choisi Imam par ses partisans, son gouvernement ne dura que deux ans; de là les adversaires des Rostemides voulant anéantir cette dynastie sollicitèrent El Hidjani.

(1) Responsable

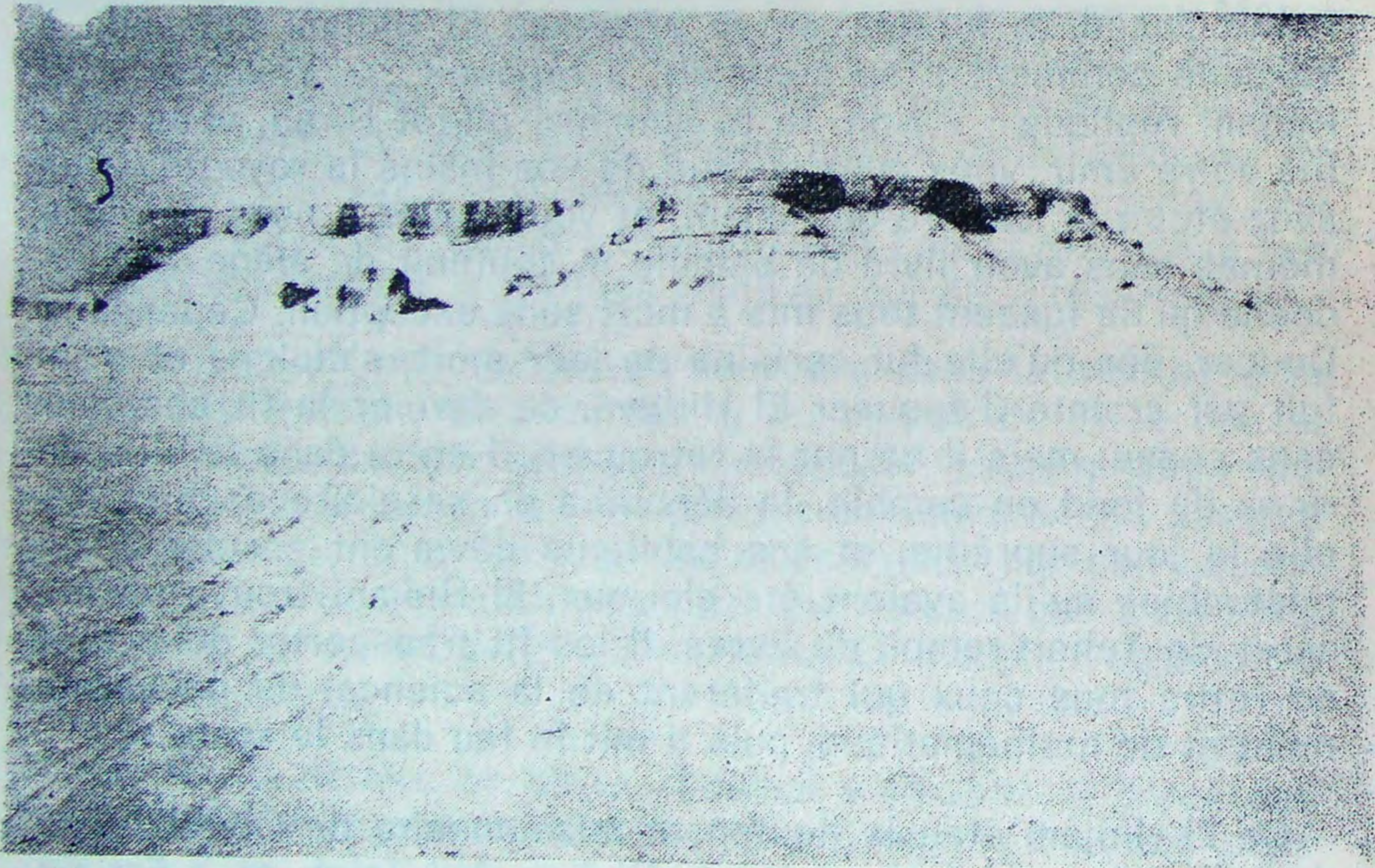
Doucer, fille de Youcef ben Mohamed ben Eflah ben Abd el Ouahab (qu'Allah les agrée), après que son père eut été victime de la ruse des fils de Yakdane sortit accompagnée d'un de ses frères et alla trouver EL Hidjani Elle lui raconta la mort de son père, lui montra le triste rang auquel elle était réduite, mais El Hidjani refusa d'abord de prendre parti; elle insista et alla jusqu'à lui promettre de l'épouser s'il se chargeait de sa vengeance. El Hidjani consentit, et se détourna de son chemin vers Tehert. Dès qu'il fut près de la ville, il vit venir au devant les principaux de tous les dissidents qui s'y trouvaient, Malékites, Ouacilites, Chiites, Sofrites cette députation se plaignit du gouvernement des Persans et promit de l'aider à combattre les Rostemides. Ils n'avaient rien de plus cher que d'abaisser leur puissance.

El Hidjani députa vers Yakdane et ses fils, les invitant à venir le trouver, ils n'en firent point de difficulté, et sortirent au devant de lui. Ils se rencontrèrent à deux kilomètres environ de Tehert. Quand ils furent en sa présence El Hidjani demanda à Yakdane comment il se nommait, il répondit : « Yakdane », El Hidjani répliqua : « Non, tu te nommes plutôt Hiran, vous avez tué votre Emir, vous avez secoué de vos mains la royauté, vous avez éteint la lumière de l'Islam, et vous venez à nous de vous-mêmes sans avoir livré de bataille ni soutenir de siège ». Il ordonna qu'ils fussent tous mis à mort sans exception. Cependant, Doucer, dès qu'elle fut certaine de leur mort, s'éloigna et s'enfuit par crainte d'épouser El Hidjani, ce dernier la fit chercher sans cesse, mais il ne put la retrouver, il entra dans la ville, la ruina de fond en comble, la dépouilla de sa gloire ce fut pour elle le jour suprême, et ses habitants devinrent ensuite aussi misérables qu'ils avaient été glorieux. El Hidjani trouva un minaret de Tehert rempli de livres. Il les fit transporter dehort, et en retira tous ceux qui traitèrent de la science, du gouvernement et de mathématique, puis il mit le feu dans le reste.

Ce El Hidjani était le lieutenant missionnaire de Obéid Allah, dont l'origine vient remonter à Ali ben Abi Taleb et à Fatima fille de l'Envoyé d'Allah. Donc cet Obéid Allah envoya chez les Ketamas El Hidjani pour les inviter à adopter la doctrine Chiite. Après cette conversion des Ketamas Obeida Allah se dirigea vers Sidjilmasa en passant par Ouardjlen « Ouargla », mais quand les gens de Ouardjlen le virent ils l'accablèrent d'outrages disant : « Voila celui qui vient d'Orient pour être notre Roi », lui crachèrent au visage, le frappèrent violemment, c'est pour-

quoi il brûla la grande bibliothèque et la célèbre mosquée (El Maaçouna) quand il revint.

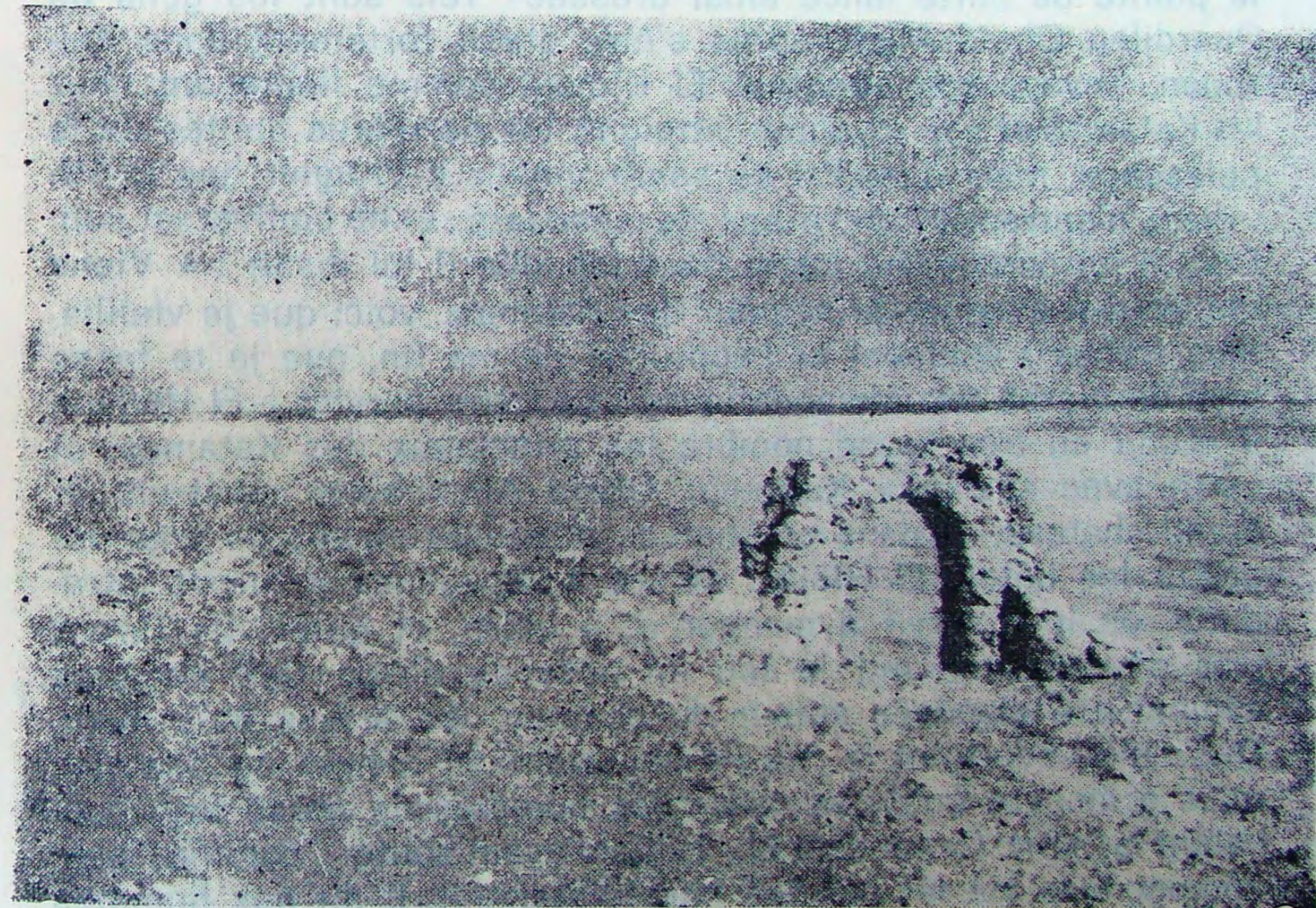
Abou Zakaria ben Yahia rapporte que, Yagoub ben Eflah était sorti de Tehert en apprenant l'arrivée de El Hidjani. Il se dirigea vers Ouadjlen. El Hidjani se dirigea vers son maître Obéid Allah el Mehdi. De son côté Obéid Allah était sorti à sa rencontre avec tous ses soldats, et les deux groupes de soldats se confondirent. Obeid Allah se hâta de composer une troupe avec les plus robustes, les plus braves, les mieux équipés et les mieux armés de ses soldats, il la plaça sous le commandement d'un lieutenant, et l'envoya vers Ouadjlen. Quand les gens de Ouadjlen eurent nouvelle de la formation et de l'approche de cette armée, ils abandonnèrent leur ville et allèrent s'établir à Krima sur une colline inaccessible, ils y creusèrent des citernes et les remplirent d'eau. L'ennemi vint et les bloqua avec la dernière rigueur.



La colline de Krima (Issedraten) à quelques Kilomètres de Ouadjlen.

Il entourra la colline de Krima et résolut de rester là jusqu'à ce qu'ils périssent de soif. Leurs cœurs furent saisis d'épouvante, mais ils furent sauvés par un juif qui se trouvait avec eux.

Ce juif prit des chameaux leur lia la bouche, et quand ils souffrirent de soif, il les fit tenir sur les remparts de Krima. Alors il plaça devant eux un grand vase plein d'huile; les chameaux prenant cette huile pour de l'eau plongèrent leurs têtes dans le vase, ceux qui les voyaient d'en bas croyaient qu'ils buvaient. Le Juif leur délia la bouche ensuite ils levèrent la tête, et des gouttes d'huile tombèrent de leurs naseaux. D'en bas ces gouttes d'huile étaient prises pour des gouttes d'eau. Les gens de Krima prirent aussi des vêtements, les imprégnèrent d'huile et les firent sécher sur les remparts, les ennemis voyant cela dirent : « Ils ont de l'eau, et c'est en vain que nous les assiégeons pour les faire périr de soif, il nous est impossible de les réduire ». Ils levèrent donc le siège, mais Ledjnoun ben Imrian brûla la grande mosquée, ils entrèrent aussi dans les maisons de Ouadjlen et les fouillèrent.



Porche d'une mosquée Ibadite d'Issadraten.
Vestige d'avant le 10^e siècle.

Comme ils étaient déjà à Remla Izelfan, (Zelfana) des soldats restés en arrière furent rejoints par un homme de Ouadjlen qui voulait la perte de ses compatriotes, et leur

dit : Pourquoi quittez-vous les gens de Ouadjlen? Ils n'ont pas d'eau vous êtes le jouet d'un artifice ». Les soldats se consultèrent du regard saisirent l'homme et le tuèrent craignant que son dire alla plus loin, et que le lieutenant revenant sur ses pas, n'eut raison des gens de Krime. Cet homme était sans doute tombé sur une bande de soldats de Issedraten qui voulurent, en le tuant, sauver leurs frères. Quelques soldats en passant par Touzer attaquèrent la fraction qui avait pris la monture de Obéid Allah, lui tuèrent du monde et la pillèrent. Obéid Allah était alors à Kairouan, son lieutenant vint l'y trouver et lui rendit compte de l'expédition de Ouadjlen. Obéid Allah lui dit : « Certes tu as fait là un beau butin. Qu'Allah favorise notre Maître ».

Y a-t-il quelqu'un qui puisse enlever ce morceau de pain de la pointe de cette lance ainsi dressée? Tels sont les gens de Ouadjlen. Obeid Allah après s'être établi fortement dans Kairouan, envoya son serviteur El Hidjani comme lieutenant chez les Katamas et son royaume atteignit les dernières limites de la puissance, mais quand il se sentit vieillir il craignit que El Hidjani n'entreprit contre ses descendants, et ne bouleversât son Etat. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait : « Viens me trouver avec les principaux des Katamas, voici que je vieillis, mes forces s'épuisent et j'approche de ma fin, que je te fasse mes dernières recommandations ». La lettre parvint à El Hidjani, il réunit en très grand nombre les principaux des Katamas, et partit avec eux pour Kairouan. Obéid Allah avait construit un grand chateau, et dans ce chateau plusieurs chambres pour recevoir les hôtes. El Hidjani et ses compagnons y furent introduits, on leur servit à manger et à boire, et quand ils furent pris d'ivresse on mit le feu en dessous d'eux. Des hommes avaient été disposés autour du chateau, les armes à la main. Dès qu'ils sentirent le feu ils sautèrent en dehors du chateau, mais à mesure qu'ils sautaient les hommes de garde leur donnaient la mort. Cependant, El Hidjani ayant sauté comme ses compagnons, ne fût pas tué immédiatement. Il dit aux hommes qui le saisirent : « Ne vous hâtez pas de me faire périr, mais conduisez-moi devant votre maître ». On le conduisit en effet devant Obéid Allah, quand il fût en sa présence il lui dit : C'est là ma récompense, ne t'ai-je pas toujours obéi? Ne t'ai-je pas fait parvenir à la royauté? ». Et il lui énuméra ses services. « Tout ce que tu me rappelles est vrai, répondit Obéid Allah, mais mon intérêt exige ta perte ». Il fut égorgé.

Obéid Allah continua à faire valoir la doctrine chiite dans le Maghreb jusqu'à sa mort; et après lui, son fils Nizar Abou El Kacem lui succéda. Ce dernier ne fit que songer au moyen d'établir son gouvernement en Egypte, et ce fut sous son règne qu'éclata la révolte de Abou Yazid Makhled ben Kidad el Ifrani.

PRISE D'ARME D'ABOU YAZID MAKHLED BEN KIDAD 326 DE L'HEGIRE

Abou Yazid était originaire des Béni Ifren. Il fut contemporain de Soulimane ben Zergoun, et avait eu des leçons de Djamaâ. La première cause de la révolte de Makhled ben Kidad, aurait été dit-on le fait suivant : il était parti pour le pèlerinage où il fût traité de révolté, ces paroles se gravèrent dans l'esprit d'Abou Yazid. Il accomplit le pèlerinage et fit ses dévotions, puis il revint vers le Maghreb.

Quand il fût près de la montagne des Nefoussas, il envoya des émissaires chargés de dire à tous : « Salut à nos frères de la part d'Abou Yazid ». Ensuite il se creusa une caverne dans la guelaa de Sedad, il y réunit ses amis pour se livrer à des pratiques religieuses, et combiner des projets.

La province de Kostalia sud Tunisien, était alors gouvernée par un lieutenant de Nizar Abou Kacem ben Obéid Allah. Obéid Allah el Mehdi bâtit la ville de Mehdiâ. On rapporte qu'il prononça à ce sujet les paroles suivantes : « Je bâtirai cette ville pour que les Fatimides puissent s'y réfugier ». Il se rendit lui-même sur la côte afin de choisir l'emplacement de sa nouvelle capitale, et après avoir visité Tunis et Carthage, il vint à une péninsule, ce fût là qu'il fonda la ville qui devait être le siège de son gouvernement, après avoir mené à terme cette entreprise il s'écria : « Je suis tranquille sur le sort des Fatimides ». Or, Nizar son fils apprit qu'un berbère fait de telle manière (Abou Yazid) se soulèverait contre lui; ses craintes devenant chaque jour plus vives, il invita par lettre ses gouverneurs, à prendre des précautions pour sa défense, et envoya le signalement de l'homme, les pressant de le découvrir; on vint dire au gouverneur de Kostalia que cet homme était celui qui vivait dans la guelaa de Sedad. Le gouverneur fit venir Abou Yazid à Touzer, trouva que sa personne répondait bien au signalement et le jeta en prison le chargea d'entraves de fer et se proposa de l'envoyer à Kairouan au Sultan. Cependant les Noukkars se réunissaient et délibéraient sur le moyen de le délivrer. Quatre hommes furent choisis. Quand ils arrivèrent à la porte de la ville un d'entre eux y demeura, les trois autres se dirigèrent vers la porte de la prison, ils tuèrent le gardien, brisèrent la porte, mirent en liberté tous les détenus, et prirent leur ami encore chargé d'entraves; un d'entre eux nommé Youdjîn l'emporta sur son dos, un autre marchait le sabre à la main, le troisième fermait la marche; ils

allèrent ainsi tuant quiconque leur barrait le chemin, sortirent de la ville et ne s'arrêtèrent qu'au rocher qui se trouve entre Hama et Touzer. Là ils brisèrent les fers de Abou Yazid.

Abou Yazid délivré alla chez les Beni Yder. Quand il y fût il demanda leur assistance et espérait qu'ils embrasseraient sa cause, mais il ne trouva pas ce qu'il cherchait, il les quitta et alla secrètement dans le Mont Aoures. C'est alors que comme il ne cessait d'intriguer pour se former un parti, El Nizar fût averti où il se trouvait, envoya une armée contre Abou Yazid.

Abou Yazid et ses compagnons enveloppèrent et assiégèrent cette armée dans la montagne, le siège dura quelques temps. Le désespoir et la crainte finirent par s'emparer des compagnons, la foule ainsi excitée se réunit autour de Abou Yazid et lui dit : « Tu avoues tous les maux que cet ennemi nous a infligés. Nous n'avons plus aucun moyen de nous sauver tous ensemble ». « Laissez-moi seulement encore une nuit répondit Abou Yazid ». Quand la nuit fût venue il fit réunir cinq cents taureaux leur fit attacher les cornes, et à la queue des bottes de Halfa, il choisit parmi ses compagnons cinq cents hommes des plus hardis et les plus dévoués et leur ordonna de prendre des provisions et des armes. Chacun d'eux poussant un taureau devant lui, ils avancèrent vers l'ennemi, et quand ils furent près ils allumèrent les bottes de Halfa. Les taureaux brûlés par le feu galopèrent de tous côtés, et enveloppèrent les soldats de flammes. Les hommes qui les suivaient le sabre à la main frappèrent et tuèrent tant qu'ils voulurent. L'ennemi prit la fuite. Abou Yazid et ses compagnons les poursuivirent et tuèrent beaucoup de monde. Le lendemain matin douze mille cavaliers de Nizar firent défection et se joignirent à Abou Yazid; les autres suivirent peu à peu leur exemple, et Abou Yazid fût bientôt à la tête d'un si grand nombre de cavaliers qu'il compta dans sa troupe mille chevaux. Plusieurs milliers de Zenatas accoururent aussi près d'Abou Yazid. Ils se mirent à prendre les villages, des bourgs et des postes, conquièrent toute la côte, et marchèrent vers Kostalia d'où ils étaient sortis. Ils s'en emparaient complètement.

Les soldats d'Abou Yazid marchèrent sur Tunis, Kairouan et assiégèrent Mehdiâ, tout fût pillé sur leur passage, et libérèrent l'île de Djerba du joug Chiite, et cernèrent Nizar. Ce dernier demandait aide aux Koutamas et aux Sanhajas qui avaient combattu vaillamment l'armée d'Abou Yazid, cependant, Allah décréta la mort de Nizar Abou El Kacem ben Obéid Allah El

Mehdi et son fils Ismail el Mansour lui succéda et continua à combattre Abou Yazid et ses compagnons chez les Koutamas. Exterminant la résistance d'Abou Yazid en 336 et bâtit la ville de Mensoura en commémoration de sa victoire sur Abou Yazid.

La défaite d'Abou Yazid est due à la lâcheté des Maharawas qui étaient une branche des Zenatas, en quittant les rangs d'Abou Yazid s'étaient mis dans le camp de Ismail el Mehdi, celui-ci les accepta à une condition, de lui livrer Abou Yazid, les gens de Kairouan sortirent et cherchèrent eux-mêmes Abou Yazid pour le combattre. Atteint et grièvement blessé il se rendit à eux : « Je suis Abou Yazid », ils l'amènèrent en présence d'Ismail el Mansour, il fit venir des médecins pour prolonger sa vie et espérer lui infliger quelques cruels châtiments. Ismail El Mansour ordonna qu'on l'écorcha. Il fut écorché jusqu'au nombril et expira. El Fadel, fils aîné d'Abou Yazid et ses deux frères (Yazid et Youb) ont continué la lutte avec un mélange confus de berbères, après trois ans de bataille contre Ismail el Mansour pour venger leur père, leur lutte échoua.

FAIT CONCERNANT

YAKOUB BEN EFLAH BEN ABD EL OUAHAB BEN ABDERRAHMAN

On rapporte que, au moment où El Hidjani marcha sur Tehert, Yagoub Ben Eflah sortit de la ville avec une troupe de cavaliers, ses gens et ses lieutenants. L'ennemi suivait. Quand les gens de Yagoub se trouvaient trop pressés, ils l'appelaient, il s'arrêtait alors, passait à l'arrière-garde, faisant face à l'ennemi seul à cheval, et ordonnait à ses gens de continuer leur marche. Dès qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, il rejoignait sa troupe, et se replaçait à la pointe de l'avant-garde pour recommencer la même manœuvre s'il en était besoin.



ISSADRATEN (Vestiges avant 10^e siècle)

C'est ainsi qu'il protégea son armée jusqu'au moment où l'ennemi lassé, abandonna la poursuite lui-même et ses compa-



Vestiges d'Issadraten



Vestiges d'Issadraten

gnons arrivèrent sans obstacle à Ouardjlen. Pendant la route Yagoub avait eu recours à ses connaissances astrologiques, il se tourna vers ses compagnons et leur dit : « Maintenant si trois d'entre vous étaient réunis, ils seraient attaquer. Séparez-vous vos jours ont pris fin, votre domination est terminée, et elle ne reparaitra plus qu'au jour de la résurrection ». Ils se séparèrent, lui-même accompagné de ses lieutenants et des gens de sa maison, entra dans Ouardjlen ce fait eut lieu dans le temps d'Abou Salih Djenon ben Imrian, (qu'Allah l'agrée). Abou Salih vint à sa rencontre avec tous les gens de Ouardjlen, on l'introduisit au cœur de la ville, on le combla d'honneurs, on lui fit une réception magnifique, puis les habitants lui proposèrent de le nommer Imam, mais il refusa. Sa réponse, qui est devenue un proverbe, fut : « Un seul chameau ne couvre pas un troupeau de mouton ». Il demeura longtemps à Ouardjlen.

**FAITS CONCERNANT
ABOU EL QUASIM IZZID BEN MAKHLED
ET ABOU KHEZER IGHLA BEN ZITAF LES OUSIANIN**

Abou el Quasim et Abou Khezer étaient tous des Ousianin et Abou El Quasim était plus âgé qu'Abou Khezer. Ils habitaient Hama. C'est Hassan ben Eyoub qui leur appris les principes de la science du droit, mais ils étudièrent près de Abou Er Rebia Souliman ben Zergoun el Nefoussi le droit lui-même, les beautés de la langue arabe et des diverses sciences. Abou el Quasim était fort riche, Abou Khezer au contraire ne possédait rien et était forcé de gagner sa vie par le travail de ses mains. Or comme ils commençaient à étudier ensemble, ils lisaient tous deux dans un livre, et quand Abou Khezer était forcé de cesser pour aller pourvoir à sa subsistance, Abou el Quasim restait et continuait de lire et de s'instruire. Abou Khezer revenait et disait à Abou el Quasim : « Reprends au point où nous étions quand je me suis levé ». « Soit répondait Abou el Quasim, cela me fera lire deux fois, tandis que tu n'auras lu qu'une seule ». Et ils recommençaient. Ils travaillèrent ainsi ensemble jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un degré élevé dans la science. Ils firent partie de la Halqua et tous les gens de l'œuvre qui étaient désireux de posséder les connaissances humaines, la science des bonnes mœurs et les traditions des hommes pieux venaient s'instruire auprès d'eux, si bien que leur réputation devint rapidement considérable. Abou el Quasim les nourrissait et pourvoyait à leurs besoins au moyen de sa fortune du vivant même de son père Makhled. Aussi un des assitant dit un jour à ce dernier : « Certes ton fils est fou de nourrir et d'instruire pour rien tous ces gens là ». Abou el Quasim épousa une femme qui se nommait El Ghaia. On rapporte qu'un jour il apprit qu'un de ses disciple s'était marié. Il répondit : « J'aimerais mieux qu'on m'annonça la mort d'un de mes disciples que son mariage. Si l'on m'apprenait répondit-il où se trouve une connaissance que je ne possède pas, je sellerai immédiatement mon chameau et j'irai de Bab en Nouh jusqu'à Sidjilamassa, car ce que je crains le plus est qu'Allah me reproche mon ignorance ». Abou el Quasim, Abou Khezer et leurs disciples étaient allés dans un village de Berbères. Un homme de la secte des Noukkars vint les trouver, et feignit de désirer sortir de son hérésie pour revenir à la pure doctrine des Ibadites. Il demeura longtemps près d'eux, recueillant le meilleur de leur science et affectant d'excellentes mœurs, Cependant, il attendait l'occasion de tuer un des Cheiks. Abou

el Quasim, après avoir fait la sieste, s'écarta du village pour se préparer à la prière, et chacun des disciples alla de son côté pour le même motif. Le noukkar vit Abou el Quasim isolé prit une lance, et se mit à suivre le cheik qui ne se doutait de rien, au moment propice lui porta un coup dans le flanc. Grâce à Allah le fer glissa dans la doublure et le cheik fut sauvé. Un cri s'éleva, les gens accoururent de tous côtés. Le noukkari fut renversé et trainé à terre et fut mis à mort.

On rapporte que Abou el Quasim, conversant un jour avec un Juif sur le compte de Abou Tamim, lui dit : « Le temps est proche où nous en finirons avec lui, et nous l'expulserons de Kairouan s'il plait à Dieu ». A peine eut-il prononcé ces paroles que le Juif se hata d'aller les rapporter à Abou Tamim. Les cheiks eurent nouvelle de tout cela, ils allèrent trouver Abou el Quasim blamèrent sa conduite et lui dirent : « Nous te regardons comme désespéré puisque tu ne sais pas mieux tenir ta langue et garder ton secret ». Abou Quasim et les autres Cheiks sortirent de la ville au commencement du printemps, et se retirèrent dans un campement Zenata, les Zenatas étaient alors très puissants, ils comptaient douze mille cavaliers, et leurs fantassins étaient innombrables. Cependant, les ennemis d'Abou el Quasim le noircissaient auprès d'Abou Tamim, disant qu'il nourrissait des projets séditions et se mettrait bientôt à la tête d'une révolte, en conséquence Abou Tamim fit parvenir au gouverneur d'El Hama, l'ordre de tuer Abou el Quasim et de lui envoyer sa tête, le gouverneur différa d'exécuter cet ordre car il vénérât et aimait grandement Abou el Quasim, il se contenta de dire à ce dernier de partir à la Mecque, Abou Quasim répondit : « Je suis déjà allé à la Mecque je ne veux pas sortir de ce monde-ci pour aller dans l'autre ». Abou Tamim impatienté de ne pas voir ses ordres exécutés, envoya une troisième lettre au gouverneur dans laquelle il lui disait : « Ou la tête d'Abou el Quasim, ou la tienne ». Le gouverneur se vit contraint par l'extrême insistance d'Abou Tamim, et comprit qu'il était perdu s'il n'obéissait pas. Il envoya donc chercher Abou el Quasim, quand il fut en sa présence, le gouverneur lui mit d'abord sous les yeux la première lettre d'Abou Tamim, puis la seconde puis la troisième et lui dit : « Je ne peux rien te dire, si non que j'aurais voulu faire tout pour toi, excepté de sacrifier ma vie ». Abou el Quasim en entendant ces paroles sentit bien qu'il lui fallait mourir. Il demanda la permission de prier deux Rekaats, le gouverneur y consentit, et quant il eut terminer sa prière, il vit l'appar-

tement rempli d'hommes armés. Il périt accablé par le nombre: martyr regretté. Quand ils l'eurent tué, ils arrêtaient Abou Mohamed Ouslan et le jetèrent en prison, il se mit à réciter le Coran; mais les autres prisonniers lui dirent qu'il les empêchait de dormir. On le fit sortir on lui demanda comment il trouvait la prison, il répondit : « Excellente pour les exercices à hautes voix ».

AFFAIRE DE BAGHAI : EN QUOI ELLE CONSISTA ET COMMENT ELLE SE TERMINA VERS 350 ET 360 DE L'HEGIRE (PRES DE KHENCHELA)

Plusieurs des compagnons ont rapporté que la nouvelle de la mort d'Abou Quasim produisit chez les gens de l'œuvre un effet extraordinaire. Ils ne purent se contenir et demandèrent vengeance. Le cheik Abou Khezer et les autres cheiks affirmèrent, hautement qu'il fallait se soulever pour venger Abou el Quasim et secouer le joug des Obeidites, cependant ils voulurent consulter les autres Ibadites. Ils envoyèrent donc Abou Nouh Said ben Zenghil dans la Tripolitaine, ce dernier se rend d'abord dans le Djebel Nefous. Il vit le Cheik des Nefoussas Abou Abd Allah ben Abi Amran ben Abi Mansour alias Noufoussi, Abou Nouh les réunit en assemblée et leur demanda leur avis. Ils lui répondirent nous sommes faibles en ce moment, et nous ne sommes pas encore relevés de la défaite de Mano. Cependant, mettez-vous en campagne et nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Abou Nouh alla ensuite à Djerba, et y consulta pareillement les Ibadites. Tous témoignèrent d'un vif désir de venger la mort d'Abou El Quasim. Mais malheureusement la bataille fut déclanchée due à la colère des gens avant l'arrivée des renforts, ainsi fut la déroute de l'armée d'Abou Khezer. Celui-ci se rendit dans le Djebel Nefous. Il périt en une journée dix étudiants auxquels Abou Nouh Said ben Zenghil n'enseignait que les hautes sciences et les bautés de la langue arabe. Ainsi l'armée des Ibadites fut dispersée et l'ennemi se mit à rechercher activement le cheik Abou Khezer après la déroute de son armée, se tint à l'écart et s'enfuit dans une montagne nommée Tesahara, accompagné d'un homme qui s'appelait Abou Mohamed Loudjin.

Le cheik et cet homme s'y tinrent cachés jusqu'à ce que toutes traces de guerre eussent disparues et qu'il en resta à peine le souvenir. Il sortit de cette montagne pour se rendre « dans le Djebel Nefous. Quant à Abou Nouh, il se déguisa et se fit pasteur de chameaux. Cependant, Abou Tamim ayant appris la déroute de Baghaï s'était mis à la tête de ses soldats était sorti de Kairouan et recherchait activement les Cheiks. Il répondait dans le pays des émissaires chargés de les suivre à la trace. Quelques uns reconnurent Abou Nouh gardant les chameaux et revêtu d'une abaya et complètement transformé. Ils le chargèrent d'entraves de fer et l'ammenèrent vers Abou Tamim. En route ils lui mirent une large ceinture le revêtirent de guenilles et le firent monter sur un chameau. Ils le promenèrent

tement rempli d'hommes armés. Il périt accablé par le nombre: martyr regretté. Quand ils l'eurent tué, ils arrêterent Abou Mohamed Ouslan et le jetèrent en prison, il se mit à réciter le Coran; mais les autres prisonniers lui dirent qu'il les empêchait de dormir. On le fit sortir on lui demanda comment il trouvait la prison, il répondit : « Excellente pour les exercices à hautes voix ».

AFFAIRE DE BAGHAI : EN QUOI ELLE CONSISTA ET COMMENT ELLE SE TERMINA VERS 350 ET 360 DE L'HEGIRE (PRES DE KHENCHELA)

Plusieurs des compagnons ont rapporté que la nouvelle de la mort d'Abou Quasim produisit chez les gens de l'œuvre un effet extraordinaire. Ils ne purent se contenir et demandèrent vengeance. Le cheik Abou Khezer et les autres cheiks affirmèrent, hautement qu'il fallait se soulever pour venger Abou el Quasim et secouer le joug des Obeidites, cependant ils voulurent consulter les autres Ibadites. Ils envoyèrent donc Abou Nouh Said ben Zenghil dans la Tripolitaine, ce dernier se rend d'abord dans le Djebel Nefous. Il vit le Cheik des Nefoussas Abou Abd Allah ben Abi Amran ben Abi Mansour alias Noufoussi, Abou Nouh les réunit en assemblée et leur demanda leur avis. Ils lui répondirent nous sommes faibles en ce moment, et nous ne sommes pas encore relevés de la défaite de Mano. Cependant, mettez-vous en campagne et nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Abou Nouh alla ensuite à Djerba, et y consulta pareillement les Ibadites. Tous témoignèrent d'un vif désir de venger la mort d'Abou El Quasim. Mais malheureusement la bataille fut déclanchée due à la colère des gens avant l'arrivée des renforts, ainsi fut la déroute de l'armée d'Abou Khezer. Celui-ci se rendit dans le Djebel Nefous. Il périt en une journée dix étudiants auxquels Abou Nouh Said ben Zenghil n'enseignait que les hautes sciences et les bautés de la langue arabe. Ainsi l'armée des Ibadites fut dispersée et l'ennemi se mit à rechercher activement le cheik Abou Khezer après la déroute de son armée, se tint à l'écart et s'enfuit dans une montagne nommée Tesahara, accompagné d'un homme qui s'appelait Abou Mohamed Loudjin.

Le cheik et cet homme s'y tinrent cachés jusqu'à ce que toutes traces de guerre eussent disparues et qu'il en resta à peine le souvenir. Il sortit de cette montagne pour se rendre « dans le Djebel Nefous. Quant à Abou Nouh, il se déguisa et se fit pasteur de chameaux. Cependant, Abou Tamim ayant appris la déroute de Baghaï s'était mis à la tête de ses soldats était sorti de Kairouan et recherchait activement les Cheiks. Il répondait dans le pays des émissaires chargés de les suivre à la trace. Quelques uns reconnurent Abou Nouh gardant les chameaux et revêtu d'une abaya et complètement transformé. Ils le chargèrent d'entraves de fer et l'ammenèrent vers Abou Tamim. En route ils lui mirent une large ceinture le revêtirent de guenilles et le firent monter sur un chameau. Ils le promenèrent

dans tous les marchés par lesquels ils passaient et criaient : « Voila le coupable qui a voulu corrompre la religion d'Allah il la corrompait depuis longtemps, et nous n'étions pas sur nos gardes pendant qu'il y avait des intrigues dans le djebel Nefous et se formait un parti par ses mensonges ». La mère d'Abou Nouh le suivait pendant qu'il disait : « Le Lion ne peut être que le fils de la lionne ».

A la fin du jour les soldats s'arrêtèrent; firent descendre Nouh du chameau et le remirent au gardien de la prison. Il vit que le soleil était sur son déclin. Il se hatait d'aller faire ses ablutions pour prier avant qu'ils le tuassent. Mais le geolier comprit son intention et lui dit : « Abou Nouh entre dans la tente, repose toi et ranime-toi, ensuite tu pourras prier, en entendant ces paroles son âme fut rassurée il espérait qu'ils le laisseraient vivre. Ensuite, ajoute Abou Nouh, un d'entre eux vint le trouver et lui dit : « Je sors d'un conseil tenu par des serviteurs de notre maître, ils te déchiraient à pleines dents ». Il lui répondit cela : « Notre maître vaud mieux que toi ». Cette parole fut rapportée à Abou Tamim et me le concilia plus tard, quand il m'eut pardonné un de ces hommes revint me parler et me dit : « O mon ami, mon ami lui répondis-je « Ou as-tu vu un ami déchirer son frère, manger sa chair par morceaux? »

Il répliqua : « Nous sommes les hommes de notre maître, celui que notre maître aime nous l'aimons et celui qu'il déteste, nous le détestons ».

Abou Tamim réunit ses familiers et examine la lettre que j'avais écrite aux Beni Oummiya contre lui. Il rappela à son conseil que j'avais été l'écrivain du cheikh Abou Khezer et son confident intime, il désirait que mon écriture ordinaire fut comparée à celle de la lettre écrite aux Beni Oummiya. Un juif se présenta et dit : « Je me fais fort d'obtenir cette comparaison ». En effet dit Abou Nouh, comme j'étais entre leur main je vis venir un juif portant une feuille de papier, un encrier et une plume qui me dit : « Ecris à notre maître, demande lui qu'il soit clément envers toi ». Je pris ensuite la feuille et la plume, et j'écrivis : Au nom d'Allah la lettre que j'avais écrite aux Beni Oummiya, et je craignis que mon écriture ne fut comparée à celle de cette lettre. Aussitôt, je pris des ciseaux et couper l'entête que je venais de tracer et fis tous mes efforts pour changer complètement mon écriture. Le juif revint peu après et lui remis la lettre, qu'il emporta avec lui croyant avoir parfaitement réussi. Il la remit à Abou Tamim, qui se hata de réunir un grand nombre de

copistes et les charger de comparer les deux écritures. Leur avis fut que je ne pouvais être l'auteur de la lettre aux Beni Oummiya. Cependant, un d'entre eux, plus expert et plus habile écrivain que les autres dit : « C'est un seul et même homme qui a écrit ces deux lettres, seulement il a changé d'écriture ». Abou Tamim fit venir Abou Nouh « Abou Nouh Said, c'est bien toi qui a écrit contre nous aux Beni Oummiya ». Je répondit : « Seigneur, si tu me permet de fournir mes preuves et de disculper, j'essaierai de te prouver le contraire ». « Je te permets dit Abou Tamim, fournis tes preuves ». « Comment aurais-je écrit aux Beni Oummiya? Ne sais-tu pas que la division nous sépare d'eux depuis la guerre de la maison du chameau et la guerre de Siffin? Les Beni Oummiya sont la famille maudite dont il est parlé dans le Coran ». Il me présenta la lettre que j'avais écrite aux Beni Oummiya et me dit : « C'est bien toi qui a écrit cette lettre ». Je jurais que non, Abou Tamim dit alors : « Si tu m'avais rencontré dans la bataille de Baghaï tu m'aurais tué? ». Abou Nouh répondit : « Oui, je l'aurais fait ». Il me pardonna après maintes discussions ensuite il me demanda où se trouvait Abou Khezer, peut-on avoir confiance en lui.

N'a-t-il pas l'intention de nous provoquer? Après avoir tant insister auprès d'Abou Nouh celui-ci lui répondit : Abou Tamim si tu décrètes une franche amnistie pour Abou Khezer et les Ibadites, il changera probablement ses attitudes; après avoir reçu l'assurance sur l'honneur, Abou Nouh informe Abou Khezer de la décision de Abou Tamim, il indiqua le lieu où se trouvait caché Abou Khezer, quand Abou Tamim apprit qu'Abou Khezer était en marche sur Gabès, il en avertit Abou Nouh, et celui-ci eut la permission de le rejoindre ; avant son départ il demanda à Abou Tamim une escorte. Ils se rejoignirent après des salutations chaleureuses, Abou Nouh demanda à Abou Khezer : « O cheikh n'as-tu pas peur, j'ai confiance en la parole d'Abou Tamim, tous les deux allèrent rejoindre Abou Tamim qui leur fit une réception royale.

Peu de temps après Abou Tamim devait effectuer un voyage au Caire. Il y laissa comme remplaçant Youcef Ibnou Ziri Ibn Manad Assanhji et Abou Nouh Said ne voulut pas laisser derrière lui Abou Khezer, de peur d'une deuxième révolte; Abou Khezer le suivit et le présenta comme l'éminent savant du Maghreb, quant à Abou Nouh il se fit porter malade d'une jaunisse imaginaire afin de pouvoir se retirer loin de Youcef Ibn Ziri Ibn Manad Assanhji (362) dont il n'avait pas confiance, depuis lors les Etats

de Kairouan et de Mahdia et autre lieux ne cessèrent d'infliger des coups rudes aux Ibadites, les dépouillèrent de leur bien et les combattirent sans merci. Et quelques Rois tentèrent d'obliger leurs sujets à suivre leurs tendances religieuses. Ils sont arrivés à faire un massacre tragique ce qui marquera pendant longtemps de mauvaises conséquences sur les Ibadites; tout ceci produisit surtout à Dergine Kostalia, et dans toutes les régions du Djerid, Djerba et Gabès là où se trouvaient les masses Ibadites. Les Ibadites furent continuellement opprimés et massacrés sous simples prétextes, surtout du temps de El Moniz Ibn Badis (5ème siècle de l'Hégire).

FAIT CONCERNANT ABDALLAH MOHAMED BEN BEKER (QU'ALLAH L'AGREE) ET CONSTITUTION DE SA HALQUA

Il s'instruisit près du Cheik Abou Nouh Said Ben Senghil (qu'Allah l'agrée) et près d'Abou Zakaria Ben Mezzouer.

Un jour Abou Nouh le considérait parmi ses élèves il dit : « Si je ne me trompe ce jeune homme sera celui qui revifiera la religion ». Quand il eut atteint près d'Abou Nouh le degré de science qu'Allah lui permit d'atteindre, et que le cheik fut mort (qu'Allah lui fasse miséricorde), il alla à Kairouan pour soigner sa vue, et se perfectionna dans la connaissance de la langue arabe et la grammaire, puis quand il en fut revenu, il constitua sa Halqua. Sur la constitution de cet Halqua, nous devons les renseignements suivants à Abou El Rabia Souliman ben Ikhlef (qu'Allah l'agrée). Lequel les tenait lui-même de Abou Yahia Zakaria ben Ali Zakaria ibn Ali Mansour, qui était lui-même le premier élève de Abou Abdallah Mohamed ben Beker; Abou Zakaria Fecil envoya son fils Zakaria et son neveu Younes Abou Zakaria ben Yahia, et quelques autres jeunes gens vers le cheik Abou Abdallah Mohamed ben Beker (qu'Allah l'agrée) en leur disant : « Allez à la recherche de cet homme, dès que vous l'aurez rencontré, demeurez près de lui et mettez-vous à son service même pour les choses de la vie présente ». Ils sortirent de Djerba pour aller à sa recherche, et ils arrivèrent dans le Djebel Temoulset. Tous les habitants de cette montagne, autrefois Ibadites, s'étaient corrompus et étaient devenus shismatiques à l'exception de Yacin, oncle de Abou Souliman ben Ikhlef (qu'Allah l'agrée) Abou Souliman ben Ikhlef, d'après Zakaria ben Ali Zakaria (qu'Allah l'agrée) a dit : « Les gens de Temoulset s'étaient corrompus et il n'y avait là d'ibadites purs que ton oncle, les femmes et les enfants ». Nous nous hâtes de nous éloigner et nous nous retirâmes à Amdona, ton oncle apprit que nous étions venus et vint nous trouver à Amdona. Il nous pria de revenir à Temoulset, mais nous refusâmes, il insista; mais nous persistâmes à refuser, et nous donnâmes pour excuse, que nous étions pressés d'aller trouver le cheik Abou Abdallah. Puis nous continuâmes notre route. Alors Yacin nous dit : « Si vous agissez ainsi je retournerais de mon pays vers Temoulset, vous savez que là nous sommes les femmes, les enfants et moi, les seuls représentant de votre doctrine. Quand je serai revenu, je les prendrai par la main, et j'irai avec eux me joindre aux dissidents ». Ces paroles nous décidèrent à lui complaire nous revînmes avec lui à Temoulset, et nous y demeurâmes un certain temps Yacin nous fournit le souper et le déjeuner, il dit

aux femmes et aux enfants : « Voila notre religion, voila les gens de votre religion ». Ensuite nous sortîmes de Temoulset. Or nous ne savions pas dans quel pays nous pourrions rejoindre le cheik Abou Abdallah ben Beker. Mais quand nous arrivâmes à Takious, ville dans le Djerid sud Tunisien près de Djebel Nefous nous le rencontrâmes au moment où lui-même revenait de Kairouan, ayant la grammaire et la langue arabe, et désirant aller trouver Abou Omran Moussa ben Ali ZaKaria à Tadjedit Oued Rhigh, pour s'instruire de la science et du droit. Certes ils ne savaient auparavant comment le trouver ni à qui demander de ses nouvelles mais Allah leur fût favorable. Abou el Rabia Souliman ben Ikhlef rapporte d'après Abou Yahia Zakaria ben Ali Zakaria, qu'ils durent cette faveur à leur complaisance envers Yacin et les femmes et les enfants de Temoulset.

Abou Abdallah ben Beker naquit à Fortai (Djebel Nefous) vers 345 H. Il mourut en 440 à Tinisli (Blidet Ameer près de Touggourt)

Ils prièrent le cheik' Abou Abdallah de les constituer en Halqua mais il refusa de le faire avec obstination. Ils insistèrent plusieurs fois, mais il continua de refuser tellement qu'ils désespérèrent. Or un jour qu'ils étaient assis avec le cheik' devant la mosquée d'El Mesah, renouvelant leur demande ils virent deux hommes sortir de Takrbous, près de Bordj Abou Arédj, l'un partait dans la direction d'El Mama l'autre l'accompagnait un peu sur le chemin. Quand ils se furent séparés, celui qui restait interpella son ami, et lui cria : « Ecoute, un tel nous attendîmes ce qu'il allait dire, il dit : « Fais pour l'amour de Dieu tu ne seras pas frustré, si tu le fais pour l'amour d'Allah. Quand les jeunes gens eurent entendu cette parole ils en tirèrent un bon présage et le cheik' finit par leur céder à condition qu'ils ne l'interrogeraient pas, et qu'il ne leur répondrait pas de là à quatre mois. Ils demeurèrent un certain temps à Takious comme il plût à Allah observaient strictement cette condition. Cette année là éclata dans les environs de Trables, entre les Zenatas et les Sanhadjas la guerre dite défaite des Bords en 413 H. sous le règne de El Mouhiz ben Badis, il y eut aussi des tremblements de terre si violents que rien ne put tenir en place. Le cheik' dit alors à ses disciples : « Il y a par là des hommes dont les cœurs sont sensibles, plaise à Allah que la religion se fortifie chez eux et que les bonnes intentions fleurissent. Voulez-vous aller vers eux? Ce sont les Bénis Maghraouas. Les Maghraouas étaient des Zenatas.

Ils y consentirent avec joie, désireux d'apprendre à la perfec-

tion, et le cheik' députa vers Abou Abdallah Mohamed ben Beker, fonda sa médersa et sa première Halqua à Takious et la transféra de Takious à Oued Rhigh chez les Maghraouas s'instruisait, lui et ses gens de leur arrivée prochaine dans leur tribu, constitution de la médersa ambulante pour les voyages du Cheik Mohamed ben Beker :

1) - Enseignement primaire : dirigé par cheik' Abou Yacoub Mohamed Ibnou Yder, il enseignait la lecture, l'écriture, les siaras (biographie des savants Ibadites) et la morale.

2) - Enseignement secondaire : dirigé par cheik' Mohamed Ibnou Sedrine, il enseignait la grammaire, l'éloquence, la logique, (l'ouçole), méthodologie juridique, les sciences religieuses et la littérature.

3) - Enseignement supérieur : dirigé par cheik' Mohamed ben Beker lui-même il donnait des conférences scientifiques à l'école normale, éduquait les tolbas et formait des théologiens et des docteurs dans divers branches du savoir.

Mais il du plier sa médersa ambulante car ses élèves furent pillés et tués, il s'adressa à un vieux des maghraouas et lui dit : « O béni maghraoua, je reçois de toute part des gens qui viennent apprendre avec toute sécurité, et dès qu'ils arrivent chez nous vous les pillez et tuez ». Le vieux lui répondit : « Nous n'avons pas de pouvoir sur nos jeunes ». Le cheik' répondit : « Si vous n'avez pas de pouvoir sur vos jeunes, nous avons la volonté d'aller ailleurs et sur ceux Ouarlana (Oued Rghih) ». Il se dirigea de Ouarlana à Ifren (Ouardjlen) douze chameaux furent transporter sa médersa qui était constituée de nattes et resta là avec ses gens à préparer une caverne dans laquelle il put demeurer avec la Halqua de ses disciples, et s'appliquer aux choses de la religion.

Et de là se dirigea à Blidet Ameer (Ouardjlen) cheik' Abou Abdallah vint s'y établir son habitude était à la tombée de la nuit, au moment où ses élèves ayant terminé leur travail de la journée allaient se lever, de s'adresser à un d'entre eux, et le lui faire réciter quelques préceptes ensuite il se levait. Il se transporta avec ses disciples chez Beni Tiniali; ils avaient alors à peine de quoi vivre; mais leur zèle pour l'étude et les pratiques religieuses n'en étaient pas moins extrême. Or le cheik' avait l'habitude de passer l'hiver dans l'Oued Rhigh et il retournait dans le désert chez les Beni Meçab, où il avait des troupes, qui étaient alors ouacilites : il en convertit une partie à l'ibadis-

me. Avant l'arrivée des docteurs ibadites et de leurs disciples dans la portion tourmentée du Sahara, la Chebka de l'Oued Mzab il y avait donc dans cette chebka une population nommée Beni Mzab. Branche des Zenatas, L'Ibadisme expulsé de Tehert prospéra surtout chez les zenatas, parce que les zenatas étaient et sont encore une famille distincte des autres berbères. S'ils sont berbères, il est certain que les béni Mzab qui sont zenatas n'étaient pas ibadites mais Motazilites avant la fin du 10ème siècle, et commencèrent d'être convertis par le cheikh Mohamed Ben Beker le premier noyau des béni Mzab est un groupe de Beni Mzab c'est-à-dire de zenata de la seconde race qui habitait la Chebka.

A la fin du dixième siècle aucune des cinq villes actuelle de la chebka n'était encore fondée, et toutes se sont bâties peu à peu comme Beni Isguen qui d'ailleurs fût constituée la dernière. Il faut savoir qu'avant la fondation des cinq villes, les Benis Mzab étaient dispersés en différents endroits proches de ces mêmes villes.

Ils étaient en petit nombre et n'étaient pas fixés à leurs demeures à cause de la misère des temps et des invasions ils changeaient souvent de séjour. Les futurs fondateurs de Beni Isguen étaient répartis dans beaucoup de lieux voisins. Les uns étaient sur la montagne qui domine les jardins. A l'entrée du ravin il y avait la montagne qui domine Bounoura, là les gens se partagèrent en deux groupes les uns allèrent à Bou Noura et les autres à Beni Isguen. Quand le cheik Mohamed ben Beker vint les convertir à l'ibadisme, les futurs fondateurs des villes de Beni Mzab étaient encore dispersées par petits groupes dans la chebka; la conversion fût difficile, car les Beni Mzab tuèrent un des fils du Cheik, Ibrahim.

FORMATION DES PRINCIPALES VILLES DE L'OUED M'ZAB

Commençons par El Ateuf la doyenne qui était constituée d'un petit groupe d'habitations et de jardins qui se nommaient « Oukheira tilazdite » (ville de laine). L'ensemble devint El Ateuf en 402 de l'Hégire.

Ensuite formation de Bounoura l'ancienne Noura en 1048 de l'Hégire, et Beni Isguen qui était perchée sur la montagne qui domine Bounoura. Tafilalt et Tirichine qui est actuellement place de Beni Isguen.

Mélika (Ouadday) et Ghardaïa (1053 de l'Hégire) ensuite Bab-Essaâd (village fortifié de Bab-Essaâd) et Metlili

Guerrara et Berriane en 1100 de l'Hégire. Guerrara est fondée par les Ouleds Bakha de Ghardaïa sous la sage conduite de Ben Tobbal et Berriane et Ouled Nouh et quelques M'dabihs de Ghardaïa.

Et ainsi le Mzab survécu à travers tous les temps et les civilisations et cela rappelle un verset du Coran qui dit : « Et combien de prophètes et de puritains furent tués et pour l'amour de Dieu ne se sont pas affaiblis ni inclinés, Dieu aime les patients ». Verset n° 145, sourate Al-Imrane.

TABLE DES MATIERES

I. - SOCIOLOGIE :

- Chapitre I : Introduction.
- Ma vie à Berriane.
- La naissance.
- L'instruction du garçon.
- Condition de la femme.
- Chouroute el-moumelek.
- (Conditions des deux conjoints dans le mariage Ibadite)
- Le mariage.
- Femme au foyer.
- La Melahfa
- La vie de la communauté.
 - Pouvoir politique.
 - La tribu.
 - La communauté ibadite.
 - La ziara.
 - Les maaroufs.
 - La tnouba.
 - Les souks.
 - Abattoir.
 - Le cimetièrre ibadite.
 - Le pèlerinage.
 - Le testament.
- Conclusion.
- Situation du Mzab en Algérie.
- Irrigation et partage des eaux de la vallée du Mzab
- L'habitation.

II - HISTOIRE :

- Le Mzab.
- Imamât d'Abou El Khottab Abdallah ben Es-Samh
- Mort d'Abou El Khottab et de ses compagnons.
- Lieutenance d'Abou Hatem.
- Imamât d'Abderrahman ben Rostem

- Guerre des Ouacilites et de l'Imam Abd El Ouahab.
- Siègè de la ville de Trablès par l'Imamat.
- Lieutenance d'Abou Obéida Abd El Hamid.
- Gouvernement de Eflah Ben Abd El Ouahab.
- Imamât de Mohamed Abou Yakhdane ben Eflah.
- Bataille de Mano et chute de l'Imamat.
- 326 de l'Hégire : prise d'arme d'Abou Yazid Makhled Ben Kidad.
- Affaire de Baghaï.
- Bataille de Baghaï (près de Khenchela).

IMPRIMERIE «EL-ARABIA»

18, Av. Talbi Ahmed GHARDAIA

Décembre 1977 —4° 77

N° 3

